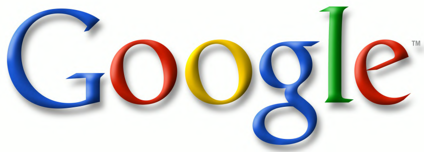



Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais



3 vol

V. 5

Einige

LES ŒUVRES DE THEATRE

DE MONSIEUR

DE HAUTEROCHE.

TOME PREMIER.

LES ŒUVRES DE THEATRE DE MONSIEUR DE HAUTEROCHE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez PIERRE-JACQUES RIBOU, vis-à-vis la Comedie Françoise, à l'Image Saint Loüis.

M. DCC. XXXVI.

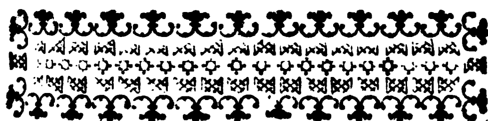
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Pieces contenuës dans le second Tome.



L'AMANT
QUI
NE FLATTE POINT,
COMEDIE.



AU LECTEUR.

JE n'aurois jamais fait representer cette Comedie, sans la sollicitation de mes Camarades. Les raisons que je leur alleguois pour m'en dispenser, étoient que je ne la trouvois pas fort divertissante ; que d'ailleurs je n'y trouvois pas ces agrémens qui d'ordinaire attirent l'approbation de ceux qui aiment les Ouvrages de Théatre. J'ajoutois encore qu'il y avoit quelque Acte ou je ne voyois pas beaucoup de chaleur, & que l'action y languissoit, par la nécessité d'instruire le Spectateur de quelque circonstance. Bien qu'ils y reconnussent tous ces défauts, ils ne laisserent pas de témoigner de l'empressement pour sa representation, & de me la demander avec instance,

J'avouë que je me laissai facilement persuader, & que je crûs être obligé de répondre aux bontés qu'ils montroient avoir pour moi. Je l'avois condamnée dès sa naissance à demeurer dans mon cabinet, pour m'en divertir avec mes Amis; car à dire le vrai, j'avois plutôt fait cette Piéce pour me tâter sur ce genre de Poësie, que pour la faire representer. On trouvera ici plus de cent Vers de satyre & de morale, qui n'ont point été récités, à cause qu'ils y sont un peu hors d'œuvre, mais que j'ai jugé assez beaux pour ne pas déplaire à la lecture. Il y en a pour le moins soixante dans la scene des Beaux-freres, au quatriéme Acte, & les autres sont dispersés en divers endroits. J'aurois pû les faire paroître sur le Théatre aussi-bien que dans l'impression; mais je n'ai pas voulu m'y hazarder, quoique Horace nous dise;

Interdùm speciosa locis, morataque rectè,

Fabula, nullius veneris, sine pondere, & arte
Valdiùs oblectat populum, meliùsque moratur,
Quàm versus inopes rerum, nugæque canoræ.

Quelques-uns ont voulu dire que le principal Personnage ne soutient point son caractere dans toute la Piéce, comme il fait au premier & au second Acte. A cela je réponds seulement qu'ils ne l'ont pas bien examiné, & que par-tout il a le même génie. Il est vrai que les affaires de la Scene s'y trouvant differentes, & que les occurrences n'y étant pas si favorables, cette maniere de ne point flatter n'y regne pas si puissamment que dans les deux premiers; mais il ne se dément point pour cela : au contraire on y voit toujours paroître son humeur brusque & franche; & quoiqu'il agisse suivant les occasions qui se presentent, c'est toujours dans le même esprit, c'est-à-dire, en Amant libre, & qui ne flatte point.



ACTEURS.

ANSELME, Pere de Lucrece

LUCRECE, Fille d'Anſelme.

FLORENCE, Servante de Lucrece.

GERASTE, promis à Lucrece en mariage.

ARISTE, Amant de Lucrece.

KERLONTE.

FLORAME, Oncle de Lucrece.

LISIDAN.

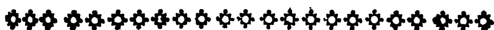
LICASTE, Valet de Geraſte.

PHILIPIN, Valet d'Ariſte.

La Scene eſt à Paris.



L'AMANT QUI NE FLATTE POINT, COMEDIE.



ACTE I.



SCENE PREMIERE.

FLORENCE, PHILIPIN.

Philipin frappe à la porte d'Anselme.

FLORENCE *ouvrant la porte.*



EST-CE toi, Philipin? hé! qui t'amene ici?

PHILIPIN.

J'y viens pour apporter le billet que voici.

FLORENCE.

A qui s'adreſſe-t'il ?

PHILIPIN.

On l'envoye à Lucrece.

FLORENCE.

D'où vient-il ?

PHILIPIN.

De mon Maître.

FLORENCE.

Et c'eſt ?

PHILIPIN.

Pour ta Maîtreſſe.

FLORENCE.

Je croyois que ce fût un billet de ta part
Pour moi.

PHILIPIN.

Je ferois donc comme Monſieur Gaulard,
Qui lui-même porta ſa lettre au Sieur Alphonſe,
Puis fut à ſon logis attendre la réponſe.
A ton compte il faudroit que j'en uſaſſe ainſi.
Mais fai-moi donc parler ....

FLORENCE.

Elle n'eſt pas ici.

PHILIPIN.

Tout de bon ?

FLORENCE.

Tout de bon.

PHILIPIN.

Tien, rend-lui donc toi-même ;
Je reviendrai tantôt,

FLORENCE.

Est-ce là comme on aime ?

PHILIPIN.

Va, je t'aime toujours. Adieu.

FLORENCE.

Quoi ! Philipin,
Tu me quittes ainsi ?

PHILIPIN.

C'est que je suis chagrin.
Depuis un tems mon Maître est si peu supportable,
Qu'enfin dans tout Paris il n'a point son semblable ;
Il me fait enrager, & la nuit, & le jour.
Ma foi, j'ai grand dessein de lui joüer d'un tour.

FLORENCE.

Hé quel tour ?

PHILIPIN.

Le quitter.

FLORENCE.

Le quitter !

PHILIPIN.

Hé qu'importe ?
On quitte sans regret un Maitre de la sorte,

Un bourru qui toujours veut assommer les gens,
Qui murmure grimace, & parle entre ses dents,
Qui prône qu'à son mal il n'est point de remede,
Qui fait croire, à l'oüir, qu'un diable le possede,
Qui m'ordonne, en jurant, cent choses à la fois,
Qui veut, & ne veut point, qui se ronge les doigts,
Qui toujours trouve en moi quelque chose à redire,
Qui peut dans sa fureur m'écharper, ou m'occire,
Ou bien par un transport, quand je n'y songe pas,
Me casser, sans raison, les jambes & les bras.
L'autre jour, le voyant dedans sa frenaisie,
J'osai lui demander si c'étoit jalousie;
Mais il me répondit d'un si grand coup de pié,
Que je croyois, parbleu! qu'il m'eût estropié.
Belle façon d'agir! Patience, j'espere
Que dans peu nous verrons son bon homme de Pere.
Du gain de son Procès, il revient tout joyeux;
Nous verrons s'il sera toujours si furieux.

FLORENCE.

Il faut, si tu dis vrai, que ce soit quelque chose.

PHILIPIN.

D'accord, mais jusqu'ici j'en ignore la cause.

FLORENCE.

Je devine à peu près d'où peut venir son mal.

PHILIPIN.

N'est-ce point que Lucrece aime quelque Rival?

FLORENCE.

Non pas tout-à-fait, mais....

PHILIPIN.

Ah! di-moi, je te prie,
Ce qui peut de mon Maître exciter la furie.
Mignonne....

FLORENCE.

Une autre fois, car je n'ai pas le tems.

PHILIPIN.

Tu me refuses?

FLORENCE.

Non.

PHILIPIN.

Parle donc, je t'entens.

FLORENCE.

Apprend qu'un nommé Sbroct, riche Bourgeois de Nante,
Qui possede du moins sept mille écus de rente,
Fut de tout tems d'Anselme un des meilleurs amis:
Si bien que se voyant & sans fille & sans fils,
Il a depuis un mois fait écrire une lettre,
Qu'entre les mains d'Anselme on a pris soin de mettre.

Après un long diſcours ſur leur vieille amitié
Qui contient de la lettre à peu près la moitié ;
Pour un de ſes Neveux il demande Lucrece,
Souhaite avec ardeur cet hymen, & le preſſe ;
Et pour les voir unis d'un conjugal lien,
Il donne à ce Neveu les deux tiers de ſon bien.
Anſelme ſatisfait d'un ſi grand avantage,
Sans trop nous conſulter, conclud ſon mariage.

PHILIPIN.

Lucrece, pour mon Maître, à cela ne dit rien ?

FLORENCE.

Comment parler pour lui, puiſqu'il n'a point de bien ?

PHILIPIN.

Point de bien ? Et le gain du Procès de ſon Pere ?

FLORENCE.

Avant qu'il fût vuidé, Sbroſt a parlé d'affaire,
Que pouvoit-elle dire ?

PHILIPIN.

A d'autres. Franchement,
Ce n'eſt que le bien ſeul qu'elle cherche en aimant.

FLORENCE.

Son cœur a pour ton Maître une tendreſſe extrême,
Mais elle craint ſon Pere.

PHILIPIN.

Hé craint-on quand on aime ?

Mon Maître eſt-il inſtruit de tout ?

FLORENCE.

En doutes-tu ?

PHILIPIN.

Je ne m'étonne plus pourquoi je ſuis battu !
Mais di-moi, ce Neveu charme-t'il ta Maîtreſſe ?

FLORENCE.

Je ne vois point pour lui qu'aucun ſoin l'intereſſe.

PHILIPIN.

A-t'il quelque mérite ? eſt-ce un homme d'eſprit ?

FLORENCE.

On ne ſçait quel il eſt : mais quelques-uns m'ont dit
Que ſa façon d'agir eſt aſſez ſinguliere ;
Que bien ſouvent aux gens il vient rompre en viſiere ;
Qu'il leur dit bruſquement tous les défauts qu'ils ont,
Sans trop s'inquiéter de ce qu'ils en diront ;
Et ſi quelque ſujet à ſes yeux ſe preſente,
Qu'il daube également & Parent & Parente.
Il ſuit le premier feu de ſon fantaſque eſprit ;
Selon l'occaſion, il blâme, il applaudit.
D'une bruſque façon qui n'a point de ſeconde,
Il dit franc ſa penſée en preſence du monde ;

Il passe bien souvent sur la formalité,
Et ne s'arrête guére à la civilité ;
En habits, comme en tout, ne suit que sa méthode.

PHILIPIN.

Et d'un Gendre pareil ton Vieillard s'accommode ?
Il te fera damner, à ce que je puis voir.

FLORENCE.

Notre Maître est allé pour le bien recevoir ;
Car il vient d'arriver, à ce qu'il a fait dire.
Mais je les vois là-bas. Adieu, je me retire.

SCENE II.

ANSELME, GERASTE.

GERASTE.

Votre logis est loin.

ANSELME.

Quittez votre souci,
Il n'est pas maintenant à deux cens pas d'ici.
Allons.

GERASTE.

Souffrez au moins que je reprenne haleine.

ANSELME.

Le chemin, quoique long, ne m'a point fait de peine ;
Quant à moi, chaque jour, j'en fais six fois autant :
Mais venez.

GERASTE.

Hé! du moins, attendez un instant.
Je suis tout essoufflé, vous courez comme un diable.
Ah! qu'un Vieillard coureur me semble insupportable!
Vous marchez dans la ruë ainsi que fait un fou,
Ou du moins, comme on doit s'enfuir du Loup-garou.
Si je vous suis jamais, je veux bien qu'on m'assomme ;
Vous allez comme un cerf, & non pas comme un homme.

ANSELME.

Je me sens la vigueur que j'avois à quinze ans.

GERASTE.

Ah! tréve de vigueur, quand on n'a plus de dents.
Un tel discours sied mal aux gens de votre sorte.
Si vous m'y retenez, que Belzebut m'emporte.

Ou j'aurai le Cheval de défunt Pacolet;
Car pour vous ſuivre à pied, je ſuis votre valet,
Je ne me pique point d'une telle vîteſſe.

ANSELME.

A mon âge, on n'eſt pas ſi chargé de vieilleſſe,
Que....

GERASTE.

Vous avez l'humeur de ces plaiſans Vieillards
Qui, pour cacher leurs ans, font les Eſcarbillards,
Et qui, pour déguiſer une vieilleſſe extrême,
Ont recours chaque jour à quelque ſtratagême.

ANSELME.

Les Vieillards comme nous, à parler franchement,
Valent peut-être encor les Jeunes d'à preſent.

GERASTE.

Peſte! ſi la vigueur répondoit au courage...

ANSELME.

Ne raillons point, Monſieur, & laiſſons-là mon âge;
Je ſuis ce que je ſuis, & je me porte bien.

GERASTE.

Mais ſoixante-quinze ans, bon! hé cela n'eſt rien!

ANSELME.

Vous pourriez en laiſſer quelques-uns en arriere.

GERASTE.

GERASTE.

Si vous ne les avez, il ne s'en faut donc guére.

ANSELME.

Je pourrois en compter plus de ſeize au-deſſous.

GERASTE.

Parbleu, ſi la plûpart des Vieillards ne ſont fous !
L'un, qui pour jeune encor veut paſſer dans le monde,
Couvre ſes cheveux gris d'une perruque blonde,
Se fait raſer de près, & remettre des dents,
Fuit toujours ſes pareils, & ſuit les jeunes gens ;
Et prenant un grand ſoin d'imiter leur grimace,
Feint d'être tout de feu, quand il eſt tout de glace,
Boit, ſaute, danſe, rit, fait l'Amant goguenard ;
Et cela, pour montrer qu'il n'a rien du Vieillard.
L'autre, qui ſans raiſon veut paſſer pour agile,
Dit qu'il fait chaque jour tout le tour de la Ville ;
Qu'à ſoixante-cinq ans il ſe trouve encor vert,
Et c'eſt pour mettre enfin la dizaine à couvert.
Celui qui ne veut plus ſe piquer de jeuneſſe,
Nous aſſure qu'il touche à l'extrême vieilleſſe :
Il ajoute à ſes jours au moins douze ou quinze ans,
A vû ce qui jamais n'arriva de ſon tems ;

Et faiſant des récits qu'il tient de feu ſon Pere,
Croit par de tels diſcours que chacun le révere.
Pourquoi, ſans aucun fruit, cacher la vérité ?
Pour moi, j'agis toujours avec ſincerité ;
Et ſi j'avois cent ans, je le dirois de même.
Car enfin n'eſt-ce pas une folie extrême,
D'affecter à toute heure un ſoin myſterieux,
Ou pour paroître jeune, ou pour paroître vieux ?
Sans doute vous direz, mon prétendu Beaupere,
Que ma façon d'agir n'eſt pas fort ordinaire ;
Que, ſans conſiderer, je parle librement ?
Pour moi, je dis toujours les choſes franchement,
Et ſuis perſuadé qu'une telle franchiſe
Peut tirer quelquefois les gens de leur ſottiſe.
Car, comme enfin j'abhorre un eſprit médiſant,
Auſſi je n'aime point celui d'un Complaiſant.
Toujours avec douceur, ſans médiſance aucune,
Je dis mon ſentiment à chacun & chacune.
C'eſt ainſi que j'agis ; s'en choque qui voudra,
Et malheur ſur le chef de qui s'en choquera.

ANSELME.

Mais, Monſieur, quelquefois un peu de complaiſance
Oblige plus ....

GERASTE.

Ma foi, c'eſt pure extravagance,

De croire, quand les gens nous celent nos défauts,
Que nous en ayons moins, que nous ſoyons moins ſots.
Si l'on en trouve en moi, loin qu'on me deſoblige,
Quand on m'en avertit, d'abord je m'en corrige ;
Et ſans vouloir du mal à qui m'en fait leçon,
Je reçois ſes avis de la bonne façon.
Voilà comme chacun, à mon ſens, devroit faire,
Nous nous corrigerions comme de frere à frere ;
Et poſſible, après tout, qu'un pareil entretien
Pourroit contribuer à nous porter au bien.

ANSELME.

Oui, j'approuverois fort cette belle maxime,
Si tous pour la Vertu nous avions même eſtime ;
Mais chacun déferant à ſes opinions,
On prête peu l'oreille à des corrections.
A parler franchement, nous ſouffrons avec peine
Qu'on cite nos défauts, & que l'on nous reprenne.
Si quelqu'un prend plaiſir de les peindre avec ſoin,
Nous ne manquons jamais de riſpoſte au beſoin ;

L'ardeur de nous venger auſſitôt nous éveille,
D un eſprit plein d'aigreur on lui rend la pareille;
Nous cenſurons en lui toutes ſes actions,
Nous cherchons avec ſoin ſes imperfections,
Nous chargeons ſes défauts, & ſans trop de ſcrupule
Nous le faiſons paſſer pour un vrai ridicule;
Et dans ce contretems, le plus ſouvent je voi
Blâmer en ſon prochain ce qu'on approuve en ſoi.

GERASTE.

Tant pis; car c'eſt montrer une folie extréme,
De blâmer en autrui ce qu'on ſouffre en ſoi-même.
Ce trait ne peut ſortir que d'un eſprit mal fait.

ANSELME.

Mais des corrections c'eſt l'ordinaire effet.
Sur ce chapitre-là, l'homme le plus tranquile
A peine bien ſouvent à retenir ſa bile:
Quoiqu'il ſemble approuver les choſes qu'on lui dit,
Il en reſſent dans l'ame un chagrinant dépit;
Il feint d'être obligé de telles remontrances,
Et couvre ce dépit de vaines apparences.
Mais il n'eſt rien ſi vrai, que dès ce même inſtant
Il cherche les moyens de nous en faire autant.

S'accommoder à tout, eſt un trait de prudence ;
Ne cenſurer aucun, eſt de la bienſéance.
Pour dire ſa penſée un peu trop librement,
Quelquefois on s'attire un fâcheux compliment ;
Souvent, ſans y ſonger, on ſe fait une affaire,
Et l'on peut d'un brutal reſſentir la colere.

GERASTE.

J'en demeure d'accord ; mais vous penſez, je crois,
Que j'aille corriger tous les fous que je vois.
C'eſt pour certaines gens qu'un tel panchant m'entraîne ;
Que les autres ſoient ſots, je n'en ſuis pas en peine.
Quand un Fat à mes yeux vient prôner ſa vertu,
Et que ſur ce chapitre il n'eſt point combattu,
Que ſes meilleurs amis, bien-loin de le reprendre,
Témoignent recevoir du plaiſir à l'entendre ;
Alors d'eux, & de lui, je ris de tout mon cœur,
Et me raille du Fat & de l'Adulateur.
Mais à tous mes amis je dis ce que je penſe,
Je n'ai pour leur folie aucune complaiſance ;
Je ne puis auprès d'eux faire le patelin,
Et mes intentions ont une bonne fin.
S'ils s'en fâchent, tant pis, je n'en ſuis point blâmable,
Envers moi leur colere eſt toujours condamnable:

Lorſque j'agis ainſi, ce n'eſt que pour leur bien ;
Et qui fait ce qu'il doit, ne ſe reproche rien.
Mais quittons ce diſcours, peut-être il vous chagrine ;
Et voyons, s'il vous plaît, celle qu'on me deſtine.

ANSELME.

Je l'apperçois qui ſort, & qui vient droit à nous.

SCENE III.

LUCRECE, FLORENCE, ANSELME, GERASTE.

ANSELME, *allant au-devant de Lucrece.*

MA Fille, ſaluez Geraſte, votre époux ;
C'eſt en lui que je mets l'eſpoir de ma Famille.

à Geraſte.

Monſieur, vous la voyez.

GERASTE.

Quoi ! c'eſt-là votre Fille ?

ANSELME.

Oui, c'eſt elle, Monſieur.

GERASTE.

Où diable a-t'elle pris
Ces yeux doux & brillans qui d'abord m'ont surpris ?

ANSELME.

En elle vous voyez le portrait de sa Mere.

GERASTE.

On ne diroit jamais que vous fussiez son Pere ;
Car, à n'en point mentir, je vois peu que ses traits
Approchent de votre air, ni de loin, ni de près.

ANSELME.

Elle est pourtant ma Fille, & je puis en répondre.

GERASTE.

On doit parler ainsi, de peur de se confondre,
Et croire que sa Femme a toujours bien vécu ;
On peut, en cherchant trop, se trouver convaincu ;
Et souvent, quand on veut pénetrer ce mystere,
On se voit des enfans dont on n'est pas le pere.
Mais ce que je dis là, ne fait rien contre vous ;
La these est générale, & nous regarde tous.

ANSELME.

Je ne m'en fâche point.

GERASTE.

C'est bien prendre les choses.
Que son teint a d'éclat! ce n'est que lys & roses.

N'eſt-elle point fardée ?

ANSELME.

Ah ! c'eſt lui faire tort ;
Elle eſt ſans aucun fard.

GERASTE.

Je ſuis comme la mort
Ces femmes qui voulant avoir un teint d'albâtre,
Maſquent le naturel d'un viſage de plâtre.
Ah, le méchant ragoût ! Aimez-vous cela ?

ANSELME.

Non.

GERASTE.

Je m'en vais lui parler, ſi vous le trouvez bon.

ANSELME.

Vous pouvez tout ici. Là, ma Fille . . . .

GERASTE.

Madame,
Puiſque dans peu l'Hymen vous doit rendre ma Femme,
Je veux donc entre nous bannir le ſérieux.
Je ne devrois ici parler que de vos yeux,
De ſoupirs & d'ardeur, d'amour & de tendreſſe;
Mais de ces ſots Amans c'eſt la commune adreſſe.
Comme j'agis beaucoup, je parle auſſi fort peu,
Et ſçai d'autres moyens de vous prouver mon feu.

FLORENCE.

FLORENCE.

Ce début me plaît fort.

LUCRECE.

Il est incomparable.

ANSELME.

Il est assez nouveau.

LUCRECE.

Je le trouve admirable.
Monsieur a l'humeur franche, il est sans compliment;
Et sans rien déguiser, il dit son sentiment.

GERASTE.

Mon humeur, je l'avouë, est très-particuliere.
Je ne sçai point flatter, & suis homme sincere.
Trahir ses sentimens, est une lâcheté;
Je ne puis rien souffrir contre la verité.
A ceux dont je fais cas, je leur dit ma pensée.
La complaisance vient d'une ame interessée,
D'un flatteur qui toujours adoucit nos défauts,
Qui trouve sur le champ un remede à nos maux,
Et qui de mots fardés vous dorant la pillule,
Fait croire qu'il dit vrai, quand il nous dissimule.
Je hais plus que la mort cette sorte de gens:
Et vous?

LUCRECE.

Moi? je les fuis.

GERASTE.

C'eſt agir de bon ſens.
Ne vous étonnez pas de me voir de la ſorte ;
Je ne ſuis point un fou qui de rubans s'eſcorte,
Qui charge de galans la manche du pourpoint.
Pour moi, j'aime un habit qui ne me gêne point.

LUCRECE.

En habit, en amour, chacun a ſa méthode.

GERASTE.

Vous avez de l'eſprit, & vous êtes commode.
Dites-moi, s'il vous plaît, quel âge avez-vous bien ?
Dites.

LUCRECE.

En verité, Monſieur, je n'en ſçai rien.

ANSELME.

Elle eut vingt & trois ans à la Saint Jean derniere.

GERASTE.

La Fille, à mon avis, n'eſt pas fort printaniere.
N'importe, elle me plaît, j'y vois de la ſanté.
Aurez-vous des enfans en grande quantité ?
Parlez.

ANSELME.

Sur ce ſujet, quelle réponſe faire ?

GERASTE.

Elle peut ſe regler ſur ſa défunte Mere.

ANSELME.

Le Ciel, en dix-huit ans, m'en donna vingt & deux.

GERASTE.

Morbleu! je n'aime point un tel present des Cieux.
La quantité d'enfans met l'esprit à la gêne.
C'est un rare tresor, qu'une femme brehaine;
Et quand par un bonheur on la rencontre ainsi,
Que celui qui l'épouse, est exempt de souci!
Mais alors qu'on a pris femme un peu trop féconde,
On doit, comme un Reclus, se retirer du monde,
Vivre en homme reglé, retrancher ses plaisirs,
Ménager sa dépense, & borner ses desirs;
Et c'est ce que je crains beaucoup plus que la peste.

ANSELME.

Mais d'un nombre si grand elle seule me reste.
Pourquoi se chagriner, & se mettre en courroux?
Le Ciel pourra répandre un tel bonheur sur vous.

GERASTE.

S'il faut s'en rapporter à Madame Nature,
Je puis bien me flatter d'une telle aventure;

Car tous vos enfans morts n'étoient pas des plus ſains,
Et l'on tient fort ſouvent de Meſſieurs ſes Germains.

ANSELME.

Mais, Monſieur, dites-moi, ma Fille vous plaît-elle?

GERASTE.

Oui, mais je ne ſçai quoi lui broüille la cervelle;
Je vois qu'elle eſt chagrine, & rêve inceſſamment.
J'ai lieu de préſumer que c'eſt pour quelqu'Amant.

ANSELME.

Monſieur, ſur ce ſujet n'ayez aucun caprice;
Car ma Fille en amour eſt tout-à-fait novice,
Elle n'aima jamais.

GERASTE.

Hé-bien donc, dès demain
Il faut que ſans façon nous nous donnions la main.
Je ſuis impatient de la voir mon épouſe:
Mais, à vous dire vrai, j'ai l'ame un peu jalouſe.
Lucrece, au moins ſçachez que je hais l'entretien
De Meſſieurs les Blondins, ces grands diſeurs de rien;

Ces Muguets à perruque, aiguillons de Coquettes,
Conteurs de sots discours que l'on nomme Fleurettes.
En un mot je prétends être maître du cœur,
Et même aussi du corps unique possesseur.

ANSELME.

Mettez-vous en repos, car ma Fille est fort sage.

GERASTE.

Je le crois, mais sur-tout je hais le Cocuage;
L'entretien de ces gens est toujours dangereux,
Et souvent la vertu se corrompt avec eux.
Telle qui de tout tems fit gloire d'être prude,
En perd, à les oüir, aisément l'habitude:
Le plaisir qu'elle prend d'entendre une douceur,
Est un charme secret qui lui gagne le cœur;
Et si des soupirans elle écoute la plainte,
A l'honneur du Mari c'est sans doute une atteinte.
Bien qu'en un tel projet elle n'ait point de part,
Sa réputation court toujours grand hazard;
Puis on dit de l'Epoux, par un commun proverbe,
Que s'il n'est pas Cocu, du moins il l'est en herbe.

Je ne veux point chez moi voir aucun Soupirant,
Et de ſon procedé je veux être garant.
Ces Meſſieurs du bel air, ces blondines Figures
Font naître chez les gens d'étranges aventures:
Je craindrois d'avoir lieu de douter de ſa foi,
Et que tous mes enfans ne fuſſent pas à moi.

LUCRECE.

Mais ces ſortes de gens ne ſont pas tant à craindre.

GERASTE.

Ils n'obligent que trop les Maris à ſe plaindre.
Ce ſont filoux d'honneur, des fourbes en un mot,
Qui ne ſongent jamais qu'à faire un homme ſot,
Qu'à ſurprendre la Blonde, & corrompre la Brune,
Et ſe venter après de leur bonne fortune;
Conter tout le détail des ſecrets Rendez-vous,
Et de la Belle enfin montrer les billets doux.
Sont-ils las de la Dame? ils en diſent la peſte;
De tout ce qu'elle cache ils font un manifeſte:
Voilà le procedé de ces Godelureaux.
Non, non, point de commerce avec ces Jouvenceaux;
Ils cauſent du deſordre en toutes les Familles,
Et font tort à l'honneur des plus honnêtes Filles.

LUCRECE.

Je crains peu ces Messieurs.

GERASTE.

Et pour moi, je les crains;
Ils pourroient me causer mille & mille chagrins.
(Florence rit.)
Hé quoi! vous riez donc?

ANSELME.

C'est une impertinente;
Excusez-la, Monsieur.

GERASTE.

Est-ce votre Servante?

ANSELME.

Oui.

GERASTE.

Si je ne me trompe, elle a le minois fin,
Et porte la façon d'un esprit fort malin.
Donc sur ces beaux Messieurs vous blâmez mon scrupule,
Et, selon votre avis, je suis un ridicule?
Là, dites en riant ce que vous en pensez.

FLORENCE.

Si je ris....

GERASTE.

Hé-bien?

FLORENCE.

C'est....

GERASTE.

Quoi?

ANSELME.

Vous l'embarraſſez.

GERASTE.

Elle a bien l'encolure, en faiſant la rieuſe,
De conduire à ſa fin une intrigue amoureuſe ;
Et la mine ſur-tout de gliſſer le poulet,
Et de faire un bon tour avec quelque Valet.

ANSELME.

Monſieur, je la connois par dix ans de ſervice,
Et puis vous aſſurer qu'elle eſt ſans artifice.

GERASTE.

Quoi donc ! ſans heſiter vous prenez ſon parti,
Tout prêt à me donner pour elle un démenti ?
Si j'en ſçai bien juger, entre nous deux, je gage
Que vous la mitonnez depuis votre veuvage.

ANSELME, *en ſouriant.*

Ah ! point.

GERASTE.

Cela vous plaît, & je m'en réjouïs.

ANSELME.

Ne croyez pas que....

GERASTE.

Non, mais... Entrons au logis.

ANSELME.

Je le veux.

GERASTE.

A propos, j'oubliois une Lettre
Que mon Oncle en vos mains m'a chargé de remettre.

ANSELME.

Voyons ce qu'il m'écrit.

GERASTE.

Faites donc promptement.

ANSELME.

Entrez, je l'aurai luë en un petit moment.

SCENE IV.

ANSELME *seul,* lisant la Lettre.

ANSELME, mon très-cher ami,

Je vous envoye Geraste mon neveu, pour épouser Lucrece votre fille. Vous sçavez assez pour ce sujet les avantages que je lui fais, sans qu'il soit besoin de vous les réiterer. Mais comme vous ne le connoissez point, je vous en dirai deux mots en passant. Il a de l'esprit, de la franchise, & dit trop librement sa pensée. Il est un peu bisarre, mais il a un bon fond d'ame. Voilà en peu de paroles son veritable portrait. Je ne puis assez vous exprimer la joïe que j'ai de cette alliance. Il y a deux raisons qui m'y obligent: La premiere, notre ancienne amitié; & la seconde est que mon Neveu avoit ici quelques engagemens dont je n'étois pas

fort content. Si je n'étois accablé de gouttes aux pieds & aux mains, je n'aurois pas manqué de me rendre à Paris pour être aux noces de ma Niéce, votre Fille; car je l'appelle déja ainsi. Je vous prie de l'assurer de mes civilités, & de croire que je suis tout à vous. SEROCT.

L'Ecrivain de la Lettre, qui est Compere de Geraste votre Gendre, vous saluë humblement, sans oublier votre Fille, ma commere future.

ANSELME *poursuit.*

Cet Ami peut-il mieux témoigner sa tendresse?
J'en vais, sans differer, faire part à Lucrece.
Il nous dit cependant l'humeur de son Neveu,
Et je lui sçai bon gré d'un si loyal aveu.
Mais entrons au logis sans tarder davantage,
Et sur-tout achevons dans peu ce mariage;
J'y trouve pour Lucrece un bonheur assuré,
Cinq mille écus par an seront fort à son gré.
Si dans ce Gendre on voit quelque défaut bisarre,
Un revenu si bon aisément le répare.
Le bien fait excuser quantité de défauts,
Et nous fait distinguer toujours d'avec les sots;
La vertu d'à-present consiste en la richesse.
Mais allons faire voir cette Lettre à Lucrece.

Fin du premier Acte.



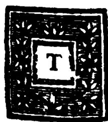
ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, PHILIPIN.

Ariste paroit rêvant dans sa chambre.

ARISTE.



U rêves, Philipin, & tu ne me dis mot ?

PHILIPIN.

De vous parler, Monsieur, je ne suis pas si sot.
Je sçai comme il m'en cuit; cent coups sur mes épaules,
De pincettes, de pieds, & de poings & de gaules,
M'avertissent assez que je ne parle pas.
Il ne vous restoit plus qu'à me casser les bras,

Et puis après cela m'envoyer en Galere.
Vous verrez ce que c'eſt que d'être ſi colere.

ARISTE.

Pardonne, Philipin, aux tranſports d'un Amant
Qui depuis quelques jours ſouffre un cruel tourment.
Si tu ſçavois mon mal ....

PHILIPIN.

Hé! je le ſçai de reſte;
Dans l'ame, comme vous, j'en murmure, j'en peſte,
Mais mon ſort pour cela n'en devient pas plus doux.
Si vous perdez, Monſieur, je perds autant que vous;
Et c'eſt-là ce qui fait toute ma rêverie.

ARISTE.

Tu railles, Philipin?

PHILIPIN.

Ce n'eſt point raillerie;
J'ai ſçû tout ce détail.

ARISTE.

Qui te l'auroit appris,
Puiſque Lucrece enfin n'étoit point au logis?

PHILIPIN.

Sa Suivante, qui m'a....

ARISTE.

Sa Suivante?

PHILIPIN.

Oui, Florence
M'a conté le sujet de votre extravagance;
Que Lucrece à l'hymen songe à se disposer,
Et qu'un certain Nantois venoit pour l'épouser.
Mais comme sur ce point j'écoutois la Suivante,
J'ai vû paroître Anselme, & ce Monsieur de Nante.

ARISTE.

Il est en cette Ville! Hé comment l'as-tu sçû?

PHILIPIN.

Hé ne vous dis-je pas, Monsieur, que je l'ai vû;
Que le Beaupere étoit avec ce futur Gendre?

ARISTE.

Anselme?

PHILIPIN.

Oui.

ARISTE.

Quel malheur!

PHILIPIN.

Sa fureur le va prendre.
Fuyons vîte.

ARISTE.

Où vas-tu?

PHILIPIN.

Moi? je ne bouge pas.

ARISTE.

Ce malheur est, pour moi, pire que le trépas.

Quoi ! tu ſors ?

PHILIPIN.

Non, Monſieur.

ARISTE.

Pourquoi gagner la porte ?

PHILIPIN.

Je crains qu'à m'aſſommer, ce malheur ne vous porte ;
Car pour bien moins cent fois j'ai reſſenti vos coups.

ARISTE.

Va, mon cher Philipin, ne crain plus mon courroux,
Et penſe bien plutôt à quelque prompt remede,
Pour tâcher à guérir le mal qui me poſſede.

PHILIPIN.

Ma foi, vous abuſez de mon trop de bonté.

ARISTE.

Je ſuis au deſeſpoir de t'avoir maltraité.

PHILIPIN.

Pourquoi m'avoir caché votre douleur extrême ?

ARISTE.

Sçait-on bien ce qu'on fait, quand on perd ce qu'on aime ?
Ah ! l'on eſt guére à ſoi dans un tel deſeſpoir,
Et la raiſon alors a bien peu de pouvoir.

PHILIPIN.

Mais pourtant aujourd'hui je vous trouvois moins triſte,
Et je croyois en vous revoir un autre Ariſte.

ARISTE.

Le retour de mon Pere & le gain d'un Procès
Sembloient flatter mes feux de quelqu'heureux ſuccès ;
Cependant, tu le vois, je perds toute eſperance,
Geraſte eſt arrivé.

PHILIPIN.

Monſieur, voici Florence.

SCENE II.

FLORENCE, ARISTE, PHILIPIN.

ARISTE.

HE'-bien viens-tu, Florence, augmenter mon ennui ?
Me dire que Geraſte eſt avec Anſelme ?

FLORENCE.

Oui.

ARISTE.

Que Lucrece aussi....

FLORENCE.

Non; mais lisez cette lettre:
Vous verrez quel espoir elle peut vous permettre.

ARISTE lit.

Vous me mandez que votre Pere doit arriver dans peu ; & moi , je vous avertis que Geraste est arrivé : qu'il presse fort notre mariage, & veut, dit-il, qu'il se fasse demain. C'est à vous à chercher quelqu'obstacle pour le reculer. En voici un , que Florence & moi avons imaginé, & dont vous pourrez aisément vous servir. Vous sçavez que mon Pere n'a nulle connoissance de votre amour, & qu'il ne vous a jamais vû ; ainsi je vous conseille de venir au logis sous le nom de Geraste, & de soutenir que c'est un imposteur, qui prend votre nom pour nous abuser. Comme mon Pere ne l'a vû de sa vie qu'aujourd'hui, il me semble qu'il vous sera facile de réussir ; & par-là vous aurez aisément les huit jours que vous me demandez encore. Je vous envoye la lettre que Geraste a apportée à mon Pere, avec trois autres de Stroct, afin que si vous vous resolvez de passer pour lui, vous preniez plus sûrement vos mesures, & que vous ayiez quelque connoissance de sa famille. LUCRECE.

FLO-

FLORENCE.

Votre esprit à present est-il un peu remis ?
Ce conseil vous plaît-il ?

ARISTE.

Ah dieu ! l'heureux avis !
Que je suis redevable à ta belle Maitresse !

FLORENCE.

Auriez-vous pû trouver une meilleure adresse ?

ARISTE.

Je n'eusse jamais pû. Va, di-lui de ma part
Que je serai chez vous dans une heure au plus tard ;
Que quand Anselme aussi devroit me reconnoître,
Sous le nom de Geraste il me verra paroître ;
Que j'espere par-là si bien l'embarrasser,
Qu'à presser son hymen il n'osera penser.
Montre-moi cette lettre ; elle pourra m'instruire.
Il faut bien concerter tout ce que je dois dire.

FLORENCE.

Je dois la reporter ; copiez-la.

ARISTE.

D'accord,
Je l'aurai fait dans peu.

FLORENCE.

Rien ne presse si fort.

ARISTE.

Les autres....

FLORENCE.

Gardez-les.

ARISTE *à Philipin, après avoir lû bas la lettre de Sbroct à Anselme.*

La fin de cette lettre,
Dans ce que j'entreprens, semble tout me promettre.

Si je n'étois accablé de gouttes aux pieds & aux mains, je n'aurois pas manqué de me rendre à Paris, pour être aux noces de ma Niéce, votre Fille.

L'Ecrivain de la Lettre, qui est Compere de Geraste votre Gendre, vous saluë humblement, sans oublier votre Fille, ma Commere future.

Qu'en dis-tu, Philipin?

PHILIPIN.

Que vous avez raison.

ARISTE.

Par ce moyen Geraste est pris comme un oison;
Car Sbroct n'écrivant point, ainsi son caractere
N'aidera pas Anselme à percer le mystere.

PHILIPIN.

Mais s'il en a plusieurs de cette même main,
Comment vous en parer?

FLORENCE.

Tu t'alarmes en vain.
Depuis qu'il est goutteux, ses lettres, je vous jure,
Se trouve rarement de la même écriture.

ARISTE.

Je vais prendre le soin d'imiter celle-ci.

FLORENCE.

C'est en vain là-dessus vous donner du souci.

ARISTE *s'en allant dans son cabinet.*

La chose en ira mieux.

SCENE III.

FLORENCE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

Et sera plus faisable.
Pour contrefaire un seing, il est adroit en diable.
Cent fois pour son plaisir il a fait de tels tours,
Et par-là bien souvent a servi ses amours.
Mais raisonnons ensemble. Or ça, di-moi, Florence,
De pouvoir réussir vois-tu quelqu'apparence?

Crois-tu qu'Anſelme ainſi donne dans le panneau ?
Qu'il ſe laiſſe attraper comme un jeune étourneau ?

FLORENCE.

Il ne connoît pas plus Geraſte que ton Maître.

PHILIPIN.

Mais s'il découvroit tout, & nous envoyoit paître,
Que ferions-nous alors ?

FLORENCE.

Ah! tu raiſonnes trop.

PHILIPIN.

L'homme ſage en amour ne va point le galop;
Car il doit en tout tems prévoir la fin des choſes,
Y raiſonner à fond, en connoître les cauſes,
Conſulter ſon eſprit ſur ce qu'il entreprend,
Avoir en ce qu'il fait la raiſon pour garand,
Se défier de tout, craindre que la Fortune
Ne nous faſſe beau jeu, pour nous en donner d'une.

FLORENCE.

Hé qui diantre, di-moi, t'en a tant inſpiré ?

PHILIPIN.

A raiſonner pourtant je ſuis peu préparé ;
Mais lorſqu'en raiſonnant, un eſprit raiſonnable....

FLORENCE *en riant.*

Ta raison eſt fort bonne.

PHILIPIN.

Et même profitable.
Crain que nous ne perdions notre tems & nos pas.

FLORENCE.

Il arrive ſouvent ce qu'on ne penſe pas.
Quand on aime, l'on doit braver tous les obſtacles,
Et croire que l'Amour eſt prodigue en miracles.

PHILIPIN.

Mais s'il nous prodiguoit quelques coups de bâton?
Hem!

FLORENCE.

Tu n'as rien à craindre.

PHILIPIN.

Hé morbleu! que ſçait-on?
Si ce Monſieur Geraſte a l'humeur un peu fiere,
Et nous frotte d'abord d'une bruſque maniere;
Plaît-il?

FLORENCE.

Hé quoi! toujours dans le raiſonnement?
En cette occaſion eſt-ce agir en Amant?
Je vois trop qu'à preſent Philipin m'abandonne;
Loin de me cajoler, je l'entends qui raiſonne.

Patience, à mon tour je sçaurai raisonner;
Nous verrons....

PHILIPIN.

Mais de quoi te vas-tu chagriner?

FLORENCE.

De rien.

PHILIPIN.

Tu n'as pas lieu de douter de ma flâme.

FLORENCE.

Non...

PHILIPIN *la voulant caresser.*

Tu me fais tort, car...

FLORENCE.

Ah! tu fais la bonne ame.
Pourquoi tant de raisons qu'on ne demande pas?

PHILIPIN.

C'est que je veux sur-tout éviter l'embarras,
Et rendre par mes soins la chose plus croyable;
Car je t'aime toujours, ou je me donne au diable.

FLORENCE.

Sans mentir?

PHILIPIN.

Sans mentir.

FLORENCE.

Le dis-tu de bon cœur?

PHILIPIN.

En veux-tu quelque preuve?

FLORENCE.

Oui.

PHILIPIN.

(Il la prend par la main, elle le repousse.)

Vien. Te fais-je peur ?

FLORENCE.

Que veux-tu ?

PHILIPIN.

Te baiser.

FLORENCE.

La preuve est un peu forte.

PHILIPIN.

Dans les occasions, ventrebleu ! je m'emporte.

FLORENCE.

Tréve d'emportemens ; il suffit, je te croi.

PHILIPIN.

Dans toute cette intrigue, hé que ferai-je, moi ?
Car j'y dois, ce me semble, avoir un personnage.

FLORENCE.

Le Valet de Geraste.

PHILIPIN.

Est-ce là mon partage ?

FLORENCE.

Oui.

PHILIPIN.

Mais en a-t'il un ?

FLORENCE.

Oui, vraiment.

PHILIPIN.

L'as-tu vû ?

FLORENCE.

Non.

PHILIPIN.

Tu ments.

FLORENCE.

Point du tout.

PHILIPIN.

Comment donc le sçais-tu ?

FLORENCE.

En parlant d'autre-chose, il l'a dit à Lucrece.

PHILIPIN.

En parlant il l'a dit ! Ah tu m'en fais finesse !
Déja je ne sçai quoi me broüille le cerveau,
Et je pourrois frotter ce Monsieur l'Aubereau.

FLORENCE *le caressant.*

Que rien, cher Philipin, ne trouble ta cervelle ;
Croi que jusqu'au tombeau je te serai fidelle,
Que d'être ta moitié je fais tous mes souhaits.

PHILIPIN.

Dois-je bien me fier à ce que tu promets ?
Quand ton sexe avec soin nous baise, nous caresse,
C'est pour mieux préparer quelque tour de souplesse,
Et prévenir alors par de fausses douceurs
Le soupçon qui pourroit s'emparer de nos cœurs.

Vois-tu

Vois-tu bien? Entre nous, je ſçai beaucoup de femmes
Qui ſur certains ſujets ſont de méchantes lames;
Elles donnent toujours le dehors au Mari,
Et le dedans, bon-ſoir, c'eſt pour le Favori.
Celle qui veut tromper a toujours ſa défaite.

SCENE IV.

ARISTE, FLORENCE, PHILIPIN.

ARISTE *revenant.*

Florence?

FLORENCE.

Monſieur.

ARISTE.

Tien, voi, ma copie eſt faite.
Que t'en ſemble? di-moi.

FLORENCE.

Rien ne reſſemble mieux;
Et pour les diſtinguer, il faudroit de bons yeux.

PHILIPIN *regardant auſſi la lettre.*

Le Maître qui cet art ſçut ſi bien vous apprendre,

Vous apprit le secret.....

ARISTE.

Quel ?

PHILIPIN.

De vous faire pendre.

FLORENCE.

N'oubliez rien d'ailleurs.

ARISTE.

Va, j'y sçaurai pourvoir;
Prépare ta Maîtresse à nous bien recevoir.
Il faut, pour être mieux ce Monsieur de Bretagne,
Me vêtir, ce me semble, en habit de campagne.

FLORENCE.

C'est fort bien aviser.

ARISTE.

Vien, sui-moi, Philipin.

PHILIPIN.

Ciel, à ce grand projet donne une heureuse fin.

Ils s'en vont.

FLORENCE.

Va, ne crain rien, & croi qu'il nous sera propice.
Mais pourtant si quelqu'un découvroit l'artifice,
Cela nous causeroit un étrange embarras;
Geraste.... Il vient, fuyons; qu'il ne nous voye pas,

SCENE V.

GERASTE, ANSELME *reconduisant Geraste, & lui faisant des civilités.*

GERASTE.

DEmeurez.

ANSELME.

Je sçai trop ....

GERASTE.

Hé! sans cérémonie.
Morbleu! que la contrainte entre nous soit bannie;
Laissons les complimens.

ANSELME.

Mais la civilité ....

GERASTE.

De ces sottes façons être encore infecté
A votre âge! & les ans ....

ANSELME.

Quoi donc! toujours mon âge?

GERASTE.

Mais aussi là-dessus vous devez être sage,

Quitter tous ces discours : Je ne vous quitte
point ;
Je sçai trop mon devoir, pour manquer à ce
point ;
J'aurai perdu le sens, avant que j'y renonce.
A ces beaux complimens on veut faire réponse,
Puis de ces grands propos se forme un entre-

Qui fatigue les gens, & qui ne sert à rien.

ANSELME.

J'approuve vos raisons; mais au siécle où nous
sommes,
On doit faire, je crois, comme les autres
hommes ;
Pour être trop sincere, on est souvent blâmé;
Et celui qui reprend, n'est pas le plus aimé.

GERASTE.

Je vous ai déja dit que les censures nôtres
Sont pour tous mes amis, & non pas pour les
autres ;
Que je me ris de ceux qui s'estiment au point,
Que les plus beaux esprits ne les égalent point ;
Que loin de leur ôter cette folle croyance,
Je les laisse croupir dans leur impertinence ;
Que je me divertis de tous ces beaux Messieurs,
Et qu'enfin je me mets du côté des railleurs.
Mais souffrir ses amis dans leurs extravagances,
C'est les rendre achevés par trop de complai-
sances ;

Et pour les applaudir toujours dans leurs défauts,
Ils deviennent ſouvent ridicules & ſots.
Les loüer fauſſement juſqu'en la moindre choſe,
Des ſottiſes qu'ils font n'eſt-ce pas être cauſe?
Et n'eſt-ce pas en nous peu de ſincerité,
Que d'agir, en loüant, contre la verité?

ANSELME.

La verité ſouvent nous attire leur haine.

GERASTE.

De leurs inimitiés je ne ſuis guére en peine.
Quand on fait ce qu'on doit en véritable ami,
L'on ne reprend jamais leurs défauts à demi;
Je les vois ſe fâcher ſans que je m'en ſoucie:
Aprés il vient un tems où l'on me juſtifie;
Et loin d'avoir pour moi l'eſprit envenimé,
On ſe blâme à la fin de m'avoir trop blâmé.
Mais laiſſons tout cela, parlons de nos affaires;
Songez à donner ordre aux choſes néceſſaires,
Et je prendrai le ſoin d'y travailler auſſi.

ANSELME.

Je me charge de tout, n'ayez aucun ſouci.

GERASTE.

Mais je dois, ce me ſemble....

ANSELME.

Ah! que rien ne vous gêne;
Je ferai ce qu'il faut, n'en ſoyez point en peine.
Mais que veut ce Garçon?

SCENE VI.

LICASTE, ANSELME, GERASTE.

LICASTE.

Je vous cherche, Monſieur.

GERASTE.

Pourquoi, di donc ?

LICASTE.

Ma foi, je ſuis tout en ſueur;
Un homme un peu fantaſque, & de taille aſſez grande,
Dans notre Hôtellerie avec ſoin vous demande.

GERASTE.

Que dis-tu ?

LICASTE.

C'eſt un homme.

GERASTE.

Hé comment a-t'il nom ?

LICASTE.

Quand j'ai voulu l'apprendre, il a changé de ton,
Et m'a dit bruſquement d'un air un peu colere,

Qu'il vouloit voir Geraste, & Monsieur son Beaupere.

GERASTE.

Ne le connois-tu point ?

LICASTE.

Non.

GERASTE.

Non ?

LICASTE.

Non, par ma foi.

GERASTE.

Te connoît-il ?

LICASTE.

Non plus.

GERASTE.

Pour s'adresser à toi,
Comment a-t'il donc fait ?

LICASTE.

J'étois dans la Cuisine,
Où déja je vuidois la cinquiéme chopine,
Quand il a demandé, d'un ton fort peu courtois,
Si l'on connoissoit bien un Geraste Nantois.
Le Maître a dit que non. Aussitôt la Servante
A dit que je servois un brave homme de Nante
Arrivé d'aujourd'hui. Voilà comme il a sçu
Ce que vous demandez.

GERASTE.

Comment est-il vêtu ?

Pour attendre celui qui veut parler à moi.

ANSELME.

C'eſt un de vos amis, ſans doute.

GERASTE.

Je le croi.

LICASTE.

S'il n'eſt pas revenu, Monſieur ?

GERASTE.

Il ne m'importe;
Il reviendra, poſſible, avant que l'on en ſorte.
Sans adieu.

ANSELME.

Mais au moins tenez-vous aſſuré
Que votre appartement chez nous eſt préparé.

GERASTE.

Je vous ſuis obligé ; mais ſouffrez, je vous prie,
Qu'aujourd'hui je demeure en mon Hôtellerie.

ANSELME.

Mais vous ne ſongez pas que c'eſt me faire tort.

GERASTE.

Ce n'eſt que cette nuit.

ANSELME.

Pour cette nuit, d'accord;
Sur-tout, gardez-vous bien d'y reſter davantage.

GERASTE.

Non, demain je prends jour pour notre mariage.
Adieu.

LICASTE.

Que ce jour-là je boirai comme il faut !

ANSELME.

Veux-tu boire à present ?

LICASTE.

Remettons à tantôt.

SCENE VII.

ANSELME *seul*,

MOn Gendre a de l'esprit ; mais il est trop critique,
Et croit que ce qu'il dit doit être sans replique.
A le combattre aussi je dois peu m'arrêter,
Et le meilleur sera de ne point contester.
Son Oncle, en son jeune âge, avoit tant de franchise,
Qu'en son Pere il n'eût pû souffrir une sottise ;
Mais il crut mes conseils, & je vois qu'il prétend
Que pour son cher Neveu nous en fassions autant.
Sçachons adroitement ce que Lucrece en pense.
Ho, ma Fille ?

SCENE VIII.

LUCRECE, FLORENCE, ANSELME.

LUCRECE.

Mon Pere ?

ANSELME.

Approchez, & Florence.

FLORENCE.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

ANSELME.

Ça, parlons entre nous.
Quant à moi, franchement j'aime assez votre Epoux.
Il est un peu censeur, & sçait peu se contraindre ;
Mais ce sont des chaleurs qui se pourront éteindre,
Le tems appaisera cette démangeaison,
Et pourra doucement le mettre à la raison.
Quand vous serez sa Femme, il vous croira peut-être ;
Il le faut jusques-là laisser agir en Maître.

Combattre son humeur, c'est mal prendre son
tems.
Outre que sa critique est assez de bon sens,
En Province ils ont tous cette maudite mode;
Mais chacun à Paris veut suivre sa méthode.
Le meilleur est, je crois, de ne point critiquer,
Et c'est ce que toujours on m'a vû pratiquer.
A ce point il faudra tâcher de le réduire.
Or sus, qu'en dites-vous ?

LUCRECE.

Moi ? je n'ai rien à dire.
Il vous plaît, il me plaît.

ANSELME.

Mais, me dites-vous vrai ?

LUCRECE.

Sans doute.

ANSELME.

L'aimez-vous ?

LUCRECE.

Je ne l'aime, ni hai.

ANSELME.

Mais vous pourrez l'aimer ?

LUCRECE.

Soyez en assurance;
Je ferai mon devoir.

ANSELME.

Toi, qu'en dis-tu, Florence ?

FLORENCE.

Ma foi, Monſieur Geraſte eſt un homme d'eſprit;
Quand il parle, pour moi j'admire ce qu'il dit.
Je ne hai pas en lui cette grande franchiſe;
Mais encore à l'aimer, ce qui plus autoriſe,
C'eſt ce grand revenu de quinze mille francs
Dont Lucrece ſera maîtreſſe tous les ans.

ANSELME.

Elle a le goût fort bon, & ſa raiſon eſt forte;
Et j'aime beaucoup mieux un homme de ſa ſorte,
Que tous ces fanfarons qui font les yeux mourans,
Qui près de chaque objet ſont toujours ſoupirans,
Qui montrent dans leurs mœurs beaucoup d'extravagance,
Qui plus haut que leur bien font monter la dépenſe,
Et qui pour une Iris, ou dans quelque Berlan,
Diſſipent en huit jours le revenu d'un an.
Ma Fille, celui-ci n'en fera pas de même:
En lui l'on voit regner une candeur extrême;
Il n'affecte en ſes mœurs aucun déguiſement,
Et dans tout ce qu'il fait il agit franchement.

FLORENCE.

Avec un tel Epoux, que vous ſerez heureuſe!

Vous pourrez bien jurer de n'être jamais gueuſe.

ANSELME.

Je m'en vais voir ton Oncle, afin de l'avertir
Que Geraſte eſt ici. Toi, va te divertir.

SCENE IX.

LUCRECE, FLORENCE.

FLORENCE.

HE'-bien ! qu'en dites-vous ? N'êtes-vous pas contente ?
Tout ſemble apparemment répondre à notre attente.
Anſelme eſt fort content de notre procedé ;
De votre obéiſſance il eſt perſuadé ;
Il croit que cet Epoux, par ſa grande richeſſe,
Pourra facilement gagner votre tendreſſe.
Mais je l'ai ſatisfait encor bien mieux que vous,
Par le ſoin que j'ai pris de venter cet Epoux.
A loüer ce Magot, je me ſuis ſurpaſſée ;
Ainſi, peut-il jamais concevoir la penſée
Que nous ſoyons d'accord avecque votre Amant,
Et que nous ayons part à ſon déguiſement.

LUCRECE.

Non pas; mais cependant je ſuis peu ſatisfaite,
Je tremble, je frémis, & ſuis toute inquiéte;
J'ai peur de me jetter dans un grand embarras,
Et crains qu'Ariſte enfin ne réuſſiſſe pas.

FLORENCE.

Madame, ſur ce point, que rien ne vous chagrine :
Songez à vous ôter l'Epoux qu'on vous deſtine;
Et pour vous épargner un éternel ennui,
Faites tous vos efforts pour n'être point à lui.

LUCRECE.

Cet avis à mon mal peut être ſalutaire ;
Mais j'aime mon devoir, & j'honore mon Pere:
A les trahir enfin, rien ne peut m'émouvoir.

FLORENCE.

Je ne prétends en rien choquer votre devoir.
Quand je parle d'efforts, ce ſont efforts d'adreſſe,
Où le devoir s'accorde avec quelque fineſſe.
Il eſt pluſieurs moyens, ſans bleſſer la raiſon,
D'éviter un hymen plus dur qu'une priſon:
Car épouſer Geraſte, eſt, puiſqu'il faut tout dire,
Epouſer un Fantaſque, un Jáloux, un Satyre,
Un Critique, un Fâcheux, enfin un Campagnard,
Près de qui vos beaux jours courent bien du hazard.

Il vous enfermera dans quelque chaumiere ;
Car de ces Campagnards c'eſt aſſez la maniere.
Souvent quand ils ont pris une Femme à Paris,
Mille ſoupçons jaloux occupent leurs eſprits ;
Ils penſent qu'en ce lieu tout eſt plein d'artifice,
Que ſes Femmes y ſont fécondes en malice,
Qu'elles ont cent détours pour tromper un Mari,
Et que Monſieur l'Epoux n'eſt pas le plus cheri.

LUCRECE.

Laiſſons tous ces diſcours, voyons comment Ariſte.....

FLORENCE.

L'Amour, ſans qu'on y penſe, au beſoin nous aſſiſte ;
Il fait naître ſouvent ce qu'on ne prévoit pas,
Et tire quelquefois les Amans d'embarras.

LUCRECE.

Mais ſi Geraſte auſſi preſſe notre hymenée,
Et qu'Ariſte....

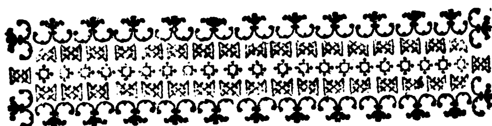
FLORENCE.

Eſperons une autre deſtinée ;
Le Ciel peut vous donner un ſort moins rigoureux :
Mais rentrons pour rêver aux moyens...

LUCRECE.

Je le veux.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERASTE, LICASTE.

GERASTE.



A, retourne à l'Auberge, & surtout qu'on attende
Cet homme qui, dis-tu, me cherche & me demande.
Mais di-lui de ma part, avec civilité,
Qu'exprès là pour le voir je m'étois transporté;
Que ne le trouvant point, & que las de l'atendre,
Il peut te dire un mot de ce qu'il veut m'apprendre;
Ou si de me parler il a démangeaison,
Tu pourras l'amener dedans cette maison.
C'est où demeure Anselme.

LICASTE.

Ah ! j'aime ce Beaupere ;
Il a bien la façon de n'être point ſevere,
D'être un vieillard aiſé, de boire un petit coup,
Et de ne point chez lui faire le loup-garou.

GERASTE.

C'eſt aſſez ſon humeur.

LICASTE.

La meilleure méthode
Eſt de laiſſer, ma foi, chacun vivre à ſa mode.
Je veux boire avec lui, m'en dût-il coûter pot,
Et trinquer tête à tête en tire-larigot.

GERASTE.

On ne fait pas ici comme en notre Province.

LICASTE.

En Bretagne un Valet boiroit avec un Prince,
Et cela bien ſouvent ſans ſe faire prier.

GERASTE.

Il eſt vrai, mais ici l'on eſt moins familier.
Va donc vîte au logis, j'apperçois mon Beaupere ;
Mais n'en ſors point ſur-tout.

LICASTE.

Monſieur, laiſſez-moi faire.



SCENE II.

ANSELME, GERASTE.

ANSELME.

HE'-bien, avez-vous vû cet homme ?

GERASTE.

Non.

ANSELME.

D'où vient ?

GERASTE.

Il n'eſt point revenu. Mais Licaſte revient ;
Qu'eſt-ce ?



SCENE III.

GERASTE, ANSELME, LICASTE.

LICASTE.

Si ce Monsieur ne me vouloit rien dire,
Ni venir en ce lieu ?

GERASTE.

Di-lui qu'il peut m'écrire.

LICASTE.

Mais s'il n'écrivoit point ? Cela peut arriver.

GERASTE.

Tu diras qu'il m'attende, & je l'irai trouver.

LICASTE.

S'il ne veut point attendre ?

GERASTE.

Hé-bien, qu'il aille au diable.

LICASTE.

Bon, c'est assez, j'y cours.

ANSELME.

Il sera plus traitable.
Licaste, pren le soin de l'amener ici.

LICASTE.

J'y ferai mon pouvoir ; n'ayez aucun souci ;

Je vais par mes raisons l'obliger à s'y rendre.

ANSELME.

En attendant qu'il vienne, allez chez moi l'attendre.

GERASTE.

J'y vais.

SCENE IV.

ARISTE, PHILIPIN, ANSELME.

ARISTE *bas.*

Vois-tu bien l'homme ?

PHILIPIN.

Oui, Monsieur, je le voi.

ARISTE *haut.*

Cherche Anselme en ce lieu.

ANSELME *à Philipin.*

Que lui veux-tu ? C'est moi.

PHILIPIN.

Bon : on veut lui parler.

ANSELME.

Et qui ?

PHILIPIN.

Ce Gentilhomme.

ARISTE *ſaluant Anſelme.*

Monſieur....

ANSELME.

Que vous plait-il?

ARISTE.

Sçachez que l'on me nomme Geraſte.

ANSELME.

Votre nom eſt?

ARISTE.

Geraſte.

ANSELME.

Comment?

ARISTE.

Geraſte.

ANSELME.

Geraſte!

ARISTE.

Oui, Geraſte.

ANSELME.

Aſſurément?

ARISTE.

Aſſurément.

ANSELME.

Votre Oncle eſt?

ARISTE.

Sbroct.

ANSELME.

Et d'où ?

ARISTE.

De Nante,

D'où j'arrive à present.

ANSELME.

Là chose est surprenante !

Quoi ! votre nom seroit ?...

ARISTE.

Geraste.

ANSELME.

Est-il bien sûr ?

ARISTE.

Oui, Geraste est mon nom, votre Gendre futur.

ANSELME.

Plaît-il ?

PHILIPIN.

Criez bien fort ; Monsieur est sourd, sans doute.

ANSELME.

Hé ! je ne suis pas sourd, puisque je vous écoute.

PHILIPIN.

Oui-da, vous écoutez, mais vous n'entendez pas.

ANSELME.

Hem.

ARISTE.

Tai-toi.

PHILIPIN.

PHILIPIN.

Mais auſſi, pourquoi tous ces débats?
Faut-il tant répeter, pour lui faire comprendre
Que vous êtes Geraſte, ainſi ſon futur Gendre,
Et que votre Oncle eſt Sbroct?

ARISTE *donne une lettre à Anſelme.*

Monſieur, il vous écrit;
Tenez.

ANSELME.

Voici de quoi m'embarraſſer l'eſprit;

ARISTE.

Liſez.

ANSELME, *après avoir lû bas.*

Cette lettre eſt toute ſemblable à l'autre.
L'un de ces deux Meſſieurs eſt un malin apôtre;
Il eſt fourbe, trompeur, & me veut affronter.
Ho, Florence?

FLORENCE.

Monſieur?

ANSELME.

Qu'on me faſſe apporter
La lettre que tantôt j'ai donnée à ma Fille;
(*à part.*)
Rien n'y manque, & j'y vois juſques à l'apoſtille.

PHILIPIN, *bas à Ariste.*

Nous avons, ce me semble, assez bien commencé.

ARISTE.

Oui, fort bien.

PHILIPIN.

Le bon-homme est fort embarrassé.

FLORENCE.

La voilà.

ANSELME.

Ça, voyons. Ah! rien n'est si semblable;
Il faut, pour cette fourbe, être faussaire en diable.
Monsieur, pour m'expliquer avec vous sans façon,
Un autre en mon logis prend votre même nom,
Ou vous prenez le sien.

ARISTE.

Vous me faites injure.

ANSELME.

L'autre en peut dire autant.

ARISTE.

Oui, mais fausseté pure,
C'est un fourbe.

ANSELME.

Je vais l'amener devant vous,
Mettez-vous à l'écart.

PHILIPIN, *bas à Ariste.*

Monsieur, point de courroux;

Car....

ARISTE.

Tai-toi; les voici.

SCENE V.

ANSELME, GERASTE, ARISTE, PHILIPIN.

GERASTE.

Qu'est-ce?

ANSELME.

Etes-vous Geraste?

GERASTE.

Oui.

ANSELME.

Le Neveu?...

GERASTE.

De Sbrock.

ANSELME.

Et le Fils?...

GERASTE.

De Kerguaste.

ANSELME.

Un autre, comme vous, se dit Geraste aussi,

GERASTE.

Qu'il le dise, s'il veut, j'en prends peu de souci.

ANSELME.

Cependant un des deux fait une fourberie.

GERASTE.

Est-ce à dessein, bon-homme, ou bien par raillerie,
Que vous me demandez & ma race & mon nom ?

ANSELME.

Non, ce n'est point un jeu; je parle tout de bon.

GERASTE.

Vous voulez me donner ici d'un stratagême.

ANSELME.

Je dis ce qu'il m'a dit, & le voici lui-même.

GERASTE *à Ariste.*

Quoi ! vout êtes Geraste ?

ARISTE.

Oui, Monsieur, je le suis.

GERASTE.

Et moi, qui suis-je donc, Monsieur, à votre avis ?
Hé ?

ARISTE.

Je ne sçai.

GERASTE.

Non ?

ARISTE.

Non.

GERASTE.

Hé-bien, allez l'apprendre.

ARISTE.

Cela m'importe peu.

ANSELME.

Qui des deux eſt mon Gendre ?
Eſt-ce vous ? eſt-ce vous ?

GERASTE.

C'eſt Geraſte.

ARISTE.

Oui.

ANSELME.

Fort bien :
Mais qui de vous deux l'eſt ? Pour moi, je n'en ſçai rien.

GERASTE.

Vous ne le ſçavez pas ?

ANSELME.

Je l'ignore, ou je meure.

GERASTE.

Hé-bien, il vous en faut éclaircir tout-à-l'heure.
(à Ariſte.)
Monſieur, expliquons-nous, & parlons tout de bon.
Vous nomme-t'on Geraſte ?

ARISTE.

Oui, Geraſte eſt mon nom ;

Je ſuis Neveu de Sbroct, & Kerguaſte eſt mon
Pere.

GERASTE.

Mais encor, comme quoi cela ſe peut-il faire?
Votre Pere vit-il?

ARISTE.

Pourquoi? Non, il eſt mort.

PHILIPIN *bas à Ariſte.*

Que diable ſçavez-vous? Vous vous hazardez
fort.

ARISTE *bas.*

Oui, mais il faut répondre.

ANSELME.

Hé, pour nous ſatisfaire,
Apprenez-nous encor le nom de votre Mere.

ARISTE.

Et croyez-vous par là me déſorienter?

ANSELME.

Oh! non.

PHILIPIN *à part.*

Non.

ARISTE.

Sur ce point je veux vous contenter.
Son ſurnom eſt la Roche, & ſon nom propre
Hortenſe.

PHILIPIN *bas à Ariſte.*

De qui le tenez-vous?

ARISTE *bas.*

Des lettres que Florence...

PHILIPIN *bas.*

J'entends, suffit.

ANSELME *à Geraste.*

Hé-bien?

GERASTE *à Ariste, après avoir un peu rêvé.*

Quel est votre Parrain?

ARISTE.

Il en faudroit ainsi nommer jusqu'à demain.

ANSELME.

Il a raison.

PHILIPIN *bas.*

Bon, bon.

GERASTE.

Vous arrivez de Nantes?

ARISTE.

Oui.

ANSELME.

Ses réponses sont tout-à-fait convaincantes!

GERASTE.

Quoi! bon-homme, déja vous prenez son parti?

ANSELME.

Non pas; mais je vois bien qu'un de vous a menti.

GERASTE.

Ce n'est point moi.

ARISTE.

Ni moi.

ANSELME.

Soit. Mais dans cette cause

Vous dites justement tous deux la même chose.
Les Lettres, & le lieu, les noms, & les Parens,
Causent mon embarras, & font vos differens.

GERASTE.

Comment, les Lettres?

ANSELME *lui donnant les deux Lettres.*

Oui, tenez.

GERASTE *ouvrant celle d'Ariste.*

Voici la mienne.

ANSELME *regardant la Lettre.*

La vôtre?

GERASTE.

Assurément.

ANSELME.

Point du tout, c'est la sienne.

GERASTE.

La sienne?

ANSELME.

Oui, la sienne, oui, j'en suis fort assuré;
Et je la reconnois par le papier doré.
Mais voyez l'autre. Hé-bien?

GERASTE.

Je n'y puis rien comprendre.

ANSELME.

Si vous vous méprenez, je puis bien me méprendre.

Jugez ſi j'ai ſujet d'être dans l'embarras.
Entendez-vous ceci ?

GERASTE. *conſiderant les deux Lettres.*

Non, je ne l'entends pas,
Je ne me vis jamais ſurpris de telle ſorte.

ARISTE.

Mais à prendre mon nom, quel interêt vous porte ?
Vous êtes quelque fourbe, ou bien de ces filoux
Qui pour tromper les gens ...

GERASTE.

Monſieur, allons tout doux;
Car ....

ARISTE.

Plaît-il ?

GERASTE.

Rien ; le temps.

ARISTE.

Quoi ?

ANSELME.

Meſſieurs, ſans colere,
Un peu de tems pourra débroüiller ce myſtere,
Et rendre aux yeux de tous l'un des deux confondus.

GERASTE.

Oui, mais pour l'impoſteur il faut qu'il ſoit pendu.

ARISTE.

J'en demeure d'accord.

PHILIPIN.

Ah! tréve de potence,
Monsieur, au moins, car...

ARISTE.

Paix.

ANSELME *appellant sa Fille & sa Servante.*

Ho, Lucrece & Florence,
Venez.

SCENE VI.

LUCRECE, FLORENCE, ANSELME, ARISTE, GERASTE, PHILIPIN.

LUCRECE.

QUe vous plaît-il?

ANSELME.

Ma Fille, croirez-vous
Que j'aye trop d'un Gendre, & vous trop d'un Epoux?
Vous les donner tous deux, j'y vois peu d'apparence.

Anselme parle bas à Lucrece.

PHILIPIN *à part.*

Elle en pourroit par-là faire la difference,
Et sçavoir qui des deux seroit mieux à son point.

LUCRECE *riottant.*

Vous vous raillez de nous.

ANSELME.

Non, je ne raille point ;
Ce Monsieur que tu vois, se dit aussi Geraste.

LUCRECE.

Ah! c'en est trop de deux ; encore pour un, baste.

ANSELME.

Lequel, à ton avis, choisirois-tu des deux ?

LUCRECE.

Celui que vous voudrez, est celui que je veux.
Je n'ai point à choisir où vous êtes, mon Pere ;
Celui qui vous plaira, sera sûr de me plaire.

ARISTE.

Mais de ces deux Messieurs, Geraste seul me plaît.

LUCRECE.

Et moi, pour l'autre aussi je sens peu d'interêt.

ANSELME.

Messieurs, vous voyez bien que je n'ai qu'une Fille,
Que je ne puis donner qu'un Gendre à ma famille.
Otez-moi de souci, car tous vos differends

Pourront être éclaircis avant qu'il ſoit long-
tems.

GERASTE.

Je ſuis Geraſte.

ARISTE.

Et moi, c'eſt ainſi qu'on me nomme.

ANSELME.

Moi, je crois qu'un de vous eſt un très-méchant homme ;
Car il n'eſt qu'un Geraſte.

ARISTE.

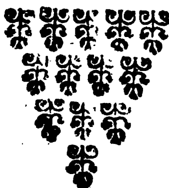
Oui, c'eſt la verité.

GERASTE.

Il eſt vrai.

ANSELME.

Maugrébleu de la duplicité.



SCENE VII.

KERLONTE, LICASTE, ANSELME, GERASTE, ARISTE, LUCRECE, FLORENCE, PHILIPIN.

LICASTE *à Kerlonte.*

Monſieur, voici mon Maître & Monſieur ſon Beaupere.

KERLONTE *à Anſelme, après avoir ſalué négligemment.*

Monſieur, en peu de mots, une importante affaire
Me fait venir ici.

ANSELME.

Pour l'apprendre de vous;
Dois-je dans ce moment les faire éloigner tous?

KERLONTE.

Il n'en eſt pas beſoin. Pour vous ôter de peine,
Sçachez auparavant que Geraſte m'amene,
Que j'arrive de Nante, & qu'enfin aujourd'hui
Je prétends me couper la gorge avecque lui.

ANSELME.

Hé par quelle raiſon ?

KERLONTE.

Je m'en vais vous l'apprendre ;
Car exprès en ce lieu j'ai pris ſoin de me rendre,
Pour vous parler, Monſieur, comme un homme d'honneur.
Apprenez que Geraſte eſt un franc ſuborneur.

PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

Tout eſt perdu, Monſieur.

ANSELME.

Hé ! Monſieur, ſans offenſe ;
Car ...

KERLONTE.

Je veux devant tous le dire en ſa preſence ;
Oui, je le dis encor, c'eſt un franc ſuborneur.

ANSELME.

Mais la raiſon ?

KERLONTE.

Sçachez qu'il a trompé ma Sœur ;
Que ſous l'appas trompeur d'un flatteur mariage,
Il en a des enfans. En faut-il davantage
Pour montrer qu'il eſt fourbe ?

ANSELME.

Ah ! non ; cela ſuffit,
Au moins ſi l'on en veut croire votre récit.

Mais, Monsieur, là-dessus c'est à lui de répondre.

KERLONTE.

Sur ce chapitre-là j'ai de quoi le confondre;
Qu'il parle.

ANSELME *à tous deux.*

Là, parlez.

KERLONTE.

Que peut-il m'objecter.

PHILIPIN, *bas à Ariste.*

Répondez donc, Monsieur.

ARISTE *bas.*

Non, je veux écouter.

ANSELME.

Quoi! sans rien repliquer, souffrir qu'on vous opprime?

KERLONTE.

Vous voyez, son silence est l'aveu de son crime;
Il ne répondra point, il est trop interdit,
Et ce silence enfin prouve ce que j'ai dit.

ANSELME.

Ce que vous nous contez est une étrange affaire;
Mais, Monsieur, aidez-nous à percer un mystere.
Vous êtes de Nantes?

KERLONTE.

Oui.

ANSELME.

Sbroct vous est-il connu?

KERLONTE.

Oui.

ANSELME.

Gerafte auffi ?

KERLONTE.

Non, je ne l'ai jamais vû
Qu'à prefent.

ANSELME.

Cependant vous faites une hiftoire
Qui le regarde fort. Et comment donc la croire ?

KERLONTE.

Ne prenez point ceci pour un conte rêvé.
Sçachez, depuis fix jours qu'à Nantes j'arrivai
D'un voyage fur mer de plus de vingt années.
Après avoir bravé diverfes deftinées,
Couru bien des perils, & fouffert bien des maux,
Je revenois chez moi pour prendre du repos:
En arrivant, je fçus cette trifte nouvelle.
Ce qui me la rendit encore plus cruelle,
Et qui fit tout mon mal, ce fut lorfque j'appris
Que Gerafte pouvoit être près de Paris,
Qu'il y venoit exprès époufer votre Fille.
Lors ne pouvant fouffrir ce tort à ma Famille;
Je pris la pofte après m'être informé de tout,
Et fuis ici venu pour le pouffer à bout.

ANSELME.

ANSELME.

Ce que vous nous contez eſt aſſez vrai-ſemblable,
Soit qu'il ſoit faux, ou vrai.

KERLONTE.

Ce n'eſt point une fable.

ANSELME *à tous deux, l'un après l'autre.*

Or ſus, Monſieur Geraſte, & vous Geraſte auſſi,
Vous pouvez là-deſſus nous ôter de ſouci;
Il nous faut maintenant expliquer face à face.

KERLONTE.

Quoi! deux Geraſtes?

ANSELME.

Oui, c'eſt ce qui m'embarraſſe.
Vous cherchez un Geraſte, & vous en trouvez deux.
Pour moi, ce que j'y trouve encor de plus fâcheux,
Eſt que tous leurs diſcours ont tant de vrai-ſemblance,
Que je ne ſçai pour qui montrer plus de croyance.

KERLONTE.

Il faut s'en éclaircir.

ANSELME *parlant à eux.*

Quoi! vous êtes muets?
Soutenez pour le moins ici vos interêts;

Répondez à Monſieur.

GERASTE.

C'eſt un pur ſtratagême,
Que tout ce qu'il vous conte.

ANSELME.

Et vous ?

ARISTE.

J'en dis de même :
Tout ce qu'a dit Monſieur, n'eſt qu'un conte inventé.

KERLONTE.

Et moi, je vous ſoutiens que c'eſt la verité.
Lorſque je connoîtrai le traitre qui m'amene,
Nous verrons s'il voudra mettre fin à ma peine ;
Ou s'il veut ſoutenir ſa noire trahiſon,
Je ſçaurai le forcer à m'en faire raiſon.

ANSELME.

Vous aurez, comme nous, un peu de patience.

KERLONTE.

Je ne dois point en l'air hazarder ma vengeance.
Je veux apprendre au vrai lequel eſt l'imposteur,
Afin qu'en ſûreté je venge mon honneur.
J'en veux au vrai Geraſte.

ANSELME.

Et moi, j'en veux à l'autre.

PHILIPIN *bas.*

Monſieur, ſongez à vous, cette affaire eſt la vôtre.

KERLONTE, *après avoir parlé bas à Anſelme.*

Adieu. Pour le connoître, appliquez tous vos ſoins;

Et moi, de mon côté, je n'en ferai pas moins.

ANSELME *à Kerlonte, qui s'en va.*

Le tems nous en pourra donner quelque lumiere.

SCENE VIII.

ANSELME, LUCRECE, FLORENCE, GERASTE, ARISTE, LICASTE, PHILIPIN.

PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

JE vous vois engagé dans une étrange affaire.

ARISTE.

J'en ſçaurai bien ſortir.

ANSELME *à tous deux.*

Ç,a, parlons franchement.
Ce que cet homme a dit, a bien du fondement;
Par vos Lettres j'y vois beaucoup de certitude.
(*Il lit :*)

Je ne puis vous exprimer la joïe que je ressens de cette alliance. Il y a deux raisons qui m'y obligent : La première est notre ancienne amitié ; & la seconde est, que mon Neveu avoit ici quelques engagemens dont je n'étois pas fort content.

ANSELME *continuë.*

Hé ?

GERASTE.

Cela ne me cause aucune inquiétude.

ARISTE.

Pour moi, je ne crains rien ; le tems vous l'apprendra.

ANSELME.

Nous verrons à la fin comment la chose ira;
Cependant l'un de vous me fait une imposture.

GERASTE.

Pour moi, je suis Geraste, & je vous en assure.
Il suffit.

ARISTE.

Je soutiens que ce nom est à moi,
Et que rien n'est plus vrai.

LICASTE *à Geraste.*

Qu'est-ce donc que je voi,

Monſieur ?

GERASTE.

N'entens-tu pas ? Monſieur ſe dit Geraſte.

LICASTE.

Et Monſieur ſon Valet ?

GERASTE.

Il faut qu'il ſoit Licaſte.

LICASTE.

Il a morbleu menti ; Licaſte c'eſt mon nom,
Et qui me le prendroit, ſeroit un franc larron.

ANSELME.

Meſſieurs, en attendant que le tout s'éclairciſſe,
Et que nous connoiſſions d'où provient l'artifice,
Vous pouvez au logis venir avec douceur.
C'eſt au Neveu de Sbroſt que je fais cet honneur,
C'eſt à Geraſte enfin ; mais ne pouvant comprendre
Qui de vous eſt le fourbe, & vient pour me ſurprendre,
Je vous donne à tous deux la même liberté,
Pourvû qu'on ne s'emporte à nulle extrêmité.

GERASTE.

Par là je me ferois un trop grand préjudice,
Et le tems ſeul, Monſieur, doit me rendre juſtice.

ARISTE.

Et le tems ſeul auſſi fera voir clairement,
Qui de nous deux encor mérite un châtiment.

ANSELME.

Vous pourrez donc venir chez moi l'un après l'autre ;
Je recherche en cela mon repos & le vôtre.
Je devrois du logis vous éloigner tous deux,
Mais Geraſte mérite un deſtin moins fâcheux ;
Il eſt Neveu de Sbroſt, & doit être mon Gendre.
Je vous reçois tous deux, de peur de me méprendre.
En faveur de Geraſte & de Sbroſt mon ami,
Je devrois pour ces noms ne rien faire à demi ;
Mais j'agis autrement, faute de le connoître :
Je n'en demande qu'un, vous voulez tous deux l'être.
Ainſi donc trouvez bon en cette extrêmité,
Que j'obſerve du moins quelque formalité.

ARISTE.

Votre façon d'agir n'eſt que trop raiſonnable.

GERASTE.

Pour ne pas l'approuver, je ſuis trop équitable.

ANSELME.

Mais ſur-tout entre vous aucun emportement ;
Sinon . . . .

GERASTE.

De mon côté, n'en craignez nullement.

ARISTE.

Moi, je ferai toujours ce que Monsieur m'impose.

ANSELME.

Fort bien. Pour faire aussi par ordre chaque chose, (*à Ariste.*)

Venez vous reposer quelque moment chez nous.

ARISTE *prenant Lucrece.*

Je le veux.

ANSELME *à Geraste, lui touchant dans la main.*

Serviteur, une autre fois pour vous J'en sçaurai bien user.

SCENE IX.

LICASTE, PHILIPIN.

LICASTE *tirant Philipin qui veut entrer chez Anselme.*

QUoi! ton Maître est Geraste?

PHILIPIN.

Oui.

LICASTE.

Ton nom?

PHILIPIN.

Et pourquoi?

LICASTE.

C'eſt que je ſuis Licaſte.

PHILIPIN.

Hé-bien, Licaſte ſoit, j'en demeure d'accord,
Laiſſe mon Maître là, ſans t'emporter ſi fort.

LICASTE.

Je ne ſçaurois ſouffrir qu'on le nomme Geraſte.

PHILIPIN.

Et moi je ſouffre bien qu'on te nomme Licaſte?

LICASTE.

Oui mais c'eſt malgré toi.

PHILIPIN.

Malgré-moi? je t'en pons.

LICASTE.

Et je t'en pons auſſi.

PHILIPIN.

Je ſouffre peu d'affrons
Sans me venger. Tai-toi.

LICASTE.

Peſte! Il a l'humeur promte.
Moi, je ne puis ſouffrir qu'ainſi l'on nous affronte.

PHILIPIN.

Hé qui t'affronte? Di.

Voyez! ton Maître & toi.
Vois-tu? ce procedé n'eſt pas fort bon, ma foi;

Et

Et l'on peut à la fin, par cette manigance,
S'attirer mille coups, ou bien une potence.

PHILIPIN.

Aux fourbes comme toi, cela ne peut manquer.

LICASTE.

Moi, fourbe.

PHILIPIN.

Oui.

LICASTE.

Là-dessus, pour nous mieux expliquer
Qui connois-tu dans Nante ?

PHILIPIN.

Hé ... J'y connois du monde.

LICASTE.

Et quel monde? Voyons, il faut que je le sonde.
Là, nomme donc les gens.

PHILIPIN.

Mais toi, qui connois-tu ?

LICASTE.

De le dire avant toi, je ne suis pas tenu.

PHILIPIN.

Ni moi.

LICASTE.

Ni moi, morbleu.

PHILIPIN.

Bien donc, disons-le ensemble.

LICASTE.

Tu te railles de moi.

PHILIPIN.

Point du tout.

LICASTE.

Il me femble

Que de parler ainſi, c'eſt vouloir me railler.

PHILIPIN.

Les gens faits comme toi, ne ſont que babiller.
Poſſible que jamais tu n'as entré dans Nante.

LICASTE.

Moi ?

PHILIPIN.

Toi.

LICASTE.

Mon Pere. . . .

PHILIPIN.

Bon !

LICASTE.

Ma Mere. . . .

PHILIPIN.

Zeſt.

LICASTE.

Ma Tante,
Mon Oncle Jean, ma Sœur, mon Parrain...

PHILIPIN.

Que de noms ?

LICASTE.

Mon Frere . . .

PHILIPIN.

Encor ?

LICASTE.

Morbleu, si plus tu m'interroms ;
Je pourrois à la fin te donner sur la mouffle.

PHILIPIN.

A moi ?

LICASTE.

Pourquoi nom ? hem !

PHILIPIN.

Ah ! tu me . . .

LICASTE.

Quoi ?

PHILIPIN.

Marouffle !
Tt te ferras frotter, tu fais trop l'entendu.

LICASTE.

Morbleu, si le duel n'étoit point deffendu,
Tu verrois de quel air . . . .

PHILIPIN.

Que verrois-je ? Ah ! jarnie ;
Je t'en coulerois là, mais sans cerémonie.

Il porte une botte à Licaste.

LICASTE.

Ouf, la peste de toi ! Tu m'as estropié.

PHILIPIN.

Allons vîte, qu'on gile, & que l'on gagne au pié.

LICASTE.

Si je pouvois un jour te tenir en Bretagne,
Ou bien hors de Paris . . .

ARISTE.

Il est juste; & pour moi, j'en sçaurai bien user,
Et puis la verité fera voir le faussaire.
Sans adieu.

ANSELME.

Soit, le tems nous tirera d'affaire.

SCENE II.

ANSELME *seul*,

JE suis seul à present; çà raisonnons ici,
Ft cherchons ce qui peut me tirer de souci.
Un de ces deux Messieurs me croyant Hapelourde,
Me vient impunément débiter une bourde,
Me dit qu'il est Geraste, & le prouve à tel point,
Qu'on ne voit pas par où douter qu'il ne l'est point.
D'ailleurs un homme vient me conter une histoire
Qui paroît véritable, & que j'ai peine à croire,
Me jure que Geraste est un franc suborneur,
Qu'il a sans contredit, des enfans de sa Sœur;

Et cependant tous deux, sans avoir nulle honte,
Soûtiennent devant lui que cela n'est qu'un conte.
Cet homme toutefois répond en effronté,
Que tout ce qu'il a dit est une vérité :
Que quand il connoîtra celui qui l'inquiéte,
Il lui fera bien voir de quel air il se traite.
Que diable présumer en ce fâcheux état ?
Dans ce fait ambigu, mon jugement s'abbat.
Si cet homme a dit vrai, Geraste est un perfide
L'autre est un fourbe, ainsi pour nous rien n'est solide.
Mais si cet homme étoit par le fourbe porté,
Pour nous dire du vrai ce qui n'a point été ;
Quel est ce faux Geraste, & que pretend-il faire ?
Si ma Fille avoit part dans tout ce beau mystere ?
Non, son cœur est trop bon, pour s'être démenti ;
Et puis d'ailleurs Geraste est un trop bon parti.
Si je le connoissois, sans tarder davantage,
Je pourrois sourdement faire ce mariage ;
Et l'hymen achevé, je laisserois au tems
A remettre l'esprit de tous les mécontens.
Il me faut là-dessus consulter mon Beaufrere.
Mais son raisonnement ne me satisfait guere,

Son esprit turbulant est mal propre au conseil,
Et pour en bien parler, on voit peu son pareil.
Mais que vois-je? c'est lui que le hazard m'ameine.
De vous aller chercher vous m'épargnez la peine.

SCENE III.

FLORAME, ANSELME.

FLORAME.

QUe voulez-vous de moi?

ANSELME.

J'ai bien à vous conter;
Au moins préparez-vous à me bien écouter,
Car la chose....

FLORAME.

Ah! j'ai hâte; une affaire me presse.

ANSELME.

Ce que je vous dirai regarde votre Niéce.

FLORAME *grondant*.

Son honneur...

ANSELME.

Son honneur s'est fort bien conservé.
Je vous ai tantôt dit que Geraste arrivé

Prétendoit dès demain l'épouser sans remise.

FLORAME.

Hé-bien, à vos desirs est-elle pas soumise ?

ANSELME.

Oui ; mais un autre aussi qui prend le même nom,
Est venu s'opposer à notre intention.

FLORAME.

Un second Geraste ?

ANSELME.

Oui.

FLORAME.

Mais d'où vient-il ?

ANSELME.

De Nante,
A ce qu'il dit.

FLORAME.

Parbleu, la chose est étonnante !

ANSELME.

Un autre homme d'ailleurs cause un autre embarras.
Il vient chercher Geraste, & ne le connoît pas ;
Nous dit que ce Geraste est un perfide, un traître,
Et qu'au même moment qu'il le pourra connoître,
Il sçaura le forcer à lui rendre l'honneur ;
Bref, il dit hautement qu'il a trompé sa Sœur.

FLORAME.

Il vient ?

ANSELME.

De Nante aussi.

FLORAME.

Bon, j'entends; autre piéce!
Mais que dit là-dessus Madame notre Niéce ?

ANSELME.

Rien ; elle voit cela d'un œil indifferent.

FLORAME.

Tant pis.

ANSELME.

Pourquoi ?

FLORAME.

Pour rien. Seriez-vous bien garant
Qu'elle n'eût point de part à cette fourberie ?

ANSELME.

Ah ! vous lui faites tort, & ...

FLORAME.

Tout doux, je vous prie.
Votre Fille pourtant est un esprit malin,
Qui sans trop s'émouvoir, tend toujours à sa fin.

ANSELME.

Ma Fille assurément n'est pas une stupide ;
Mais dans son procedé je la trouve candide,
Et jamais son esprit n'a panché vers le mal.

FLORAME.

Pour gâter un enfant, vous n'avez point d'égal ;

Car si l'on vous en croit, elle est toute accomplie.
Ne peut-on là-dessus guérir votre folie,
Et remettre en son point votre esprit déreglé ?
Avoüez que le sang vous a trop aveuglé.

ANSELME.

Mais quel aveuglement ai-je tant pour ma Fille ?

FLORAME.

Vous lui prônez qu'elle est l'honneur de sa Famille :
Vous souffrez qu'elle jase avec les Gens de Cour ;
C'est-là que l'on apprend le tour & le détour,
Que l'on sçait employer les fourbes & les ruses,
Que l'on trouve au besoin sur le champ des excuses,
Que l'homme le plus fin est quelquefois duppé,
Et que qui trompe mieux, se voit souvent trompé.
C'est possible de-là que, sans aucun scrupule,
Un soupirant vous fait avaler la pillule,
Que votre bonne Fille aide à vous abuser.

ANSELME.

Là, n'avez-vous plus rien contr'elle à dégoiser ?

FLORAME.

Vous l'avez élevée en Fille non commune ;
Et sans considerer quelle étoit sa fortune,

Elle a pris le grand air, & le porte fort haut.

ANSELME.

Tant mieux, j'en ſuis ravi; ce n'eſt pas un défaut,
Qu'une Fille ait le cœur placé de bonne ſorte.

FLORAME.

Non; mais la vanité quelquefois nous emporte,
L'ambition après cauſe un étrange effet.

ANSELME.

Ma Fille eſt raiſonnable, & ſçait ce qu'elle fait.

FLORAME.

De vous guérir l'eſprit, il eſt fort difficile;
Mais cependant tâchez d'être un peu moins facile.
Je veux croire avec vous qu'elle a de la raiſon,
Mais tout ce qu'elle fait n'eſt pas trop de ſaiſon.
Ne manquer en Eſté, ni Cours, ni promenade,
Durant tout un Hyver courir la Maſcarade,
Paſſer la nuit au Bal avec mille Galans
Qui pour corrompre un cœur ont les plus beaux talens;
Voilà le bel emploi qui ſans ceſſe l'occupe,
Et vous, durant ce tems, vous en êtes la duppe:
L'un admire, en raillant, votre trop de bonté,
Et l'autre blâme auſſi votre facilité.
Sont-ce là les effets d'une ſage conduite?

ANSELME.

Quant à moi, je n'en crains nulle fâcheuſe ſuite.

Je laisse là-dessus dire & faire les gens.

FLORAME.

Mais un tel procedé choque un peu le bon sens.

ANSELME.

Si ma façon d'agir vous semble fort blâmable ;
La vôtre, mon Beaufrere, est bien plus condamnable.
Comment en usez-vous avecque votre Fils ?

FLORAME.

J'en use prudemment.

ANSELME.

Non pas, à mon avis.

FLORAME.

Voyons donc là-dessus quelle est votre pensée.

ANSELME.

Non, non, vous avez hâte.

FLORAME.

Hé point, l'heure est passée.

ANSELME.

Votre Fils à vos soins n'est pas trop obligé ;
Car enfin de tout tems vous l'avez négligé,
Vous l'avez élevé comme un vrai miserable.
Un enfant à son Pere est bien peu redevable,
Quand il l'a pû laisser sans éducation ?

FLORAME.

Je n'attends pas ici votre approbation :
Mais puisqu'à ce reproche il faut que je réponde,

Ne comptez-vous pour rien de l'avoir mis au monde ?
A votre avis, mon Frere, eſt-il un plus grand bien ?

ANSELME.

Pour un Pere, à mon ſens, cela n'eſt preſque rien.
Qu'eſt-ce pour les enfans, de les avoir fait naître,
Sans l'éducation qu'on ajoute à leur être ?
C'eſt par là qu'un vrai Pere exprime au naturel
Les tendres ſentimens de l'amour paternel.
Qu'avons-nous donc tant fait en leur donnant la vie ?
En avions-nous alors le deſſein, ou l'envie ?
Vouloir le ſoutenir, c'eſt ſe venter en vain ;
C'eſt un coup du hazard, qui ſe fait ſans deſſein.
Notre ſeul interêt au plaiſir nous excite,
Sans en conſiderer les effets, ni la ſuite ;
Et les enfans ainſi, lorſqu'ils viennent au jour,
Doivent plus au hazard qu'aux ſoins de notre amour :
Mais l'éducation qu'on joint à leur naiſſance,
Les oblige ſans ceſſe à la reconnoiſſance ;
Beaucoup mieux que le ſang elle ſçait émouvoir,
Et forcer la nature à faire ſon devoir.

FLORAME.

La nature & le ſang, ſelon votre maxime,
Ne méritent de tous qu'une legere eſtime ?

ANSELME.

Point, j'ai beaucoup pour eux de venération ;
Mais j'en ai plus encor pour l'éducation,
Et je tiens pour certain que bonne nourriture
Souvent, comme l'on dit, ſurpaſſe la nature.

FLORAME.

Un proverbe au beſoin....

ANSELME.

Et de plus bien placé :
Mais parlons du preſent, & laiſſons le paſſé.
Peut-on avec raiſon faire ce que vous faites ?
Laiſſer un Fils ſans Charge, étant ce que vous êtes ?
Poſſeder de grands biens, & n'avoir qu'un enfant,
Et le voir tous les jours croupir dans le néant ?
Empêcher qu'il ne voye aucune compagnie,
N'écouter là-deſſus rien que votre manie ?
Penſez-vous qu'en ſecret il ne murmure pas ?
Qu'il n'ait point ſouhaité cent fois votre trépas ?

FLORAME.

Pourquoi le ſouhaiter ?

ANSELME.

Pour ſe voir en puiſſance
De faire dans le monde une honnête dépenſe,
D'imiter ſes pareils.

FLORAME.

Qu'il attende, s'il veut.

ANSELME.

On doit pour ſes enfans faire ce que l'on peut.
Fuyons l'occaſion de forcer la jeuneſſe
A peſter chaque jour contre notre vieilleſſe,
A demander au Ciel la fin de notre ſort,
Et lui faire des vœux pour hâter notre mort.
Prévenons de bonne heure une choſe ſi dure;
Otons à nos enfans ce ſujet de murmure;
Faiſons, ſans trop tarder, leur joïe & leur bonheur,
Et par-là forçons-les à nous porter honneur.
Des biens que nous avons herités de nos Peres,
Nous n'en ſommes quaſi que les dépoſitaires;
Nous devons les tranſmettre à nos poſterités,
Et travailler encor pour leurs proſperités.
C'eſt ainſi que l'on eſt un véritable Pere,
C'eſt par-là qu'un enfant nous aime & nous révere;
Ce ſont les ſentimens que l'homme doit avoir;
Et qui ne les a pas, ne fait point ſon devoir.
Poſſible qu'on verra votre Fils dans un âge
Devenir libertin lorſqu'on doit être ſage,
Et faire . . . .

FLORAME.

Pour trancher vos propos ſuperflus,
Il aura tout mon bien, quand je ne ſerai plus.
Qu'il le gouverne alors, & qu'il s'en divertiſſe.

ANSELME.

ANSELME.

Quoi ! vous pourrez ſouffrir qu'alors il en
jouïſſe ?
Point; il faut enterrer votre bien avec vous.

FLORAME *ſe mettant en colere.*

C'eſt donc pour me railler ....

ANSELME.

Vous entrez en courroux,
Et votre ame pour rien eſt de fureur ſaiſie !

FLORAME.

Gouvernez votre Fille à votre fantaiſie.
J'agis comme il me plaît, & je le veux ainſi ;
Du reſte, ſerviteur, j'en prends peu de ſouci.

ANSELME.

Adieu donc.

FLORAME *s'en allant.*

Adieu donc.

ANSELME *ſeul.*

Qu'il a l'humeur étrange !
Si vous ne l'approuvez, quand vous ſeriez un
Ange,
Vous êtes à ſon ſens un homme ſans eſprit,
Et rien n'égale enfin ce qu'il fait, ce qu'il dit.
Mais rentrons.



SCENE IV.

ANSELME, LUCRECE, FLORENCE.

ANSELME *rencontrant Lucrece.*

OU vas-tu ?

LUCRECE.

Je vais rendre visite
A mon Oncle.

ANSELME.

A quoi bon ? tout-à-l'heure il me quitte.

LUCRECE.

A present ?

ANSELME.

A present.

LUCRECE.

Je ne le sçavois pas.

ANSELME.

Je voulois son avis dessus notre embarras.
J'en ai fait le récit ; mais d'un ton plein de bile
Il m'a dit brusquement que j'étois trop facile ;
Que c'en étoit l'effet, & que ma Fille enfin
Avoit, pour me dupper, l'esprit assez malin ;

Que ſans doute elle avoit quelque part au myſtere.

LUCRECE.

Quoi ! mon Oncle me croit . . . .

ANSELME.

Tout doux, & ſans colere.

FLORENCE.

Votre Oncle, de malice oſe vous ſoupçonner ?
Ah ! que n'étois-je là pour l'oüir raiſonner !
Je l'aurois entrepris.

ANSELME.

Il n'eſt pas raiſonnable.

FLORENCE.

Quand on eſt ce qu'il eſt, on n'eſt pas ſupportable.
Il a l'eſprit méchant, mal fait, capricieux ?
Et le temperament chagrin & bilieux ;
Il eſt peu de momens qu'il ne ſoit en furie ;
Il gronde ſans ſujet, & ſans raiſon il crie.
C'eſt un homme en un mot qui fatigue les gens,
Qui ſouvent fait divorce avecque le bon ſens ;
Un bourru, qui ne veut jamais qu'on le réprime,
Qui de ſes ſentimens veut faire une maxime ;
Un fâcheux, qui toujours trouve à redire à tout,
Et qui met de chacun la patience à bout.
Ses inégalités vont juſques à l'extrême,
Jamais on ne le voit d'accord avec lui-même ;

Il veut & ne veut pas, enfin inceſſamment
Il eſt perſécuté de ſon temperament.

ANSELME.

C'eſt aſſez ſon portrait.

FLORENCE.

De plus il eſt avare....

LUCRECE.

Tai-toi. L'on ſçait qu'en tout il eſt aſſez biſarre;
Mais c'eſt toujours mon Oncle, il le faut excuſer,
Et nous ne devons point nous en formaliſer.

FLORENCE.

Quoi! vouloir l'épargner alors qu'il vous offenſe?

LUCRECE.

Tu ſçais qu'à tort ſouvent l'on blâme l'innocence.

ANSELME.

Ne t'inquiéte point, laiſſe agir ſon eſprit;
Je te connois à fond, & cela me ſuffit.

LUCRECE.

Il eſt pourtant fâcheux de voir qu'on me ſoupçonne
A tort & ſans raiſon.

ANSELME.

Va, que rien ne t'étonne;
J'ai ſçû prendre le ſoin de te juſtifier.

LUCRECE.

Qui me connoîtroit moins, pourroit s'en défier.

ANSELME.

Il le faut laiſſer là.

FLORENCE.

C'eſt bien dit ; qu'il ſe grate.
A mal parler des gens il s'ébaudit la rate.
Sur ſa vieille Servante il falloit le bourer,
Et ſur Monſieur ſon Fils chapitrer, déchirer ;
Pour ſe venger de lui, c'eſt un champ aſſez vaſte.

ANSELME.

Di-moi, lequel des deux crois-tu le vrai Geraſte ?

LUCRECE.

Je ne ſçai.

ANSELME.

Mais encor, di-nous ton ſentiment.

LUCRECE.

Je ne puis ſur aucun porter mon jugement ;
Plus ma raiſon le cherche, & plus elle s'offuſque.

FLORENCE.

Pour moi, ſans balancer, je ſerois pour le bruſque ;
Car la Lettre, en un mot, le peint de cette humeur,
Et l'autre, à mon avis, montre trop de douceur.

ANSELME.

Il eſt vrai ; mais d'abord on peut bien ſe contraindre,
Nous cacher ſes défauts, & pour quelque tems feindre.

Le vrai ne peut-il pas se déguiser un peu ?
Le faux, prendre un autre air pour mieux couvrir son jeu ?
Rien ne m'a tant surpris dans cette conjoncture,
Que ces Lettres qui sont d'une même écriture,
Et qui d'ailleurs aussi se ressemblent en tout.

FLORENCE.

Il faut bien de l'esprit pour en venir à bout.
Mais ne seroient-ils point tous deux d'intelligence ?
De ces Lettres, ma foi, la grande ressemblance,
Entre ces beaux Messieurs marque un jeu concerté.

LUCRECE.

Ces Lettres nous font voir un soin trop affecté.

FLORENCE.

Aucun d'eux n'est Geraste, ou je suis fort trompée ;
Ce sont gens qui voudroient nous prendre à la pipée,
Qui pour quelque dessein ont inventé ce jeu.
Non, Sbroct n'y trempe en rien, ni Monsieur son Neveu ;
Je le crois tout de bon.

LUCRECE.

Je le croirois de même.

FLORENCE.

Je voudrois de bon cœur qu'il en vînt un troisiéme,

Qui fût le vrai Geraſte.

ANSELME.

Ah ! qu'il n'en vienne plus.

FLORENCE.

Que ces Meſſieurs alors ſe trouveroient camus.

ANSELME.

Cela nous cauſeroit une nouvelle peine.

FLORENCE.

Plût à Dieu qu'il en vînt juſques à la douzaine,
Nous nous divertirions . . . .

ANSELME.

Nous en ſçavons aſſez,
Nous ne ſommes de deux que trop embarraſſez ;
Mais il faut avant peu, que notre embarras ceſſe.
Je veux de mes amis ſolliciter l'adreſſe,
Pour trouver quelque jour en cette obſcurité.
Je reviendrai dans peu.

SCENE V.

LUCRECE, FLORENCE.

LUCRECE.

Florence, en verité
Je me trouve à ce coup aſſez embarraſſée.

FLORENCE.

L'Amour vous fournira quelque bonne pensée ;
Il doit seul aujourd'hui regler votre destin :
La chose est commencée, il en faut voir la fin.

LUCRECE.

Vraiment, il le faut bien : mais que dira mon
Pere ?

FLORENCE.

Hé-bien ! que dira-t'il ? Voyez le grand mystere,
Pour aimer un brave homme, & montrer quelque soin !
Si vous aviez poussé les affaires plus loin,
A ce qu'il en viendroit il faudroit se resoudre.

LUCRECE.

Ah! plutôt que du Ciel je sois réduite en poudre,
Que contre mon honneur rien me puisse émouvoir.
J'aime Ariste, il est vrai ; mais j'aime mon devoir.

FLORENCE.

Vraiment, je le sçai bien, je n'en suis pas en doute,
Et toujours.... Mais voyez, Philipin nous écoute.



SCENE

SCENE VI.

PHILIPIN, LUCRECE, FLORENCE.

PHILIPIN.

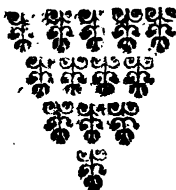
MOn Maître eſt près d'ici, qui brule de vous voir,
Et m'envoyoit exprès....

FLORENCE.

Il en a le pouvoir,
Qu'il vienne promptement.

PHILIPIN.

Le voilà qui s'avance.



SCENE VII.

ARISTE, LUCRECE, FLORENCE, PHILIPIN.

LUCRECE.

NOus pouvons nous parler avec toute assurance,
Car mon Pere est en Ville.

ARISTE.

Ah ! quel bonheur pour moi.
Souffrez que de nouveau je vous donne ma foi.
Que je vous jure encor que mon ardeur extrême....

LUCRECE.

Laissons tous ces discours, vous m'aimez, je vous aime :
Il suffit, mais songeons....

ARISTE.

Ah Ciel ! qu'un tel aveu
Augmente ma tendresse & redouble mon feu!
Permettez qu'un moment je me livre à la joïe,
Que sur ces belles mains mon amour se déploie.

Il lui baise la main.

FLORENCE *tirant Lucr*
& lui montrant Gera

Ah Madame !

SCENE VIII.

GERASTE, LUCRECE
ARISTE, FLORENCE
PHILIPIN, LICASTE.

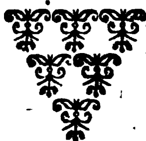
GERASTE.

A Votre aise.

FLORENCE *bas à Arist*

Allez-vous-en, Adie

Lucrece rentre, & Ariste s'en va d'un au côté.



SCENE IX.

GERASTE, LICASTE.

GERASTE.

POurquoi ſi promptement s'en aller de ce lieu,
Et nous quitter ainſi ?

LICASTE.

Bon, ce trait me fait rire.

GERASTE.

Licaſte, qu'en dis-tu ?

LICASTE.

Moi ! qu'en pourrois-je dire ?
Monſieur, le cocuage eſt frequent dans ces lieux,
Et qui peut s'en ſauver, eſt bien cheri des Cieux.
Laiſſer baiſer ſa main, écouter la fleurette,
C'eſt tout le procedé d'une franche coquette ;
Qui ſouffre à ſoutenir un reſte de vertu,
Et qui veut un Mari pour le faire cocu.
Monſieur, quittons Lucrece, & retournons à Nante
Epouſer....

GERASTE.

Je perdrois cinq mille écus de rente,

Si je ne l'époufois.

LICASTE.

Si bien que les écus
Vous feront enrôler au nombre des cocus ?
Par eux, vous n'avez point horreur du cocuage ?

GERASTE.

Chacun court ce hazard dedans le mariage ;
Païsan, grand Seigneur, Campagnard, Citoyen:
Mais un homme d'honneur ni doit tremper en rien ;
Il faut qu'il faffe tout, pour s'empêcher de l'être,
Ou qu'il feigne du moins de ne le pas connoître.

LICASTE.

Il vaut mieux toujours l'être avec beaucoup d'argent,
Que de l'être à crédit, & fe voir indigent.
Mais parlons, s'il vous plaît, de ce diable de Frere,
Qui prétend avec vous exercer fa rapiere :
Comment efperez-vous vous tirer de fes mains ?
Ce Frere, ou je me trompe, eft des plus inhumains :
D'ailleurs, il a raifon ; car fa Sœur Irenée,
Qui par vous a fouffert les trois quarts d'une année,
C'eft-à-dire neuf mois, &.... Vous m'entendez ?

GERASTE.

Oui.

LICASTE.

Quel ſecret avez-vous pour ſortir d'avec lui?

GERASTE.

L'argent à de tels maux eſt un puiſſant remede.

LICASTE.

Quand on a de l'argent, à bien tout nous ſuccede :
Avec un tel metal, fuſſiez-vous un voleur,
Le crime le plus grand n'eſt qu'un petit malheur.
On adoucit par-là tout ce qu'il a d'énorme,
Et du reſte, bon-ſoir, attendez-moi ſous l'orme.
Ayez pour Irenée un peu plus de bonté.
Où diable avez-vous mis cette moralité,
Dont chez nous pour chacun vous vous ſervez ſans ceſſe ?
Quoi! l'argent vous fait faire....

GERASTE.

Acheve.

LICASTE.

Une baſſeſſe.
Pour moi, j'aime toujours ſa Servante Fanchon,
Bien que je n'aye pû lui baiſer le téton.
Si j'avois comme vous touché la groſſe corde,
On verroit ſi....

GERASTE.

Mon Oncle eſt ſans miſericorde
Là-deſſus.

LICASTE.

Il eſt vrai ; que diable n'eſt-il mort ?

GERASTE.

Eſt-ce ma faute ? dis.

LICASTE.

Ah ! non, mais il a tort.
Car il devroit mourir pour nous tirer d'affaire;
Lucrece, après cela. . . .

GERASTE.

Va-t-en, voici ſon Pere.

LICASTE *haut.*

Monſieur, contez-lui tout.

GERASTE.

J'y ſuis bien préparé.

LICASTE.

A force de parler, je me ſuis alteré ;
Je vais me rafraichir un peu la gargamele.

SCENE X.

ANSELME, GERASTE.

ANSELME.

QU'eſt-il donc arrivé ?

GERASTE.

C'eſt une bagatelle ;

Je venois avec vous m'expliquer tout de bon,
Quand j'ai furpris ici celui qui prend mon nom,
Parlant à votre Fille.

ANSELME.

Et quel mal ? ...

GERASTE.

Patience.

Il étoit avec elle en bonne intelligence ;
Car voulant m'approcher pour fçavoir leur deffein,
J'ai vû qu'avec tranfport il lui baifoit la main.
Elle, voyant qu'ainfi je l'avois rencontrée,
Sans me dire aucun mot, eft auffi-tôt rentrée ;
Puis, Monfieur l'impofteur a pris l'autre côté.
Qu'en dites-vous ?

ANSELME.

J'en veux fçavoir la verité ;
Sur un cas fi malin, il faut qu'elle s'explique.

GERASTE.

A quoi bon ?

ANSELME.

Pour fçavoir. ...

GERASTE.

La chofe eft fans replique.

ANSELME *appellant Lucrece.*

Lucrece? Devant vous je la veux confronter.

GERASTE.

Ne me croyez-vous pas ?

ANSELME.

Il la faut écouter.

SCENE XI.

LUCRECE, ANSELME, GERASTE.

ANSELME.

MA Fille, à ce qu'on dit dois-je donner créance?
Monsieur t'accuse ici de grande intelligence
Avec l'autre Geraste.

LUCRECE.

Ah! Monsieur se méprend:
Cette accusation sans doute me surprend;
A me traiter ainsi, je ne sçai qui le porte.
Quelle preuve en a-t'il pour parler de la sorte?

GERASTE.

Ce que je viens de voir.

LUCRECE.

Et qu'avez-vous donc vû?

GERASTE.

Vous baiser une main sans vous avoir déplû;
Ainsi....

ANSELME *en colere.*

Quoi! dit-il vrai?

GERASTE.

Pensez-vous que j'impose

LUCRECE.

Si l'on veux m'écouter, je vais dire la chose.

ANSELME.

Volontiers.

LUCRECE.

Vous sortiez d'ici, voyez un peu,
Quand cet autre Geraste est venu dans ce lieu.
D'abord il m'a parlé de soupir & de flâme,
M'a juré que j'étois maîtresse de son ame,
Et qu'enfin il étoit mon Mari prétendu.
Mais à tous ces discours je n'ai point répondu,
Sinon qu'au vrai Geraste à qui j'étois promise,
Je conservois toujours mon cœur & ma franchise.
Lors il m'a repliqué: Ciel, que je suis heureux!
Ce Geraste est, Madame, au comble de ses vœux.
Souffrez qu'en ce moment il exprime sa joye,
Que sur ces belles mains son amour se déploye.
Il a baisé mon gand, le grand mal que voilà!
J'ai crû ne devoir point me fâcher pour cela.
à Geraste.
Dites s'il n'est pas vrai? c'est ce que je demande.

ANSELME.

Si la chose est ainsi, la faute n'est pas grande.

GERASTE.

Non, mais vous la croyez un peu facilement:
Ah! Beaupere, avoüez qu'on vous trompe aisément.

ANSELME.

Moi ?

GERASTE.

Vous: Sans regarder si l'excuse est bien vraye,
D'un *le mal n'est pas grand*, le bon homme nous paye.

ANSELME.

Mais je connois ma Fille & sa sincerité.

GERASTE.

Elle connoît aussi votre credulité ;
Et si je ne me trompe, elle n'est pas niaise.

ANSELME.

Je ne suis pas un homme à souffrir la fadaise.

GERASTE.

Non; mais vous n'êtes pas de ces Peres fâcheux,
Qui ne veulent jamais qu'un homme entre chez eux ;
Vous êtes bon, humain, facile, & debonnaire.

ANSELME.

Oui, mais....

GERASTE.

Mais achevons d'éclaircir cette affaire.
La Belle, répondez; pourquoi donc me quitter?

LUCRECE.

J'ai jugé que d'abord vous alliez éclater ;
Et j'ai crû que de vous la chose étant connuë,
Il n'étoit pas saison de rester dans la ruë ;
Que si j'entrois chez nous, vous suivriez tous deux,

Et là qu'en liberté je m'expliquerois mieux ;
Que d'un tel entretien je devois rendre compte,
Et vous montrer que rien ne tournoit à ma honte.
Voilà ce qui m'a fait rentrer si brusquement.

ANSELME.

Estes-vous satisfait ? parlez-nous nettement.

GERASTE.

Oui, mais ce faux Geraste a causé tout le crime.

LUCRECE.

J'ai pour l'un & pour l'autre une pareille estime,
Je regarde en cela Geraste, & rien de plus.

ANSELME.

Avoüez maintenant que vous êtes confus,
Que ma Fille, en un mot, n'a pas peu de conduite.

GERASTE.

D'accord, laissons cela, faites qu'elle nous quitte
Pour pouvoir en secret vous dire quatre mots.

ANSELME.

Rentre, pour un moment, laisse-nous en repos.



SCENE XII.

ANSELME, GERASTE.

GERASTE.

COmme j'agis toujours avec grande franchise,
Ou pour ou contre moi, jamais je ne déguise.
Oui! j'avouë entre nous avec sincerité
Que cet homme tantôt a dit la verité,
Touchant sa Sœur & moi.

ANSELME.

Quoi ! tout est véritable ?

GERASTE.

Oui, mais Sbroct sur ce point ne fut jamais traitable ;
Et je viens vous prier de faire quelque effort
Pour appaiser cet homme, & lui parler d'accord.

ANSELME.

Hé-bien, quand on aura découvert qui vous êtes,
Nous trouverons alors cent honnêtes défaites.

GERASTE *se mettant en colere.*

C'est moi qui suis Geraste.

ANSELME.

Hé, Monsieur, sans courroux,
L'autre viendra peut-être en dire autant que vous.
Quand nous sçaurons au vrai d'où vient la fourberie,
Nous pourrons de cet homme appaiser la furie.
Pourvû que ce Monsieur ne soit point trop brutal.

GERASTE.

L'argent pourra servir de remede à ce mal.

ANSELME.

C'est par où nous pourrons en tirer quelque chose.
C'est tout ?

GERASTE.

Oui.

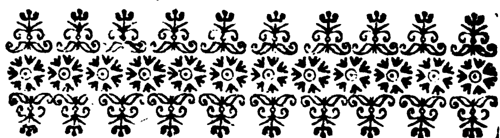
ANSELME *s'en allant.*

Serviteur.

GERASTE.

Sur vous je me repose.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FLORAME, LISIDAN.

FLORAME *sortant d'un côté du Théatre.*


Ue vois-je, Lisidan?

LISIDAN *sortant de l'autre côté.*

Ah, Florame! c'est vous?

FLORAME.

Ma foi, je suis ravi d'un rencontre si doux;
Depuis quand arrivé?

LISIDAN.

Je descends de carrosse.

FLORAME.

On diroit, à vous voir, que vous venez de nôce,
Tant vous avez le teint rougeaut, & l'œil ferain.

LISIDAN.

Le gain d'un grand procès ne rend jamais chagrin,
J'en ai trouvé la fin, après bien des menées.

FLORAME.

Il a duré long-tems.

LISIDAN.

Plus de quatorze années.

FLORAME.

Quatorze ans?

LISIDAN.

Quatorze ans.

FLORAME.

O Ciel, quelle longueur!

LISIDAN.

Un plaideur cependant ne doit point perdre cœur,
Bien qu'un terme si long soit souvent incommode.

FLORAME.

Qu'on a bien eu raison de faire un nouveau Code!

LISIDAN.

Oui, bien assurément,

Les

Les plaideurs ſont par-là tirés d'un grand tourment :
Les maudits chicaneurs perdant leur tramontane,
Ne trouvent plus leur compte à ſuivre la chicane.

FLORAME.

Il eſt vrai qu'on les a reduits au petit-pié,
Ils voloient diablement.

LISIDAN.

Que trop de la moitié.
Je le ſçai par ma bource, & combien il m'en coute.

FLORAME.

Mais vous avez gagné pleinement ?

LISIDAN.

Oh, ſans doute,
Graces à mon bon droit, mon argent, & mon ſoin,
Sur tout à mes amis.

FLORAME.

C'eſt dont on a beſoin,
Et des Femmes auſſi.

LISIDAN.

Diable ! c'eſt le mobile
Qui fait tout remuer, & qui rend tout facile.
Peſte ! une femme aimée a de puiſſans appas,
Et cauſe en un procés un horrible fracas.
Soit à droit, ſoit à tort, on écoute la Belle,

Et ſans réflexion on fait le tout pour elle.
Enfin ſur une affaire on eſt fort en repos,
Quand la Dame prend ſoin d'en dire quatre
mots.

FLORAME.

Ainſi les Femmes ſont le deſtin des affaires.

LISIDAN.

Ma foi, par ce chemin on n'en échappe guéres.
Si vous voulez d'un Juge obtenir la faveur,
Gaignez celle ſur-tout qui regne dans ſon cœur;
A nous favoriſer, c'eſt par-là qu'on l'engage,
Et c'eſt un ſûr moyen de gagner ſon ſuffrage.

FLORAME.

Cela n'eſt pas trop bien, & s'il liſoit Pybrac,
Il ſçauroit qu'en Juſtice on doit fuir tout
micmac;
Il verroit un Quatrain qui le pourroit inſtruire,
Comment le Juge doit, en jugeant ſe conduire,
Comme il doit mépriſer les preſens, la faveur,
Et comme il doit en tout montrer de la candeur.

LISIDAN.

Oui, vous avez raiſon; mais au tems où nous
ſommes,
On eſt forcé d'agir comme les autres hommes.

FLORAME.

Oh, ſans doute. On vous a cauſé bien des
tourmens,
Car vous avez plaidé dans pluſieurs Parlemen

LISIDAN.

Ma foi, jamais procès n'a donné plus de peines.
De Grenobles à Paris, & de Paris à Rennes :
Mais ç'en est fait.

FLORAME.

Oui, mais je vous tiens fort heureux
D'avoir pû rencontrer des amis en ces lieux.

LISIDAN.

J'en dois une partie au soin d'un galant-homme
De Nante.

FLORAME.

De Nante ?

LISIDAN.

Oui, de Nante.

FLORAME.

Et l'on le nomme ?

LISIDAN.

Sbroct.

FLORAME.

Sbroct ?

LISIDAN.

Oui, pourquoi donc,

FLORAME.

Est-il de vos amis ?

LISIDAN.

Au moins, de m'en flatter, je crois qu'il m'est permis ;

Il me l'a témoigné de toutes les manieres ;
Sa bource, sa faveur, ses amis, ses prieres,
Ne m'ont jamais manqué quand j'en ai. . . .

FLORAME.

C'est assez.
Est-ce depuis long-tems que vous le connoissez ?

LISIDAN.

Depuis cinq ou six mois, un Frere d'alliance
Que j'ai dans ce Païs m'en donna connoissance.

FLORAME.

Connoissez-vous Geraste ?

LISIDAN.

Oui ; c'est son Neveu.

FLORAME.

Bon.

LISIDAN.

Mais pourquoi ?

FLORAME.

Sçavez-vous qu'il se marie ?

LISIDAN.

Non.

FLORAME.

Sçachez que ce Geraste épouse enfin ma Niéce.

LISIDAN.

En quel lieu ?

FLORAME.

Dans Paris.

LISIDAN.

Quelle est-elle ?

FLORAME.

Lucrece.

LISIDAN.

Je ne la connois point. Mais est-il à Paris,
Ce Geraste?

FLORAME.

Oui.

LISIDAN.

Ma foi, vous me rendez surpris;
S'il est vrai, faites donc qu'au plutôt je le voye.

FLORAME.

Vraiment je prétends bien vous donner cette joye,
Et que vous nous tiriez d'un trouble assez fâcheux;
Car au lieu d'un Geraste, il s'en presente deux.
Jugez quel embarras....

LISIDAN.

C'est quelque fourberie,
Je sçaurai démêler cette supercherie,
Et je veux devant vous pousser le fourbe à bout.
Sçachons.....

FLORAME.

Allons chez moi, là je vous dirai tout.

LISIDAN.

Allons, car en ce lieu l'on est mal à son aise.

FLORAME.

J'entends des gens, allons.

SCENE II.

ARISTE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

MAis qu'il ne vous déplaiſe,
Monſieur....

ARISTE.

A mon deſſein ceſſe de réſiſter.

PHILIPIN.

Par votre empreſſement vous allez tout gâter.
Quoi ! courir chez Lucrece? en avoir la penſée,
Sans ſçavoir de quel biais la choſe s'eſt paſſée.
C'eſt être, à mon avis, un homme peu ſenſé :
Poſſible en ce moment, que tout eſt renverſé,
Ou bien que ce Geraſte ayant tout dit au Pere,
Lucrece a ſçû d'abord racommoder l'affaire,
Vous devez être inſtruit de cet évenement,
Ou vous paſſeriez là pour un franc Allemand,
Ou pour un homme fou, qui ſortant de débauche
Quand on lui parle à droit, répond ſouvent à
gauche.

ARISTE.

Il eſt vrai.

PHILIPIN.

Sans doute,

ARISTE.

Oui.

PHILIPIN.

Car. . . .

ARISTE.

Fort-bien.

PHILIPIN.

Plaît-il ?

ARISTE.

Quoi ?

PHILIPIN.

Donc en vous conseillant, vous vous raillez de moi ?
Quand Geraste parlant sur la mort de son Pere.
Vous a presque tantôt obligé de vous taire,
Vous étiez pour le moins à demi confondu.
Je sçai qu'effrontément vous avez répondu,
Que pour vous le hazard s'est rencontré propice :
Il n'est pas toujours sûr qu'ainsi l'on réussisse.
Laissez, laissez, morbleu, naître l'occasion,
Et ne vous jettez point dans la confusion.
Autrement. . . .

ARISTE.

Tu dis vrai.

PHILIPIN.

Quoi! me railler encore?
Morbleu! je ſuis, Monſieur, une bonne pécore,
De tant me fatiguer à donner des avis
Qu'on écoute ſi mal, qui ſont ſi peu ſuivis!
A me taire àpreſent je ſçaurai me contraindre.

ARISTE.

Pourquoi?

PHILIPIN.

Pour rien.

ARISTE.

Di-moi, de quoi peux-tu te plaindre?
Je fais ce que tu veux.

PHILIPIN.

Tout de bon?

ARISTE.

Tout de bon.

PHILIPIN.

A vos bontés, Monſieur, je demande pardon,
Je ne le croyois pas.

ARISTE.

Tu vois comme on s'abuſe:
Mais va-t'en chez *Lucrece*, invente quelque ruſe
Pour parler à Florence, ou bien....

PHILIPIN.

Je vous entends,

C'eſt-

C'eſt-à-dire, en deux mots, de prendre bien mon tems,
Mais la voici qui vient pour vous ôter de peine.

SCENE III.

FLORENCE, ARISTE, PHILIPIN.

FLORENCE.

J'Allois chez vous, Monſieur.

ARISTE.

Quelle affaire t'y amene?

FLORENCE.

Pour vous faire ſçavoir comme tout s'eſt paſſé.

ARISTE.

Di-moi donc promptement.

FLORENCE.

Que vous êtes preſſé!
Entrez, vous le pourrez apprendre de Lucrece.
Elle eſt ſeule.

ARISTE.

Ma chere.

FLORENCE.

Ah tréve de careſſe !
Entrez.

ARISTE.

Anſelme. . . .

FLORENCE.

Anſelme eſt dans ſon cabinet,
Qui dort, ou qui travaille après quelque Sonnet.

ARISTE.

Quoi donc, il fait des Vers ?

FLORENCE.

Oui, c'eſt là ſa marotte,
Comme beaucoup de gens, là-deſſus il radotte.
Entrez.



SCENE IV.

PHILIPIN, FLORENCE.

PHILIPIN *arrêtant Florence, & la careſſant.*

Tu m'aime ?

FLORENCE.

Oui,

PHILIPIN.

Comment ?

FLORENCE.

De tout mon cœur.

PHILIPIN.

Par quelque chose au moins prouve-moi ton ardeur.

FLORENCE.

Par où ? di.

PHILIPIN.

Baise-moi.

FLORENCE.

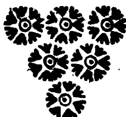
Tu ris.

PHILIPIN.

Point.

FLORENCE.

Dans la ruë !
Voudrois-tu que je fisse une telle bévuë ?



SCENE V.

ANSELME, PHILIPIN, FLORENCE.

ANSELME *sortant de sa maison.*

PRenons l'occasion de sonder ce Valet.
Que fais-tu dans la ruë ? as-tu quelque secret....

FLORENCE.

Non, Monsieur.

ANSELME.

Rentre donc, ta Maîtresse t'appelle.

FLORENCE.

J'y cours.

ANSELME *à Philipin qui suit Florence.*

Toi, viens ici ? Di-moi quelque nouvelle
De Sbroct.

PHILIPIN *à part, le premier mot.*

Peste ! Monsieur, il est assez gaillard ;
Sans sa goute, il seroit un jeune escarbillard.

ANSELME.

Est-il de bonne humeur ?

PHILIPIN.

Il eſt toujours lui-même,
Hors ſa goute s'entend. Ah ! Monſieur, qu'il vous aime !

ANSELME.

Je le ſçais. Eſt-il gras ?

PHILIPIN.

Il eſt aſſez joufflu.

ANSELME.

Eſt-il bien gros ?

PHILIPIN.

Il eſt .... comme vous l'avez vû.

ANSELME.

Il peut être changé depuis vingt-ans.

PHILIPIN.

Sans-doute,
Mais quand on voit les gens ſouvent....

ANSELME.

J'entends.

PHILIPIN.

Sa goute....

ANSELME.

Je voudrois bien le voir !

PHILIPIN.

Il en dit tout autant.

ANSELME.

Avant que de mourir, je le rendrai content.
Penſe-t'il fort à nous ?

PHILIPIN.

Il en parle sans cesse,
On n'entend que les noms d'Anselme & de Lucrece.
Il en dit. . . .

ANSELME.

Qu'en dit-il ?

PHILIPIN.

Hé, là . . . . Vous sçavez bien.

ANSELME.

Quoi ?

PHILIPIN.

Vous faites, Monsieur, son unique entretien.

ANSELME.

Mais encor, qu'en dit-il qui soit si remarquable ?

PHILIPIN.

Il dit que vous étiez débauché comme un diable ;

Anselme rit.

Que vous faisiez des tours ensemble. Hé ? bon, j'entends.
Vous avez autrefois bien passé votre tems !
Que vous vous portez bien ! l'agréable vieillesse !

ANSELME.

Ne t'a-t'il point conté de nos traits de jeunesse ?

PHILIPIN.

Cent fois il a pris soin de m'en entretenir.

ANSELME.

Pour moi j'ai grand plaisir à m'en ressouvenir.
Là, conte-m'en quelqu'un.

PHILIPIN *à part le demi-Vers.*

Que lui ferai-je croire ?
Mais il me faut, Monsieur, les remettre en mémoire.

ANSELME.

Va, va, je t'aiderai.

PHILIPIN *à part.*

Que lui dire ?

ANSELME.

Hé ?

PHILIPIN.

Monsieur,
Quand sa goute le quitte, & qu'il est sans douleur,
Il en dit....Mais aussi quand sa goute le presse,
Cette chienne de goute est une goute... •

ANSELME.

Ah ! cesse
De parler de sa goute.

PHILIPIN.

O maudit entretien !



SCENE VI.

FLORENCE, ANSELME, PHILIPIN.

FLORENCE.

VIen parler à ton Maître, il te demande, vien.

ANSELME.

Il y va, mais acheve.

PHILIPIN.

Hé, je n'y ſerai guére,

Je reviens à l'inſtant. (*à Florence bas.*) Tu me tires d'affaire,

Et m'obliges beaucoup.

FLORENCE *bas.*

Je le fais tout exprés.



SCENE VII.

ANSELME *seul.*

JE veux questionner ces Messieurs les Valets,
Les prendre tour à tour, puis les mettre en matiere,
Et les faire jaser de la bonne maniere.

SCENE VIII.

FLORAME, LISIDAN, ANSELME.

à Lisidan. FLORAME. *à Anselme.*

VOilà votre Beaufrere. On vous trouve à propos :
Pourroit-on en secret vous dire quatre mots ?

ANSELME.

Je suis seul en ce lieu ; la plaisante demande !

FLORAME.

Hé ! ne raillez pas tant, la faute n'est pas grande ;
Nous écouterez-vous ?

ANSELME.

Oui-dà, de tout mon cœur.

FLORAME.

Nous venons en ce lieu pour vous tirer d'erreu

ANSELME.

Soyez les biens venus.

FLORAME.

Monsieur vient de Bretagne,
Et vous éclaircira.

ANSELME.

Que le Ciel l'accompagne.
Connoîtroit-il Geraste ?

FLORAME.

Oui, fort, & Sbroct aussi.

ANSELME *à Lisidan.*

Vous pouvez donc, Monsieur, nous tirer de souci :
Sçavez-vous la raison de notre inquiétude ?

LISIDAN.

Oui, je sçai le sujet de mon incertitude
Touchant le vrai Geraste.

ANSELME *montrant Florame.*

Il vous a donc conté....

LISIDAN.

Oui, mais je viens ici montrer la verité,
Et confondre l'auteur d'un si noir artifice.

FLORAME.

On devroit le punir d'un rigoureux supplice.

LISIDAN.

Pour Sbroct, & son Neveu....

ANSELME.

Sont-ils de vos amis ?

LISIDAN.

Pour moi souventes fois ils se sont entremis ;
Ainsi je ne dois pas souffrir qu'on les affronte.

ANSELME.

De vos soins obligeans, je leur rendrai bon conte.

FLORAME *à Anselme.*

Verrons-nous ces Messieurs ?

ANSELME.

Oui, l'un d'eux est chez moi,
Et l'autre.... Le voici.

Geraste paroît dans le fonds du Théatre.

LISIDAN.

Mais celui que je voi
Est sans doute Geraste.

ANSELME.

Est-il vrai ?

LISIDAN.

C'est lui-même ;
D'en douter, c'est lui faire une injustice extrême.



SCENE IX.

GERASTE, FLORAME, LISIDAN, ANSELME.

GERASTE *à Anselme.*

JE venois vous chercher.... Lisidan en ce lieu!
Comment va le procès ?
Embrassant Lisidan.

LISIDAN.

Fort-bien, graces à Dieu.

GERASTE.

J'en suis ravi : Sçachez que....

LISIDAN.

Je sçai votre affaire,
Et je viens tout exprès débroüiller ce mystere.
Un autre, m'a-t'on dit, prend votre même nom,
Je veux pousser à bout ce joli compagnon,
Et lui montrer encor....

GERASTE.

Je vous suis redevable
De tant de soin.

LISIDAN.

Ma foi, le trait est admirable.

GERASTE.

Comment l'avez-vous ſçû ?

LISIDAN.

Vous le ſçaurez tantôt.

FLORAME.

Pour le fourbe, on devroit l'étriller comme il
faut.

LISIDAN.

Il le mérite bien, mais voyons ſon viſage.

ANSELME.

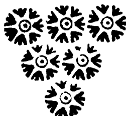
Je m'en vais l'appeller. Geraſte? Or ſus, je gage
Qu'avecque ſes raiſons il vous étonnera,
Et qu'il vous. . . .

LISIDAN.

Nous verrons comme il s'en tirera :
Faites-le donc venir.

ANSELME *à ſa porte.*

Geraſte ?



SCENE X.

ARISTE, LISIDAN, ANSELME, GERASTE, FLORAME, PHILIPIN.

ARISTE.

Qui m'appelle?

ANSELME.

C'eſt moi, pour vous apprendre une grande nouvelle.

ARISTE.

Quelle eſt-elle ?

ANSELME *l'amenant par le bras.*

Venez. le voici.

LISIDAN *le regardant.*

C'eſt mon Fils.

ANSELME.

Votre Fils ?

LISIDAN.

Oui, mon Fils.

PHILIPIN *bas.*

Ah ! voici bien le pis ;

Tout eſt perdu.

ARISTE.

Mon Pere.

FLORAME.

Et quoi donc! c'est Ariste,
Et Philipin aussi.

PHILIPIN.

Que le Ciel nous assiste.

LISIDAN.

Pourquoi changer de nom, mon Fils, & hautement
Vouloir être Geraste, & nous faire un Roman?
Quel dessein vous oblige à ces metamorphoses?

ARISTE.

J'aurois tort à present de déguiser les choses;
L'amour à ce dessein à sçû contribuer;
J'aime, j'aime Lucrece, il le faut avoüer:
Pour l'ôter à Geraste, & la rendre ma Femme,
Je faisois ce qu'à pû me suggerer ma flamme;
J'ai, pour y réussir, employé mon pouvoir.
Mais Lucrece en un mot aime trop son devoir.
Elle veut m'épouser: mais malgré cette envie,
Pour contenter son Pere elle se sacrifie;
Contre ses sentimens elle prend un époux
Qu'elle ne sçauroit voir sans se mettre en courroux.
Cependant admirez, dans ce sort qui l'accable,
Ce que j'ai pû gagner sur cet objet aimable,
Est d'avoir seulement, pour payer mon amour,

Differé son hymen jusqu'à votre retour.
De mon déguisement voilà la seule cause.

LISIDAN *à Ariste.*

Qu'esperer, si son Pere à tes desirs s'oppose?

GERASTE.

Si bien, à vous ouir, que Lucrece me hait?

ARISTE.

Sans doute.

GERASTE.

Il lui faut peindre un homme à son souhait.
Que trouve-t'elle donc à dire à ma figure?

ARISTE.

Vous ne lui plaisez pas.

GERASTE.

C'est donc à l'encloüeure?

ARISTE.

Oui.

GERASTE.

D'un mépris si grand je sçaurai me venger,
Je la veux épouser pour la faire enrager.

FLORAME *à Anselme.*

Hé, vous ne dites rien? quel grand soin vous occupe?
Avoüez maintenant que vous êtes bien dupe,
Que votre Fille enfin, trop féconde en détours,
Vous en a sçû donner pour servir ses amours.

ANSELME.

Il la faut écouter. Lucrece?

SCENE

SCENE XI.

LUCRECE, ANSELME, ARISTE, LISIDAN, GERASTE, FLORAME, PHILIPIN, FLORENCE.

LUCRECE *avant qu'être sortie.*

HE'-bien ?

ANSELME.

Ma Fille,
Quel desordre aujourd'hui vois-je dans ma Famille ?
Vous aimez donc Monsieur ? & pour mieux m'attraper,
Par lui, sous un faux nom, vous me laissez tromper ?
Vous m'en faites la dupe, & souffrez....

LUCRECE.

Moi, mon Pere !

ANSELME.

Oseriez-vous encor soutenir le contraire ?

ARISTE.

Madame, il n'eſt plus tems de rien diſſimuler.
Mon Pere que voilà m'a forcé de parler ;
J'ai tout dit.

ANSELME.

Là, répond. Quoi ! ton cœur en ſoupire ?

LUCRECE.

J'aime Ariſte, il eſt vrai, puiſqu'il faut vous le dire ;
Pour ne vous point cacher les choſes aujourd'hui,
Je voudrois de bon cœur, que je puſſe être à lui.
Mais las ! je ſçai trop bien que pour vous ſatisfaire,
Je dois prendre Geraſte, & ſuis prête à le faire.
C'eſt à vous là-deſſus à diſpoſer de moi,
Et voir auquel des deux il faut donner ma foi.

GERASTE.

Vous me haïſſez donc, Madame la coquette,
Je ne veux point de vous c'eſt une affaire faite.

ANSELME.

Quoi donc ! vous....

GERASTE.

En un mot, c'eſt un point réſolu,
Je vois trop qu'en idée on me feroit cocu :
Que ferois-je du corps, quand Monſieur auroit l'ame ?

Je consens de bon cœur qu'il la prenne pour Femme,
Mais à condition de mander, s'il vous plaît,
A mon cher Oncle Sbroct la chose comme elle est.

FLORAME.

Votre demande est juste.

GERASTE.

Au moins, il me le semble.

ARISTE *à Lisidan.*

Mon Pere....

LISIDAN.

Je consens que le Ciel vous assemble,
Et donne pour cela quatre-vingt mille écus.

ARISTE *à Anselme.*

Monsieur....

FLORAME *à Anselme.*

Vous devez bien répondre là-dessus.

ARISTE.

Accordez-moi Lucrece.

ANSELME.

Allez, je vous la donne.

ARISTE.

Pardonnez-nous aussi, Monsieur.

ANSELME.

Je vous pardonne.

ARISTE.

De bon cœur?

ANSELME.

De bon cœur, & je veux que demain
Dans le Temple, à mes yeux, vous lui donniez la main.
Estes-vous satisfait ?

ARISTE.

Ah Monsieur ! quelle grace !

LUCRECE.

Souffrez pour un tel bien, qu'ici je vous embrasse,
Mon Pere, & qu'à vos pieds....

ANSELME *la relevant.*

Je ne suis point fâché,
Et m'en tiens, pour ce coup, quitte à fort bon marché.
Ariste, de grand cœur, je vous reçois pour Gendre.

ARISTE.

Après un tel aveu, je n'ai rien à prétendre.
à Lisidan.
Mais quel bonheur pour moi vous fait trouver ici ?

LISIDAN.

Va, tantôt là-dessus tu seras éclairci.

ANSELME *à Lisidan.*

Entrons chez-moi. Venez.

LISIDAN *faisant des cerémonies.*

Mais....

ANSELME.

Entrez ſans ſcrupule.

Voyant Kerlonte :

Voici l'autre.

SCENE DERNIERE.

KERLONTE, LISIDAN, ANSELME, FLORAME, ARISTE, GERASTE, PHILIPIN, LUCRECE, FLORENCE.

ANSELME.

Monſieur, ſans un grand préambule,
Voilà le vrai Geraſte, il conſent de bon cœur
De retourner à Nante épouſer votre Sœur.

KERLONTE.

Si la choſe eſt ainſi, j'ai fait quelque fortune
Qu'avec joye entre nous je veux rendre commune.

GERASTE.

Il n'eſt rien de plus vrai, je ſuis ce qu'on vous dit,

J'aime, j'aime Irenée, & cela ſeul ſuffit.

KERLONTE.

Meſſieurs, ſur ſa parole, oſerai-je le croire?
Car....

ANSELME.

Entrez avec nous, on vous dira l'hiſtoire.

PHILIPIN *tirant ſon Maître.*

Quoi donc? en ce grand jour, Florence & Philipin,
Quand vous vous ſoulerez, enrageront de faim?

FLORENCE.

En effet.

ARISTE.

Je t'entends.

ANSELME *à Ariſte.*

Que dit-il?

ARISTE

Pour partage,
Il vous demande auſſi Florence en mariage.

ANSELME.

Hé-bien, je la lui donne.

LISIDAN.

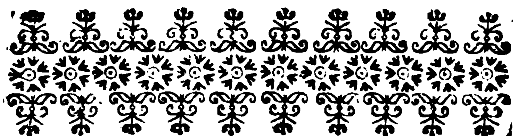
Et moi, cinq cens écus.

PHILIPIN.

C'eſt bien peu, pour me mettre au nombre des cocus.

FIN.

LE SOUPÉ
MAL-APPRÊTÉ,
COMEDIE.

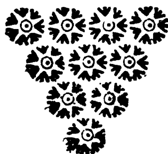


AU LECTEUR.

QUOIQUE cette petite Piéce ait été representée dans un tems peu favorable pour la Comedie, elle *n'a pas* laissé d'avoir un peu de réussite, & d'être applaudie de la plus grande partie de ceux qui l'ont vuë sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne. Quantité de gens, qui sans doute ont été trop favorablement prévenus pour elle, en ont trouvé l'invention particuliere, la conduite assez raisonnable, la versification naturelle, & sur-tout purgée de ces basses expressions, qui d'ordinaire sont remplies de quolibets, ou de ces sales équivoques, capables de donner du dégoût à l'honnête homme, & de causer de l'indignation au

beau Sexe. Après un jugement ſi avantageux, j'ai crû que je pouvois hazarder ſur le papier ce qui n'avoit pas déplu à la repreſentation. S'il arrive que quelque Lecteur ſe chagrine de n'y point rencontrer de ces grands Vers forts & pompeux, je le prie, avant que de me condamner, de conſiderer que la matiere ne le demande pas ; que c'eſt une Piéce d'un Acte, ou l'on n'a pas la liberté de s'étendre ; & que les Vers qui content naturellement un ſujet, ne coûtent pas moins à l'imagination que ceux qui ſont remplis de grands mots, & qui ſouvent avec toute leur pompe ne ſignifient que très-peu de choſe. La raiſon qui fait que ces ſortes de Vers ne donnent pas moins de peine à tourner que les autres, eſt que l'imagination étant ſeulement attachée à rendre compte des choſes arrivées hors de la vûë des Spectateurs, ou à faire naître ou à débroüiller quelques incidens, ou bien à faire

venir quelqu'Acteur ſur la Scene, n'a pas la même chaleur que quand elle eſt échauffée par le mouvement de quelque paſſion : en cet état elle eſt lente dans ſes productions, elle n'eſt point excitée par les grands ſentimens, les idées qui l'occupent ne lui repreſentent rien d'élevé ; au-contraire elles ſont toutes ſimples, & ne demandent que très-peu de diſcours, & beaucoup de naïveté. J'oſe bien dire que dedans *l'Amant qui ne flatte point*, il y a d'aſſez beaux Vers ; mais comme c'eſt une Comedie de cinq Actes, il ne m'a pas été difficile d'y trouver leur place.





ACTEURS.

VALERE, Amant de Celide.

LISIMON, Ami de Valere.

CELIDE.

CIDALISE.

LE FRERE de Celide, Ami de Valere.

DORISE, Suivante de Celide.

LISETTE, Suivante de Cidalise.

PHILIPIN, Valet de Valere.

UN SERGENT.

LE TRAITEUR.

La Scene est à Paris.



LE SOUPÉ MAL-APPRÊTÉ

COMEDIE.



SCENE PREMIERE.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE.



Reposons-nous un peu : ma foi, je suis bien las ;
Et pour me rendre ici, j'ai bien perdu des pas.

PHILIPIN.

Parbleu, vous m'avez bien taillé de la besogne,
Pour venir au quartier de l'Hôtel de Bourgogne !

Hé! pourquoi jusqu'ici, du Fauxbourg Saint
Germain,
Avoir fait tant de tours & de retours en vain?
Ma foi, tous ces détours me mettent hors de
game.
Passer sur le Pont-Neuf, puis au Pont Notre-
Dame;
Se rendre au Châtelet, puis rebrousser chemin;
Gagner par divers lieux la ruë Saint Martin;
Entrer dans une porte, en sortir tout-à-l'heure;
Plus bas, d'un Etranger demander la demeure,
Puis passer brusquement au travers d'un Tripot;
Et tout cela, Monsieur, sans me dire un seul
mot!
Ce qui m'a fait encor avaler des couleuvres,
Est ce long entretien avec tous ces Manœuvres
Dans ce grand Bâtiment où vous êtes entré;
Tout ce qu'ils vous disoient étoit à votre gré,
Car vous y répondiez d'un ton fort amiable.
Quant à moi cependant je pestois comme un
diable,
De vous voir hautement loüer ce grand logis,
Et dire que le Maître étoit de vos amis;
Puis de ce Bâtiment admirant la structure,
Applaudir le Masson, venter l'architecture,
Et sortir par derriere après cet entretien.
Qui diable à tout cela pourroit comprendre
rien?

VALERE.

Le chemin que j'ai fait est plaisant & bisare.

PHILIPIN.

Des pas de Philipin vous n'êtes point avare.
Mais ne sçaurai-je point pourquoi tout ce tracas ?
Pourquoi tant de détours ?

VALERE.

Quoi ! tu ne le sçais pas ?

PHILIPIN.

Non ; je sçai seulement que comme un vrai fantasque,
En de certains momens vous couriez comme un Basque,
Pour deviner le reste, il faut être sorcier.

VALERE.

Chaque détour étoit pour fuir un créancier.
Ne les as-tu point vûs ?

PHILIPIN.

Ah ! non, je vous proteste ;
J'étois dans ce tracas embarrassé de reste.
Je craignois tellement de vous perdre à tous coups,
Que je n'ai pas levé les yeux de dessus vous.

VALERE.

Jamais, pour un seul jour, je n'en vis tant paroître.

PHILIPIN.

La tricherie enfin va toujours à son maître :
Après les avoir fait courir de jour en jour,
Ils vous ont fait courir aussi à votre tour.
En avez-vous tant vû ?

VALERE.

J'en ai vû plus de trente.

PHILIPIN.

La face de ces gens est toujours chagrinante.

VALERE.

L'aspect des créanciers est une vision
Qui nous cause toujours un peu d'émotion.
Il faut à leur abord trouver quelque défaite :
J'aime mieux devant eux faire au plutôt retraite,
Que de me voir contraint à dire : Excusez-moi,
Je vous contenterai lorsque j'aurai dequoi ;
Je suis au desespoir de ne le pouvoir faire :
Dans quelque tems d'ici je conclus une affaire
Qui doit me rapporter dequoi vous bien payer ;
J'aurai soin aussitôt de vous en envoyer,
Ensuite nous ferons quelque nouveau commerce.
A peu près de ces mots, c'est ainsi qu'on les berce ;
Et s'ils n'écoutent point ces promesses en l'air,
Alors il faut se taire, & les laisser parler,
Souffrir de telles gens le murmure & les plaintes.

D'un reproche incommode essuïer les atteintes,
Se faire à les entendre un violent effort,
Et se dire après tout : Qui doit, a toujours tort.
Ainsi pour éviter leur plainte & leur murmure,
Ou n'être pas réduit à faire une imposture.
J'aime bien mieux les fuir par cent & cent détours,
Que fourber, ou souffrir leurs chagrinans discours.

PHILIPIN.

Puisque vous craignez tant leurs fâcheuses paroles,
Pourquoi perdre à trois dez, l'autre jour, cent pistoles ?
Il falloit leur donner, & non pas les joüer.

VALERE.

J'aurois mieux fait, sans doute ; il le faut avoüer ;
Mais c'en est fait.

PHILIPIN.

Dans peu je vous tiens hors d'affaire,
Par l'argent que vous doit apporter votre Pere.
Le bon-homme à propos vient à notre secours.

VALERE.

Il doit tout au plûtard arriver dans dix jours.

PHILIPIN.

Que faire cependant ? Nous n'avons pas le double.

VALERE.

Plus j'y pense, morbleu, plus mon chagrin redouble ;

Car j'ai promis ce soir de donner à souper.

PHILIPIN.

Où ?

VALERE.

Chez moi.

PHILIPIN.

Là-dessus vous pourrez vous tromper ;

Les gens qui sont priés, pourront mâcher à vuide.

Mais à qui ce souper, s'il vous plaît ?

VALERE.

A Celide.

PHILIPIN.

Bon ! vous vous moquez.

VALERE.

Point, je te dis vrai.

PHILIPIN.

Bon, bon !

VALERE.

Quoi ! tu m'en blâmes ?

PHILIPIN.

Point. Oh ! vous avez raison.

Que lui donnerez-vous ? Vous lui ferez grand'chere ?

VALERE.

Oui.

PHILIPIN.

Vous deviez aussi prier Monsieur son Frere.

VALERE.

Il venoit de sortir.

PHILIPIN.

Ma foi, tant mieux pour lui ;
Peut-être il pourroit bien ne souper d'aujourd'hui.

VALERE.

Pourquoi ?

PHILIPIN.

Pourquoi ! Morbleu, nous n'avons pas la maille,
Ni plus de credit.

VALERE *riant.*

Bon !

PHILIPIN.

Vous croyez que je raille ?
Traiteur, Confiturier, Rotisseur, Patissier,
Fruitier, Limonadier, Boulanger, Epicier,
Pour nous chez ces gens-là le credit est au diable ;
Et mon aspect pour eux est un monstre effroïable.
Bien-loin de perdre au jeu, vous deviez les païer ;
Cent affronts tous les jours il me faut essuïer :
Mais je ferois comme eux, si j'étois en leur place.
Je les verrai dans peu me sauter à la face ;

Car ils prônent toujours que c'est sur mes beaux mots

Qu'ils ont donné leur bien, & qu'ils ont fait les sots.

VALERE.

Mais dans peu....

PHILIPIN.

Ce dans peu, pour eux, n'est qu'une fable ;

Ils nous tiennent tous deux plus fourbes que le diable.

D'ailleurs, à notre Auberge où nous allons manger,

Sur l'argent à tous coups ils me font enrager :

Le Maître, les Valets, la Fille & la Maîtresse,

Sur ce chapitre-là me tourmentent sans cesse ;

Et je crains qu'à la fin une mauvaise humeur

Ne nous fasse dîner, ou bien souper par cœur.

VALERE.

Qu'ils se donnent du moins un peu de patience.

PHILIPIN.

C'est trop long-tems pour eux conter la même chance ;

Ils veulent de l'argent. Mais voici Lisimon,

Il lui faut emprunter.....

VALERE.

C'est assez, j'entends.

PHILIPIN.

Bon.

SCENE II.

LISIMON, VALERE, PHILIPIN.

LISIMON.

JE venois te chercher.

VALERE.

Si c'eſt pour ton ſervice ;
Parle-moi franchement, j'agis ſans artifice ;
As-tu beſoin de moi ?

LISIMON.

Je te ſuis obligé.

VALERE.

Di-moi, quelque faquin t'auroit-il outragé ?
Parle, je ſuis à toi.

LISIMON.

Je te rends mille graces.

VALERE.

Vois-tu, je ne ſuis point de ces gens à grimaces.

LISIMON.

Oh ! je le ſçai fort bien.

VALERE.

Je ſuis franc.

LISIMON.

Je le croi.
Tu peux avec raiſon en croire autant de moi ;
Je te ſuis tout acquis.

VALERE.

Je n'en ſuis point en peine.
Laiſſons ces complimens, di-moi ce qui t'amene.

LISIMON *riant.*

Volontiers.

PHILIPIN *à part.*

Ecoutons.

LISIMON.

Je viens pour t'avertir
Que ce ſoir avec toi je veux me divertir.

VALERE.

Je ne puis pour ce ſoir, car j'attends compagnie.

LISIMON.

Je le ſçai ; mais Celide eſt ſans cérémonie :
Elle-même m'a dit qu'elle ſoupoit ici,
Et m'a ſollicité de m'y trouver auſſi.
Je t'en viens avertir, de crainte de ſurpriſe ;
Elle m'a dit auſſi d'amener Cidaliſe.

PHILIPIN *à part.*

Courage.

LISIMON.

Qu'en dis-tu ?

VALERE.

Je n'en suis point fâché.

LISIMON.

Je me sens aujourd'hui l'humeur d'un débauché;
Je veux me réjoüir, pour bannir de mon ame
Un importun chagrin.

VALERE.

Est-ce pour quelque Dame?

LISIMON.

Non.

PHILIPIN *bas à son Maître.*

Songez-vous donc...?

VALERE.

Oui. *(à Lisimon.)* Mais d'où vient ton chagrin?

LISIMON.

J'ai perdu mon argent.

PHILIPIN *à part.*

Serviteur au Festin,
Il n'est plus question maintenant de demander.

VALERE *à Lisimon.*

J'en suis fâché. Di-moi, ta perte est-elle grande?

LISIMON.

Hé! non; mais j'ai pensé quasi devenir fou;
J'ai perdu, sans gagner, jusques au dernier sou.

PHILIPIN *à son Maître.*

Offrez-en à Monsieur.

LISIMON.

Ah ! non, je lui rends graces.

PHILIPIN *à Lisimon.*

Parlez ; Monsieur n'est point de ces gens à grimaces,
Il est franc.

LISIMON.

Je le sçai. Adieu, jusqu'à ce soir ;
Nous viendrons de bonne heure.

VALERE.

Adieu.

PHILIPIN *faisant la réverence.*

Jusqu'au revoir.

SCENE III.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE *regardant Philipin qui ne branle pas.*

HE'-bien, veux-tu songer à me sortir d'affaire ?

PHILIPIN.

Moi ? Monsieur.

VALERE.

VALERE.

Oui.

PHILIPIN.

Parbleu, je ne ſçaurois qu'y faire;
Car j'ai de mon adreſſe épuiſé tout le fond.

VALERE.

Tu veux donc qu'aujourd'hui je reçoive un affront?
Et que Celide encor, pour cette bagatelle,
Durant un mois entier me gronde & me querelle?
Car tu ſçais que ſouvent ſon eſprit emporté
Se cabre pour un rien juſqu'à l'extrémité.
Mais au moins là-deſſus répond-moi quelque choſe.

PHILIPIN.

De tout cela, Monſieur, je ne ſuis point la cauſe;
Je voudrois de bon cœur pouvoir vous ſoulager.

VALERE.

Tu me ſoulageras en cherchant à manger.

PHILIPIN.

C'eſt tems perdu, Monſieur, le monde eſt inflexible.

VALERE.

Mais pour me contenter, fais au moins ton poſſible.

PHILIPIN.

Venez avecque moi, vous verrez si je ments ;
Et je veux de grand cœur souffrir mille tourmens,
Si ce que je vous dis se trouve une chimere.

VALERE.

Mais que dire à Celide, & comment s'en défaire ?

PHILIPIN.

Feignez d'être malade, & mettez-vous au lit.

VALERE.

En cette occasion tu manques bien d'esprit.
Ils viendront pour sçavoir quelle est ma maladie,
Et faire par leurs soins que l'on y remédie ;
Puis me trouvant sans fiévre & sans aucun danger,
Au Soupé, de nouveau, ce seroit m'engager :
Outre qu'à déguiser, je suis fort mal-habile.

PHILIPIN.

De feindre quelque mal, il n'est pas difficile.

VALERE.

Non ; mais de feindre ainsi, c'est l'emploi d'un faquin.

PHILIPIN.

Morbleu, faites venir un fameux Medecin ;
Après, laissez-le faire : aidez au stratagême ;
Il vous rendra malade en dépit de vous-même ;
Avecque la saignée il en aura raison.

VALERE.

Tu sçais que je la crains bien plus que le poison.

PHILIPIN.

D'accord. Si vous feigniez de vous être allé battre,
Je m'en irois chez eux faire le diable à quatre,
Dirois qu'un Inconnu vous a fait un appel.

VALERE.

Un homme comme moi pourroit feindre un duel?
Il y va de ma gloire, & d'ailleurs cette feinte
Causeroit à Celide une sensible atteinte;
L'amour qu'elle a pour moi pourroit l'inquiéter.

PHILIPIN.

Bon, bon, continuez, vous allez tout gâter.
Je vois bien, vous voulez être homme de parole;
Ce désir est fort beau, quand on a la pistole.
Mais il ne sert de rien alors qu'on ne l'a pas.

VALERE.

Si faut-il cependant me tirer d'embarras.

PHILIPIN.

Oh! pour vous en tirer, il faudroit des miracles;
Vous-même à mes conseils vous mettez des obstacles.

VALERE.

Point; je n'agirai plus que par tes sentimens.

PHILIPIN.

Ne m'embarrassez point par vos raisonnemens.

Allez, laissez-moi faire ; il me vient une idée,
Par où je tiens déja la beccasse bridée.

VALERE. *avec empressement.*

Di-la-moi.

PHILIPIN.

Je n'ai garde.

VALERE.

Hé! pourquoi me cacher....?

PHILIPIN.

Je ne la dirai point ; vous avez beau prêcher,
Vous n'en apprendrez rien, qu'après le chose faite.

VALERE.

Mais enfin, si c'étoit quelque sotte défaite...

PHILIPIN.

Hé! non.

VALERE.

Mais raisonnons......

PHILIPIN.

Ah! ne raisonnons plus ;
Ventrebleu, quittez-là vos raisons de bibus.

VALERE.

A tout ce que tu veux, il faut donc me soumettre.

PHILIPIN.

Il falloit raisonner avant que de promettre,
Et ne pas, sans biscuit, s'embarquer follement.
Morbleu, de quoi vous sert votre grand jugement?

Laissez-moi seul.

VALERE.

Pourtant....

PHILIPIN.

Hé! laissez-moi, vous dis-je:
Votre discours, ici, m'importune & m'afflige.
Rentrez.

VALERE.

Je ne veux pas.

PHILIPIN *allant au fond du Théatre.*

Oh! pour moi, je vous fuis.

VALERE.

Rentrons; il faut souffrir en l'état où je suis.

SCENE IV.

PHILIPIN *seul.*

OR, ça, voyons un peu si ce que je projette
Peut être apparemment une honnête défaite.
(Après avoir un peu rêvé.)
Oui; rien, selon mon sens, n'est mieux imaginé,
Et sans cela mon Maître alloit être berné.

Ah! qu'un Valet d'esprit est une belle chose!
Il sçait répondre juste à ce qu'on lui propose;
Et si pour quelqu'affaire il faut un prompt secours,
Dans les occasions on le trouve toujours.
Quelque jour, à mon tour, je prétends être Maître,
Mais je veux un Valet qui sçache se connoître;
Il ne coûte pas plus d'avoir un bon Cheval,
Que d'avoir à nourrir un méchant Animal.
Si mon Maître, aprés tout, dedans cette occurrence
Eût eu quelque Valet de peu d'intelligence,
Où diable en seroit-il en cette extrémité?
(Branlant la tête.)
Ma foi... Mais achevons ce que j'ai projetté.

SCENE V.

DORISE, PHILIPIN *frappant à la porte de Celide.*

DORISE *ouvrant.*

AH, c'est toi! Que veux-tu?

PHILIPIN.

Parler à ta Maîtresse.

DORISE.

A Celide ?

PHILIPIN.

A qui donc ?

DORISE.

Est-ce affaire qui presse ?

PHILIPIN.

Hé ! non pas.

DORISE.

Voudrois-tu m'apprendre ce que c'est ?

PHILIPIN.

Oui; tu sçais que toujours je fais ce qui te plait.

DORISE.

Di-le donc promptement ; Celide va descendre.

PHILIPIN.

Je viens lui demander l'heure qu'on doit l'attendre,
Afin qu'à point-nommé le Soupé soit tout prêt ;
Car mon Maître, vois-tu, fait un fort grand apprêt.

DORISE.

Tant mieux ; car, vois-tu bien, le grand festin me touche.

PHILIPIN.

Peste ! à ce mot de grand, l'eau te vient à la bouche.

DORISE.

Il est vrai.

PHILIPIN.

C'eſt aſſez.

DORISE.

Celà me ſatisfait.

J'aime qu'on ait grand air à tout ce que l'on fait;
J'ai le bon goût.

PHILIPIN.

J'entends; quoi que tu te propoſes;
Ton eſprit en tous lieux eſt pour les grandes choſes.
M'aimes-tu grandement? Expliquons-nous enfin.

DORISE.

Silence ſur l'amour, & parlons du feſtin.

PHILIPIN.

Le Soupé ſera beau.

DORISE.

Vois-tu, je te déclare
Qu'à ſouper comme il faut, auſſi je me prépare.
Sur tout, que nous ayons quelque Vin de liqueur.

PHILIPIN.

Oui.

DORISE.

Fai faire un Ragoût qui nous touche le cœur;
L'Entremets fin; la *Biſque*, où le ris de veau nage,
Et je t'en aimerai quatre fois davantage.

PHILIPIN.

PHILIPIN.

Si bien que ton amour est un amour gourmand ;
Et sans tous ces ragoûts, serviteur à l'Amant.

DORISE.

Point d'amour sans cela.

PHILIPIN.

Sans Daube, Entremets, Bisque,
A t'entendre parler, notre amour court grand risque.

DORISE *le caressant.*

Ce n'est pas qu'après tout, je n'aime tes appas.

PHILIPIN.

Après tout? J'entends bien, même après le repas.

DORISE.

Tu vas te chagriner pour un mot de gogaille?

PHILIPIN.

Point.

DORISE.

Je t'aime toujours.

PHILIPIN.

Oui-da? vaille que vaille.

DORISE.

J'entends Celide, paix.

PHILIPIN.

J'espere qu'à la fin....



SCENE VI.

CELIDE, DORISE, PHILIPIN.

CELIDE.

DOrise, que fais-tu ?

DORISE.

Je parle à Philipin.

CELIDE.

Que veut-il ?

DORISE.

Pour souper, il vient prendre votre heure.

CELIDE.

T'envoye-t'on exprès ?

PHILIPIN.

Oui ; Madame, ou je meure.

CELIDE.

Pour m'y rendre au plutôt, je ferai mon pouvoir.
N'as-tu rien davantage à me faire sçavoir ?

PHILIPIN.

Non ; mais si j'osois ....

CELIDE.

Quoi ?

(Philipin branle la tête.)

DORISE.

Pourquoi branler la tête?
Parle-nous franchement, & ne fai point la bête.

PHILIPIN.

Hé! ce n'eſt rien.

DORISE.

Pourtant tu me parois fâché.
Ton Maître pour quelqu'autre a-t'il le cœur touché?
Di.

PHILIPIN.

Ah! non, je t'aſſure.

CELIDE.

Hé-bien, je t'en veux croire;
Mais d'où vient cette humeur & ſi ſombre & ſi noire?

PHILIPIN.

Votre ſeul interêt me cauſe cette humeur,
Et la choſe en un mot regarde votre honneur.

CELIDE.

Mon honneur!

PHILIPIN.

Oui.

CELIDE.

Comment? di.

DORISE.

Cela ne peut être.

Là, di donc.

PHILIPIN.

Je crains trop qu'on le dise à mon Maître.

CELIDE.

Di, n'aye aucune peur.

PHILIPIN.

Me le promettez-vous?

CELIDE.

Oui.

PHILIPIN.

Je ne puis souffrir que vous veniez chez nous,
Franchement.

CELIDE.

Hé pourquoi?

PHILIPIN.

C'est que chacun en cause.

DORISE.

Si ce n'est que cela, c'est vraiment peu de chose.

PHILIPIN.

L'autre jour, un Voisin qui vous en vit sortir,
Lâcha mille propos d'aimer, de divertir;
Bref, pour vous couper court, il me dit cent sottises.
Là-dessus aussitôt nous en vinmes aux prises,
Et je finis la chose avec cent coups de poing.

CELIDE.

Après ce que tu dis, je n'y retourne point,

DORISE.

Nous n'irons pas souper?

CELIDE.

Non.

DORISE.

Pourquoi non, Madame?

CELIDE.

Veux-tu que derechef un coquin me diffame?

DORISE.

Son Maître vous attend avec de grands apprêts.

CELIDE.

Son Maître, là-dessus, prend peu mes interêts;
Devroit-il m'inviter d'aller à sa demeure,
Après? . . .

PHILIPIN.

Il n'en sçait rien, Madame, ou que je meure.
Peste! s'il le sçavoit, ses Voisins médisans
Dans peu, sur mon honneur, passeroient mal le tems.

CELIDE.

Il feroit ce qu'il doit.

PHILIPIN.

Oh! Madame, sans doute;
Là-dessus, il est homme à tout mettre en déroute.
J'ai toujours craint depuis, que vous vinssiez chez nous,
De peur qu'un de ces gens ne vous mît en courroux;

Que vous voyant entrer, leur médiſante langue
Ne vous fiſt, en paſſant, quelque ſotte harangue;
Que mon Maître à la fin venant à tout ſçavoir,
D'abord, pour vous venger, n'écoutât ſon devoir.
En ces occaſions l'on frappe, l'on aſſomme;
Et pour moins, bien ſouvent, il arrive mort d'homme.

CELIDE.

Pour moi, je ne veux pas cauſer un tel malheur.

DORISE *à Philipin.*

Je te tiens là-deſſus un auſſi grand hableur....

CELIDE.

Enfin je n'irai point, la choſe eſt reſoluë.

DORISE.

Puiſqu'ainſi par raiſon cette affaire eſt concluë,
Qu'il faſſe donc chez nous apporter le Soupé.

CELIDE.

D'accord.

PHILIPIN *à part.*

C'eſt à ce coup que je ſuis attrapé.

DORISE.

Par-là vous évitez toute la médiſance,
Et vous ferez la choſe avecque bienſéance.

CELIDE *après avoir rêvé.*

Je ne veux point ſouper; qu'on ne l'apporte pas.

DORISE.

D'où vient?

CELIDE.

Cela feroit un trop grand embarras.

DORISE.

Mais rien n'est plus aisé.

CELIDE.

Mais je n'en veux rien faire ;

Cesse de m'en parler.

DORISE.

Mais que dira Valere ?

De toutes les façons c'est trop le mépriser.

Quel prétexte aurez-vous pour vous en excu-
ser ?

Encor doit-on trouver une défaite honnête.

CELIDE.

Je feindrai pour excuse un fort grand mal de
tête.

DORISE.

Ce mal, à mon avis, viendra fort brusquement.

PHILIPIN.

Ce mal assez souvent survient en un moment ;
C'est, à mon sentiment, une valable excuse :
Puis je prendrai le soin d'appuyer cette ruse.

CELIDE *à Philipin.*

Songe bien....

PHILIPIN.

Là-dessus mettez-vous en repos.

DORISE *à part.*

Je voudrois de bon cœur qu'on te brisât les os.

PHILIPIN *à Celide.*

Mais, au moins, le secret ?

CELIDE.

Va, que rien ne t'alarme.

PHILIPIN.

Car j'aurois à souffrir un étrange vacarme.

CELIDE.

Hé mondieu! là-dessus n'aye point de souci.

PHILIPIN.

Soit. Adieu donc.

CELIDE.

Adieu.

PHILIPIN *à part.*

La chose a réussi;

Mon Maître est dégagé par cette fourberie.

SCENE VII.

CELIDE, DORISE.

CELIDE.

Dorise, qu'en crois-tu?

DORISE.

Ce n'est que menterie

Qu'un conte assurément, qu'il a fait à plaisir.

Que de m'en éclaircir, j'aurois un grand desir.

CELIDE.

Je pense que Valere a part au stratagême.

DORISE.

Tout de bon ?

CELIDE.

Tout de bon.

DORISE *après avoir un peu rêvé.*

Je le pense de même.

Philipin, de son chef, s'iroit-il ingerer
De rompre une partie, & de vous censurer ?

CELIDE.

Le Maître & le Valet ont tramé cette piéce :
Mais je veux découvrir pourquoi cette finesse.
Je ne puis y penser sans me mettre en courroux ;
Je sens naître en mon cœur des sentimens jaloux.
J'ai sujet maintenant de douter de Valere ;
Ce procedé, vois-tu, cache quelque mystere.

DORISE.

Mais Valere vous aime.

CELIDE.

Hé mondieu ! que sçait-on ?

DORISE.

Qui pourroit-il aimer ?

CELIDE.

Tu sçais que Lisimon

Y doit souper ce soir avecque Cidalise.

DORISE.

Valere, de l'aimer, feroit-il la sottise ?

CELIDE.

Dorise, on doit tout craindre, alors qu'on aime bien.

DORISE.

Oui, vous avez raison, & je ne dis plus rien.
Cidalise est jolie & souffre la fleurette,
Et paroît être fille à faire une amourette.

CELIDE.

Pour me guérir l'esprit, j'y veux aller souper.

DORISE.

Ma foi, par ce moyen on les peut attraper,
Observer leur grimace, étudier leur geste....
Allons-y seulement, je me charge du reste.

CELIDE.

Je crois qu'en me voyant ils seront bien surpris.

DORISE.

Ah ! que je vais tantôt pénetrer leurs esprits,
Lire jusqu'en leurs cœurs, voir jusqu'au fond de l'ame,
Découvrir leurs secrets ! Mais, allons-y, Madame ;
Je veux de Cidalise, afin de tout sçavoir,
Prendre à part la Suivante, & faire mon devoir.

CELIDE.

Aime-t'elle à jaser ?

DORISE.

C'eſt ſon vice ordinaire ;
Sur ſon chapitre même elle a peine à ſe taire.
Elle eſt de ces eſprits qui, ſans conſiderer,
Se plaiſent à parler, médire & déchirer :
Quand l'occaſion s'offre, ils n'épargnent perſonne ;
Ils paſſent par leur langue & la belle & la bonne ;
L'honneur, le bien, le mal, tout ſe confond chez eux ;
Et qui s'en ſauve enfin, n'eſt pas trop malheureux.

CELIDE.

Ces eſprits font ſouvent des ſottiſes extrêmes.

DORISE.

Ils parlent du prochain, ou bien parlent d'eux-mêmes ;
Jamais ſur leurs diſcours nulle réflexion....

CELIDE *montrant Liſette.*

La voici.

DORISE.

Bon.

CELIDE.

Sers-toi de cette occaſion.

DORISE.

Laiſſez-nous ſeulement, c'eſt une affaire faite.



SCENE VIII.

CELIDE, DORISE, LISETTE.

CELIDE.

QUe vois-je! Ah! c'eſt donc toi? Qui t'amene, Liſette?

LISETTE.

Je viens vous avertir que Madame, ce ſoir,
Va ſouper chez Valere, & prétend vous y voir.

CELIDE.

Liſimon, de ma part, l'en a ſollicitée?

LISETTE.

Au moins de cet honneur Madame s'eſt flattée.

CELIDE.

L'honneur en eſt pour moi; mais, Liſette, di-lui
(à Doriſe.)
Qu'elle y ſoit de bonne heure. Adieu. Vien.

DORISE.

Je vous ſui, Madame.



SCENE IX.

DORISE, LISETTE.

DORISE.

HE'-bien, Lisette?

LISETTE.

Ah! Dorise, j'espere
Que ce soir, à soupé, nous ferons bonne chere.
N'est-ce pas ta pensée?

DORISE.

Il n'en faut point douter.

LISETTE.

Valere est délicat, & sçait fort bien traiter.

DORISE.

Sans doute.

LISETTE.

Je l'estime, & j'aime sa franchise.

DORISE.

Il a souvent, je crois, régalé Cidalise.

LISETTE.

Non pas; mais l'autre jour il fit en *impromptu*
Un merveilleux repas, qu'il nommoit *ambigu*;
Rien n'étoit plus galant...Enfin j'aime Valere,
Et dans tout ce qu'il fait il a l'heur de me plaire,

DORISE.

Plaît-il à ta Maîtresse autant comme il te plaît?

LISETTE.

Pour moi, sur l'amitié, je ne sçai ce qu'elle est;
Je n'en puis que juger. Ma foi, hors elle-même,
Elle auroit de la peine à dire ce qu'elle aime.

DORISE.

Chacun croit cependant qu'elle aime Lisimon.

LISETTE.

Et moi, je n'en crois rien.

DORISE.

Tout de bon?

LISETTE.

Tout de bon.

DORISE.

Mais di-m'en la raison.

LISETTE.

Elle s'est mis en tête
Que sa beauté doit faire une illustre conquête;
Que l'Epoux qu'elle aura, doit être grand Seigneur.

DORISE.

S'il est vrai, Lisimon lui touche peu le cœur.

LISETTE.

Certain Fou, qui des gens dit la bonne avanture,
Lui fait de sa fortune une heureuse peinture.
Elle l'écoute enfin, & donne là-dedans.
Je voudrois de ce Fou pouvoir casser les dents.

DORISE.

Il faut que ta Maîtresse ait l'ame bien crédule,
Pour croire aux sots discours d'un Devin ridicule.

LISETTE.

Elle n'est pas l'unique, & j'en sçai plus d'un cent
Qui sur ses pronostics en croyent bien autant.
Ce Fou, par jour, au moins en duppe une douzaine:
D'aller en son logis, ces sottes ont la peine;
Et comme homme important se faisant rechercher,
Impose à leurs museaux la loi de se cacher;
Et de son grand sçavoir, faisant valoir la dose,
Débite effrontément, pour beaucoup, peu de chose.

DORISE.

Mais quand on est chez lui, di-moi ce qu'on y fait.

LISETTE.

Seule à seul il les mene dans un grand cabinet;
Elles montrent leur main pour la Chiromancie,
Puis ensuite leur pied pour la Pedomancie.
Quand sur ces deux endroits le fourbe a bien prêché,
Il conclud qu'aux tétons certain signe est caché;

Que plus haut, ou plus bas, fait grande difference;
Qu'il ne peut, sans les voir, tirer de conséquence.
Bref il trouve à parler sur l'un & l'autre bout;
Et si l'on le croyoit, le drôle verroit tout.

DORISE.

As-tu passé, di-moi, par les mains de cet homme?

LISETTE.

Qui, moi? J'aimerois mieux aller pied nuds à Rome.

DORISE.

Tu n'es pas peu sçavante, & je presume bien...

LISETTE.

Je te jure, ma foi, qu'il n'en fut jamais rien.

DORISE.

Mais tu sçais le détail de chaque circonstance?

LISETTE.

Ma Maîtresse dix fois m'en a fait confidence.

DORISE.

On devroit bien punir ces sortes de faquins.

LISETTE.

Mille coups siéroient bien à ces fiéfés coquins.
Adieu, jusqu'à tantôt; nous dirons autre chose.

DORISE.

Adieu, Lisette, adieu.

LISETTE.

Mais, au moins, bouche close.

SCENE

SCENE X.

VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

HE'-bien, que dites-vous de mon invention ?
Ne répond-elle pas à votre intention ?

VALERE.

A ne te point mentir, je la trouve admirable,
Pourvû qu'envers les gens je ne sois point blâmable.

PHILIPIN.

Du côté de Celide on ne peut vous blâmer,
Et du reste, Monsieur, l'on doit peu s'informer.

VALERE.

Va dire à Lisimon, qu'il mande à Cidalise
Que pour une autre fois la partie est remise,
Que Celide est malade.

PHILIPIN *s'en allant.*

Oui, j'y vais de ce pas.

VALERE *s'arrêtant.*

Fai-lui mes complimens.

PHILIPIN.

Je n'y manquerai pas.

VALERE.

Di-lui bien que … …

PHILIPIN.

Mondieu, j'ai de l'intelligence;
Avoüez que sans moi votre haute imprudence
Alloit de bien des gens vous faire bafoüer.

VALERE.

Sans toi j'étois tondu, je le dois avoüer;
J'aurois reçu sans doute un affront effroïable.

PHILIPIN.

Un Valet de bon sens est un meuble impaïable;
Et ce bon sens, sur tout, se rencontre chez moi.

VALERE.

On ne peut trop payer un Valet comme toi.
Mais laissons ces propos, & cours où je t'envoïe.

PHILIPIN *s'en allant.*

Oh! j'y vais. Mais que vois-je? Ah! voici rabat-joïe.



SCENE XI.

CELIDE, DORISE, VALERE, PHILIPIN.

VALERE *surpris de voir Celide.*

AH! Madame, c'est vous? Philipin m'avoit dit....

PHILIPIN.

J'ai dit la verité.

DORISE *bas à Celide.*

Comme il est interdit!

VALERE.

Il m'avoit assuré qu'une forte migraine......

CELIDE.

Il vous avoit dit vrai, que rien ne vous surprenne:
Elle est diminuée; & pour la divertir,
J'ai jugé qu'il étoit à propos de sortir,
De chercher compagnie, & fuir la solitude.

VALERE.

Vous me causez par-là beaucoup d'inquiétude;
J'étois de votre mal si fort persuadé,
Que sur ce qu'il m'a dit, j'ai tout contremandé.

(à Philipin.)

N'est-il pas vrai ? parle.

PHILIPIN.

Oui.

DORISE *bas à Celide.*

Madame, il vous déguise.

CELIDE *à Valere.*

Vous aviez Lisimon avecque Cidalise.

VALERE.

Par votre ordre il est vrai que je les attendois ;
Mais vous ne venant point, je les contremandois.

CELIDE.

Un plat nous suffira, sans tant se mettre en peine.

VALERE.

Mais s'ils viennent, Madame... ?

CELIDE.

Ah ! que rien ne vous gêne.

VALERE.

Un pareil traitement est un peu familier.

CELIDE.

Hé-bien, à tout cela l'on peut remédier.
Commandez....

VALERE.

S'il vous plaît, remettons la partie ;
Rien n'étant préparé....

CELIDE.

Sans plus de repartie,

Qu'on ait ce qu'on pourra, je veux souper ici.

VALERE.

Mais j'ai honte....

CELIDE.

Hé mondieu! n'ayez aucun souci.

VALERE.

Faire un méchant repas, est chose assez fâcheuse.

CELIDE.

Ordonnez seulement.

PHILIPIN *à part.*

L'incommode soupeuse!

VALERE *à Philipin.*

Va donc, puisqu'il lui plaît, nous chercher un morceau.

PHILIPIN.

On vous fera, Madame, un fort méchant Cadeau.
Voyez-vous? je suis franc, autant qu'on se peut être;
Vous feriez, remettant grand plaisir à mon Maître,
Car....



SCENE XII.

LISIMON, CIDALISE, VALERE, CELIDE, DORISE, PHILIPIN.

VALERE.

VOici Cidalise avecque Lisimon.

CIDALISE *embrassant Celide.*

Je viens souper ici.

PHILIPIN *à part.*

Peste de la guenon!

CIDALISE.

C'est par votre ordre, au moins?

CELIDE.

Je vous suis obligée.
On m'attendoit ailleurs; je me suis dégagée,
Pour avoir le plaisir de souper avec vous.

CIDALISE.

Ce soin à mon égard est obligeant & doux.

CELIDE.

Je me sens de vous plaire une ardeur sans égale.

LISIMON.

Laissons les complimens, passons dans l'autre salle;

Vous y pourrez joüer, attendant le Soupé.

PHILIPIN *à part.*

Ils attendront long-tems, ou je suis fort trompé.

CIDALISE.

J'ai fort grand appétit.

VALERE *entrant avec elles.*

Vous aurez peu de chose ;

Le Soupé sera maigre, & Madame en est cause.

SCENE XIII.

PHILIPIN *seul.*

ET bien plus maigre encor qu'ils ne s'attendent pas ;
Ils n'ont fait de leur vie un si léger repas.
Mais que prétend mon Maître ? il entre sans rien dire.
Il a fait la folie ; hé morbleu ! qu'il s'en tire.
Je suis un plaisant fat de m'en inquiéter ;
Il ne s'en émeut pas, pourquoi m'en tourmenter ?



SCENE XIV.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE.

PHilipin ?

PHILIPIN.

Monſieur ?

VALERE.

Di, que faut-il que je faſſe ?

PHILIPIN.

Plus j'y rêve, Monſieur, & plus je m'embarraſſe ;
Car tous mes Créanciers me traitent d'affronteur.

VALERE.

Quoi ! tu ne peux fléchir ce Monſieur le Traiteur ?

PHILIPIN.

N'eſperez rien de lui, ſi ce n'eſt invective :
J'ai même dès tantôt fait une tentative ;
Et ſa réponſe étoit : De l'argent, de l'argent,
Ou dans peu tu verras à ta queuë un Sergent.

VALERE.

Que faire de ces gens ?

PHILIPIN.

PHILIPIN.

Moi ? je ne ſçai qu'en faire :
C'eſt à vous d'y ſonger, Monſieur, c'eſt votre affaire.

VALERE.

Je voudrois de bon cœur qu'ils fuſſent hors d'ici.

PHILIPIN.

Quoi ! n'eſt-ce que cela qui vous met en ſouci ?

VALERE.

Non.

PHILIPIN *mettant le doigt au front.*

Oh ! j'ai là-dedans une bonne viſée ;
Pour les faire ſortir, je tiens la choſe aiſée.
Feignez un grand chagrin, avec un peu d'effroi ;
Et du reſte, Monſieur, repoſez-vous ſur moi.

VALERE.

Mais pourquoi feindre ainſi ? ...

PHILIPIN.

Monſieur, point de conteſte ;
Moi, j'entre là-dedans pour achever le reſte.



SCENE XV.

VALERE *seul.*

QUe diable va-t'il faire, & quel est son dessein?
Plus je veux y rêver, & plus j'y rêve en vain.
Je ne puis deviner quel est son artifice;
Je crains qu'il ne me rende un fort mauvais office.

SCENE XVI.

VALERE, PHILIPIN, LISIMON, CIDALISE, CELIDE, DORISE.

CELIDE *sortant.*

QUoi! mon Frere est blessé? Philipin, l'as-tu vû?

PHILIPIN.

Non pas, mais on le dit.

CELIDE.

Et comment l'as-tu sçû ?

PHILIPIN.

Je viens de le sçavoir au coin de notre ruë.

CELIDE.

Mais de qui ? di.

PHILIPIN.

D'un tas de populace émuë.
Oyant nommer son nom, par curiosité,
Pour voir ce que c'étoit, je me suis transporté.
L'un disoit qu'il avoit une grande blessure,
L'autre plaignoit d'ailleurs sa funeste avanture;
Chacun de son malheur parloit confusement.

CELIDE.

Ma cappe ?

PHILIPIN *à part.*

Bon.

CELIDE.

Allons, ma cappe promptement :
Ne m'abandonnez point en ce malheur extrême.

VALERE *la prenant par la main.*

Je n'ai garde.

LISIMON.

Arrêtez, car le voici lui-même.



SCENE XVII.

LISIMON, VALERE, CELIDE, CIDALISE, LE FRERE de Celide, PHILIPIN, DORISE.

CELIDE.

MOn Frere, on nous a dit que vous étiez blessé.

LE FRERE.

Celui qui vous l'a dit, n'est pas trop bien sensé;
Je n'ai pas que je sçache, eu la moindre querelle.
Mais qui vous a conté cette fausse nouvelle.

CELIDE.

Philipin.

LE FRERE.

Philipin! Hé de qui le sçait-il?

PHILIPIN.

Sans raison, bien souvent, le peuple a grand babil.
Au coin de notre ruë on disoit d'assurance,
Qu'un coup assez fâcheux vous traversoit la pance;

On nommoit votre nom, & l'on vous figuroit
De grosseur, de grandeur, bref tout comme on
vous voit.

LE FRERE.

Du moins, jusqu'à present, j'y vois peu d'apparence.

PHILIPIN.

On peut s'être trompé sur quelque ressemblance :
Puis ne sçavez-vous pas qu'il est, soir & matin,
Plus d'un âne au Marché, qui se nomme Martin ?

CELIDE.

On ne vous a point vû de toute la journée.

LE FRERE.

J'ai passé chez Daphné toute la matinée;
Puis à l'Académie, où j'ai long-tems été.

CELIDE.

On vous a fait joüer ?

LE FRERE.

Oh ! non, car j'ai prêté
Mon argent en entrant.

CELIDE.

Ah ! la raison est forte.
Mais à venir ici, quelle affaire vous porte ?

LE FRERE.

On m'a dit au logis que vous soupiez ici :
Ne pouvant souper seul, j'y viens souper aussi.

PHILIPIN *à part.*

Les Marchands s'amassans, la Foire sera bonne.

VALERE.

Entrez là-dedans.

CELIDE.

Oui, car il faut qu'il ordonne.

LE FRERE.

Valere, au moins pour moi point de mets superflus?

VALERE.

Non.

LE FRERE *en entrant.*

Car une autre fois je n'y reviendrois plus.

SCENE XVIII.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE.

Philipin?

PHILIPIN.

Monsieur?

VALERE *lui faisant signe des gens qui sont chez lui, & Philipin répondant à tous ses gestes par signes.*

Hem? Quoi donc! toujours se taire?

PHILIPIN.

Qu'ai-je à dire, Monsieur, quand tout est si
contraire ?
D'ailleurs je vois, morbleu, mon artifice à bout ;
Puis il survient toujours des obstacles à tout.

VALERE.

Je suivrai tes avis, quoique tu me propose :
Pour m'ôter d'embarras, je ferai toutes choses ;
De l'affront que je crains je me veux garantir.
Cherche, invente un moyen de les faire sortir.

PHILIPIN.

Attendez, j'en trouve un...

VALERE *avec empressement.*

Di vîte, je t'écoute.

PHILIPIN.

Mettons le feu ceans, ils sortiront sans doute ;
C'est un moyen bien sûr, & tous iront chez eux.

VALERE.

Il est vrai qu'il est sûr, mais il est dangereux.

PHILIPIN.

D'accord. Morbleu, voici ma derniere ressource :
Feignez qu'on vous a pris ce matin votre bourse ;
Et que chez les Traiteurs n'ayant aucun credit,
Vous ne pouvez ce soir....

VALERE.

Je t'entends ; il suffit,

L'avis est assez bon; mais je crains de déplaire,
Et que Celide enfin ne se mette en colere.

LISETTE *ouvrant la porte.*

Monsieur, on vous demande.

PHILIPIN *bas.*

Ah! vous voilà gâté.

VALERE.

(Lisette rentre)

J'y vais. Que dois-je faire en cette extrémité?
Ah! je vais recevoir un affront effroyable.

PHILIPIN.

Monsieur, s'il ne tenoit qu'à se donner au diable....

LISETTE *revenant.*

Monsieur, on me renvoye.

VALERE.

Oh! je ne puis encor,
Rentrez.

PHILIPIN

M'en croirez-vous, Monsieur? Prenez l'essor,
Sortez.

VALERE.

Je n'ose.

PHILIPIN.

Enfin cherchez donc un remede.
Mais voici le Traiteur; faites tant qu'il vous aide.

SCENE XIX.

VALERE, PHILIPIN, LE TRAITEUR, LE FRERE de Celide.

LE TRAITEUR.

Monsieur, en peu de mots, il me faut de l'argent,
Ou je vais tout-à-l'heure envoyer un Sergent.

VALERE.

Je vous contenterai, n'en soyez point en peine :
Mais il vous faut encore attendre la quinzaine ;
Mon Pere arrivera dans dix ou douze jours,
Puis....

LE TRAITEUR.

A d'autres, Monsieur ; ce sont là vos détours :
Votre Valet cent fois a donné de ces bourdes ;
C'est nous prendre en un mot pour franches hapelourdes.

LE FRERE de Celide, *ouvrant la porte.*

Valere ? un mot.

VALERE.

(Le Frere rentre.)

J'y vais. Fiez-vous sur ma foi,
Qu'en ce tems vous aurez tout ce que je vous doi.

LE FRERE *revenant.*

On est, de vous parler, dans une impatience....

PHILIPIN *au Frere.*

C'est qu'il parle au Traiteur.

LE FRERE.

Au moins, point de dépense;
A quoi bon tant de mets? il ne nous faut qu'un plat.

VALERE.

Bon, vous n'en aurez qu'un.

LE FRERE *au Traiteur.*

Mais qu'il soit délicat.
Monsieur, sur le Soupé ne croyez point Valere.
Il n'est pas maintenant besoin de grande chere,
Il ne nous faut qu'un plat, comme je vous ai dit.

VALERE *au Frere.*

Laissez-nous.

LE FRERE.

Volontiers.

Philipin entre avec le Frere.

VALERE *au Traiteur.*

Monsieur....

LE TRAITEUR.

Point de credit;

Tous vos discours ne sont que des contes frivoles :
Il me faut de l'argent, & non pas des paroles ;
Songez à m'en donner.

VALERE.

Ma foi, je n'en ai pas ;
Et comme vous voyez, j'ai besoin d'un Repas :
Faites-moi ce plaisir ; après, foi d'honnête-homme,
Vous serez satisfait.

LE TRAITEUR.

Comme de l'autre somme.
C'est en vain me presser, vous perdez votre tems.
Adieu ; pensez bientôt à nous rendre contens.

VALERE *seul, après avoir regardé de tous les côtés.*

Où donc est Philipin ? Ah ! tout me desespere.



SCENE XX.

UN SERGENT, VALERE.

LE SERGENT.

MOnsieur ?

VALERE.

Que vous plaît-il ?

LE SERGENT.

Vous nomme-t'on Valère ?

VALERE.

Oui.

LE SERGENT.

Pour vous informer de mes intentions,
Je viens pour vous donner trois Assignations.

VALERE.

Trois Assignations! Quelles gens les envoyent ?

LE SERGENT.

Pour vous faire sçavoir les Bourgeois qui m'employent,
Le premier de ces trois, est un Marchand Gantier ;
Le second, Patissier ; l'autre, Cabaretier.

VALERE

Avec d'honnêtes gens, autrement on en use.

Envoyer un Sergent !

LE SERGENT.

Je vous demande excuse ;
Pour vous, en cas pareil, j'en ferois tout autant.

VALERE.

Ah ! ce n'est pas de vous que je suis mécontent,
Et....

LE SERGENT.

Souffrez que j'écrive un mot.

VALERE.

Ah ! je déteste,
Si l'on le voit ici. Dépêchez, soyez preste ;
Car j'ai hâte.

LE SERGENT *en écrivant.*

C'est fait, Monsieur ; c'est à regret....

VALERE.

Fort bien, je vous entends.

LE SERGENT *lui donnant les Assignations.*

Je suis homme discret.

VALERE.

Adieu, sortez.

LE SERGENT.

Je sors.



SCENE XXI.

VALERE *seul.*

Où diantre peut-il être?
M'abandonner ainsi! Tu le payeras, traître;
Coquin, de mille coups je sçaurai te punir.
En l'état où je suis, que vais-je devenir?

SCENE XXII.

VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN *revenant.*

AH parbleu! pour ce coup, la Dame en a dans l'aîle.

VALERE.

Hé! d'où viens-tu, faquin?

PHILIPIN.

Hé quoi! l'on me querelle,
Dans un tems où j'ai fait un tour d'homme d'esprit?

VALERE.

Est-ce qu'en ma faveur le Traiteur s'adoucit ?

PHILIPIN.

Vous allez voir dans peu l'effet de mon adresse.

VALERE.

Apprend-moi ce que c'est, ne m'en fai point finesse.

PHILIPIN.

Pour vous débarrasser, apprenez que j'ai dit Qu'en ce lieu....

SCENE DERNIERE.

CELIDE, CIDALISE, DORISE, LISIMON, LE FRERE de Celide, VALERE, PHILIPIN.

LE FRERE *sortant.*

MAis, ma Sœur...

CELIDE.

Mais, mon Frere, il suffit ; Je n'y veux point rester, quoique vous puissiez dire.

LE FRERE.

Mais ....

CELIDE.

Mais, encore un coup, cela vous doit suffire ;
C'est prendre peu de soins de la santé des gens.

CIDALISE *à Valere.*

Pour donner à souper, prenez mieux votre tems,
Monsieur, n'exposez plus les Dames de la sorte.

LISIMON *à Cidalise.*

Ce n'est rien, demeurez.

CIDALISE.

Non, il faut que je sorte.
(à Celide.)
Ah! Madame, au plutôt abandonnons ce lieu.

CELIDE.

Ah ! pour moi, je vous suis.

VALERE.

Mais que je sçache ....

CIDALISE.

(à Lisimon.) Adieu.
Remenez-moi.

LISIMON.

D'accord.

LE FRERE.

Ma Sœur, cessez de craindre.

CELIDE.

Mon Frere, là-dessus je ne puis me contraindre.
Allons

Allons, venez.

LE FRERE.

Allons.

VALERE *à Celide.*

Ne puis-je point sçavoir...?

DORISE.

Ah! de plus de dix jours je ne veux point vous voir;

Eloignez-vous de moi. Dorise, allons, ma cappe?

DORISE.

La voilà.

CELIDE *prenant son Frere.*

Sortons vîte.

DORISE.

Ah! si l'on m'y rattrape....

VALERE.

Dorise, apprend-moi donc....

DORISE.

Ah! ne m'approchez pas.

Ils s'en vont.

PHILIPIN.

Nous voilà délivrés d'un fort grand embarras.

VALERE.

Oui, sans doute.

PHILIPIN.

Et le tout vient de mon industrie.

Mais sçavez-vous comment?...

VALERE.

Di vîte, je te prie.

PHILIPIN.

La petite Verole a sçû vous dégager ;
La peur de la gagner les a fait déloger.
J'ai dit que de ce mal une fort belle Femme
Dans ce même logis venoit de rendre l'ame,
Et que j'étois rentré pour les en avertir.
Ces Dames aussitôt n'ont pensé qu'à sortir,
Et fuir cette maison ; vous l'avez vû vous-même.

VALERE.

On ne pouvoit trouver un meilleur stratagême.

PHILIPIN.

Monsieur, sortons aussi, ne faisons point les fats ;
Ces deux Messieurs pourroient revenir sur leurs pas.

VALERE.

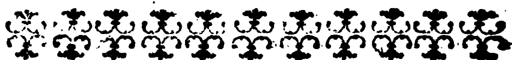
Ta raison est fort bonne, & je sors tout-à-l'heure.

PHILIPIN.

Je conseille à chacun d'aller à sa demeure ;
Il y soupera mieux qu'il ne feroit ici.
Et moi, de mon côté, je vais souper aussi.

FIN.

LES
NOBLES
DE
PROVINCE,
COMEDIE.



ACTEURS.

Mr. & Mad. DE FATENCOUR.

Mr. DE FONDNID.

Mr. DE VALEREUX.

Mr. D'ILSMARETS, Amant d'Angelique, *en Juste-au corps de Velours noir.*

ANGELIQUE, Fille de Monsieur de Fatencour.

FLORINE, Suivante d'Angelique.

ARPALIS, Cousine d'Angelique.

Mr. DE LOISONNIERE, Cousin de Monsieur de Fautencour, *en Juste-au-corps de Velours noir.*

LA TOUR, Exempt.

FABRICE, Valet de Monsieur d'Ilsmarets.

CRISPIN, Fils du Fermier de Monsieur de Fatencour.

GRAND-JOBE.
GRATIAN.
NICOLAS.
ROBIN.
} Païsans.

Mr. CHIROS, Chirurgien.



LES NOBLES DE PROVINCE, COMEDIE.



ACTE I.



SCENE PREMIERE.

FATENCOUR, VALEREUX.

FATENCOUR.


ON, Monsieur de Valereux, il ne sera point dit
Que ma Maison le cede à celle de Fondnid.
Vous m'accusez en vain d'avoir l'humeur boüillante;

Madame de Fondnid eſt une impertinente.
Je voudrois bien ſçavoir qui lui donne l'orgueil,
Quand ma Femme ſurvient, de garder le fauteuil?
Le vouloir emporter ſur ma Femme!

VALEREUX.

Hé! de grace.....

FATENCOUR.

Si l'ancienneté fait le prix d'une race,
J'en ai... Vous le ſçavez, ſi c'eſt depuis un jour,
Que l'Hiſtoire fait bruit du nom de Fatencour.

VALEREUX.

Je ne conteſte point ce qui ſe peut connoitre;
Vous êtes Gentilhomme autant qu'on le peut être,
D'accord. Prétendez-vous que la bonne Maiſon
Donne droit de fermer l'oreille à la raiſon?
Moderez votre bile, & vous rendez traitable.

FATENCOUR.

J'écoute la raiſon, quand elle eſt raiſonnable;
Et c'eſt parler raiſon, que de vous ſoutenir
Que ſur le pas devant, je me dois maintenir.
Ma nobleſſe.....

VALEREUX.

On le ſçait, elle eſt fort ancienne.

FATENCOUR.

J'en veux dreſſer la carte, afin qu'on s'en ſouvienne.

En l'an mil quatre cens nonante-deux, (j'en ai
De bons Titres, s'il faut prouver que je dis vrai)
Gaspard de Fatencour, seul dèslors de sa sorte,
Eut l'honneur d'épouser Claire de Branche-
morte,
Heritiere fameuse, & qui très-noblement
Portoit en champ de gueule onze chevaux d'ar-
gent:
Belles Armes!

VALEREUX.

Sans doute.

FATENCOUR.

Et ce fut en mémoire
De l'un de ses Ayeux, qui tout couvert de
gloire,
Sur onze Turcs, montant chacun un cheval
blanc,
Avant que d'expirer, vengea son propre sang,
Quand d'une belle ardeur, suivant la noble
atteinte,
Godefroy de Boüillon conquit la Terre sainte.

VALEREUX.

Je crois qu'il est ainsi.

FATENCOUR.

Ce Gaspard mit au jour
Messire Valantin-Blaise de Fatencour;
De ce Valantin Blaise, & d'une Bestenville,
Naquit un Olivier. Celui-là fut fertile;

Car d'une Cochonzac il laissa huit enfans ;
Sçavoir, Richard, Thibaut, René ....

VALEREUX.

C'est perdre tems ;
Déja plus d'une fois, vous m'avez fait la grace
De m'éclaircir à fond sur toute votre race,
J'en sçai les descendans.

FATENCOUR.

C'est pour vous témoigner
Que le Sang dont je sors, n'est pas à dédaigner,
Et que des Fatencours la Noblesse autentique
Est un peu plus que noble ; & c'est ce qui me pique,
Qu'une femme ....

VALEREUX.

Elle a tort ; on ne le peut nier.

FATENCOUR.

Richard, qui fut l'aîné des huit Fils d'Olivier,
De Barbe d'Arpenroc eut Quentin ....

VALEREUX.

Je vous prie,
Encore un coup, laissons leur généalogie ;
Et puisque je vous trouve en ce lieu sans témoins,
De mon zele pour vous, souffrez les derniers soins.
Si vous sortez d'un Sang considerable, illustre,
La Maison de Foudnid ne manque point de lustre ;

Et

Et vouloir, de hauteur, la contraindre à ceder,
C'eſt à quoi de plus près vous devez regarder.

FATENCOUR.

Par mes Armes on voit de grandes alliances ;
Qui de nous aux Fondnids font voir des differences ;
D'ailleurs par des Tombeaux, comme par le Blaſon,
Je puis encor prouver l'éclat de ma Maiſon.
S'il ne tient qu'à fournir des Contrats, de grands Titres ....

VALEREUX.

Croyez-moi, faites mieux, choiſiſſez des Arbitres,
Et ne commettez point, pour vos ſeuls interêts,
Les meilleures Maiſons de tout le Vivarets ;
Ou pour, ou contre vous, la Nobleſſe engagée,
Sur votre differend, ſe trouve partagée ;
Il peut coûter du ſang, ſi .....

FATENCOUR.

Je ne prétends point
Qu'il en coûte à perſonne.

VALEREUX.

Oui, mais.....

FATENCOUR.

Non, ſur ce point
(Montrant ſon épée.)
Je ſuis ferme, & voici qui vuidera l'affaire ;

Point d'autre Arbitre.

VALEREUX.

Ainsi vos amis ont beau faire ;
Leurs avis....

FATENCOUR.

Leurs avis sont avis superflus.

VALEREUX.

Quoi ! toujours....

FATENCOUR.

J'en croirai mon épée, & rien plus.

VALEREUX.

Mais vous sçavez du Roi la sévere Ordonnance,
Il défend les duels.

FATENCOUR.

N'étoit cette défense ;
Déja Fondnid & moi sur le pré... Mais enfin
On se rencontre, & lors on passe son chagrin.

VALEREUX.

Défiez-vous du vôtre ; il vous perd.

FATENCOUR.

Bagatelle.

VALEREUX.

Monsieur le Gouverneur qui sçait votre querelle....

FATENCOUR.

Monsieur le Gouverneur sçait bien que Fatencour
Est homme à dégainer cinquante fois le jour ;

Et sur le point d'honneur me connoissant sensible,
Verra, sans s'étonner, que je sois inflexible.

VALEREUX.

Deux fois il m'a mandé d'appaiser vos discords;
Et sans y réussir, j'ai fait tous mes efforts.
Mais j'attends aujourd'hui sa réponse derniere,
Ou par un homme exprès, ou bien par l'ordinaire;
Croyez-moi comme ami, prévenez son pouvoir.

FATENCOUR.

Je connois ce qu'il peut, mais je sçai mon devoir;
Et que quand d'une offense on a l'ame frappée,
On doit, s'il est besoin, tirer cent fois l'épée.

VALEREUX.

Donc, qui vous en croira, toujours flamberge au vent?
On n'est point brave, à moins qu'on se batte souvent?
Ne vous y trompez point, la gloire en est petite:
Tous ces grands dégaineurs sont gens que l'on évite;
Et le solide honneur dont on doit faire cas,
Ne consiste jamais à faire du fracas,

Il faut que la prudence au courage réponde.

FATENCOUR.

Tous ces raisonnemens sont les plus beaux du
monde ;
Mais Monsieur de Fondnid me le paîra.

SCENE II.

FATENCOUR, VALEREUX, CRISPIN.

CRISPIN *sortant.*

Coquin !
Moi coquin ? Apprenez qu'on me nomme Crispin,
Et que....

FATENCOUR.

Qu'as-tu ?

CRISPIN.

Morbleu ! si vous étiez un homme ;
Je vous ferois bien voir que je reviens de Rome :
Que dans l'occasion je suis garçon de cœur ;
Sans noblesse, il est vrai, mais tout rempli d'honneur.

FATENCOUR.

Qu'as-tu donc ?

CRISPIN.

On m'a fait un déplaisir extrême.

FATENCOUR.

Hé qui ?

CRISPIN.

C'est votre Niéce.

FATENCOUR.

Arpalis ?

CRISPIN.

Elle-même.

Elle m'a menacé de cent coups de bâton.

FATENCOUR.

Quel en est le sujet ?

CRISPIN.

C'est pour un violon

Que je voulois avoir.

FATENCOUR.

Elle est un peu mutine.

Pourquoi ce violon ?

CRISPIN.

Pour porter à Florine

Un bouquet. J'ai tout fait pour la persuader ;

Mais elle n'a jamais voulu me l'accorder,

Et m'a dit brusquement qu'elle en avoit affaire.

FATENCOUR.

Tu devois t'empêcher de te mettre en colere.

CRISPIN.

Vous sçavez que Florine est promise à ma foi,
Que l'hymen doit dans peu nous mettre sous sa loi;
Que c'est par votre aveu; que notre mariage
Doit causer de la joïe à tout le voisinage.
Donc, quand un Amant aime ... & à l'Objet aimé
Il veut plaire, il fait voir comme il en est charmé.
C'est par cent petits soins qu'à la personne aimée
Il prouve avec ardeur que son ame est charmée.
Moi voulant à Florine, avec un vert bouquet,
Lui prouver tendrement que je l'aime en effet...
Ainsi, quand il survient ... en pareille occurrence,
Des gens ... qui ... serviteur.

SCENE III.

VALEREUX, FATENCOUR.

VALEREUX.

Il en tient.

FATENCOUR.

Je le pense.

VALEREUX.

Revenons à Fondnid.

FATENCOUR.

Je vous quitte.

VALEREUX.

Sur vous

Je ne pourrai donc rien ?

FATENCOUR.

Point d'accord entre nous.

Pour vous en faire voir l'entreprise frivole,
Je lui fais demander deux deniers une obole,
Qu'au terme de Noël il me doit tous les ans,
Pour un pré qui dépend de mon Fief des Faisans ;
J'en ai trouvé le titre, il le veut méconnoître,
Et voilà qui ....

VALEREUX.

Pourquoi tant de chaleur ? Peut-être
Que ses amis pourront lui faire concevoir...

FATENCOUR.

Il n'est point de raison qu'il veüille recevoir ;
Point d'endroits où l'orgueil de Fondnid ne paroisse.
Il occupe de plus un banc dans la Paroisse,
Dont jadis mes Ayeux ont été possesseurs,
Et qui ne fut jamais à ses prédecesseurs.
C'est ce que depuis peu, des gens m'ont fait comprendre.

VALEREUX.

Croyez-vous par fierté l'obliger à le rendre ?

FATENCOUR.

Nous verrons.

VALEREUX.

Agissez par douceur ; en tout cas,
Vous pourrez par Justice....

FATENCOUR.

Ah ! ne m'en parlez pas.
Par Justice !

VALEREUX.

Comment ?...

FATENCOUR.

Est-il raison si bonne,
Que l'argent ne renverse aussitôt qu'on en donne ?
Et sur le meilleur droit peut-on rien emporter,
Qu'autant qu'on trouve l'art de bien solliciter ?
Qu'à mes prétentions une femme s'oppose,
Qu'elle s'en mêle, adieu l'équité de ma cause.
D'ailleurs, il faudra croire un Procureur sans foi,
Qui sçaura sur des riens chicaner malgré moi ;
Qui de fausses raisons m'accablant les oreilles,
Sur cent formalités promettra des merveilles,
Et qui, pour me piller, trouvera le moyen
De prolonger vingt ans une affaire de rien.

Moi, d'un Procès vingt ans j'aurois l'ame occupée,
Quand je puis le finir par quatre coups d'épée?

VALEREUX.

Voyez mieux les perils qui suivent ce dessein :
Le succés des combats est toujours incertain,
Et de votre ennemi la valeur éprouvée.....

FATENCOUR.

Ma Femme par la sienne auroit été bravée?

VALEREUX.

Mais.....

FATENCOUR.

Devant mon logis, hier même il eut encor
L'audace de sonner cinq ou six fois du cor.
Bien lui prit que j'étois ailleurs.

VALEREUX.

La Venerie
Donne ce privilege ; un Chasseur.....

FATENCOUR.

Je vous prie,
Finissons-là ; je sens ma bile s'émouvoir,
La matiere m'échauffe ; & la-dessus, bon-soir.



SCENE IV.

VALEREUX *seul.*

QUe de son propre sens une ame prévenuë
Se rend mal-aisément la verité connuë !
J'ai beau lui faire voir ce qu'il doit redouter
De l'aveugle courroux qu'il veut trop écouter,
Il suit obstinément ce qu'il s'est mis en tête ;
Et sans examiner quels malheurs il s'apprête,
D'un fantôme d'honneur ....

SCENE V.

VALEREUX, D'ISLMARETS, FABRICE.

D'ISLMARETS *en Juste-au-corps de velours noir.*

SEul à rêver ainsi ?

VALEREUX.

J'allois rendre visite à deux cens pas d'ici ;

Et trouvant Fatencour, je l'ai mis ſur l'affaire
Qui cauſe ſa rupture avecque votre Pere.

D'ISLMARETS.

Qu'avez-vous obtenu ?

VALEREUX.

Point d'accommodement ;
Il n'écoute & ne croit que ſon emportement.

D'ISLMARETS.

Ne vous relâchez point, & lui parlez encore.

VALEREUX.

Souffrons qu'en liberté ſa bile s'évapore ;
Après, cherchant le tems de le voir ſans témoins,
S'il peut être gagné, ſoyez ſûr de mes ſoins.

SCENE VI.

D'ISLMARETS, FABRICE.

D'ISLMARETS.

Tu ne dis mot, Fabrice ?

FABRICE.

Hé que pourrois-je dire ?
Je vois de jour en jour, que votre mal empire :

Et qu'en continuant, vous allez à credit
Hipotequer le peu que vous avez d'esprit.

D'ISLMARETS.

Ma folie est donc grande ?

FABRICE.

Elle n'a point d'égale.
Quoi! Vous ? être entêté d'une Provinciale ?
Vous ? qui depuis dix ans à la Cour attaché,
Sur les seules douceurs vous êtes retranché ?
Et qui ne méditant que conquêtes nouvelles,
Trafiquiez sans scrupule avec toutes les Belles ?

D'ISLMARETS.

Il est vrai qu'ennemi de tout attachement,
J'ai traité jusqu'ici l'amour d'amusement :
Mais la belle Angelique, à qui je rends les armes,
N'avoit point à mes yeux fait éclater ses charmes ;
Et j'ignorois encor, qu'il fût une beauté
Si digne des soupirs dont je fais vanité.
Mille objets, à la Cour, sans doute, ont dequoi plaire ;
Mais tout n'est là qu'intrigue, artifice & mystere ;
Et la ruse s'y trouve en un si haut credit,
Qu'on n'y pense rien moins que ce que l'on y dit.

Ces défauts ne ſont point dans l'aimable Angelique.
Son jeune cœur reſſent ce que ſa bouche explique;
Et lorſqu'il ſe promet à ma fidelité,
Ses yeux me ſont garans de ſa ſincerité.

FABRICE.

De l'air dont elle eſt faite, elle en vaut bien une autre,
Il eſt vrai; mais ſon Pere eſt ennemi du vôtre.
Et quoique vous faſſiez, Monſieur de Fatencour
De ſa Fille jamais n'approuvera l'amour.
Il vous faut ſon aveu, pour devenir ſon Gendre.

D'ISLMARETS.

L'obſtacle eſt malheureux; mais devois-je l'attendre?
Depuis deux mois & plus que je ſuis en ces lieux,
Angelique par-tout s'eſt montrée à mes yeux.
Surpris de ſa beauté, j'ai tâché de lui plaire;
Et prêt à découvrir mon amour à ſon Pere,
Pouvois-je deviner qu'un mauvais point d'honneur
Diviſant nos Maiſons, troubleroit mon bonheur?
Cependant blâmes-tu ma paſſion extrême?
Malgré nos differends, Angelique eſt la même;

Sa tendresse subsiste, & son cœur tout à moi
Tous les jours en secret me répond de sa foi.

FABRICE.

Florine a de l'esprit, & je sçai que par elle
Nous avez le plaisir de voir souvent la Belle.
Mais on peut découvrir vos secrets rendez-vous,
Et lors....

D'ISLMARETS.

Esperons mieux, l'Amour sera pour nous;
Il ne faut qu'un moment pour bien changer des choses.

FABRICE.

Oui, quand d'une querelle on veut peser les causes,
On vient alors sans peine à l'accommodement:
Mais ici vous perdez votre raisonnement.
Messieurs les Campagnards sont gens, sur ces matieres,
A ne s'en rapporter qu'à leurs longues rapieres.
Qu'un mot les ait choqués, ils sont aux champs d'abord,
Se font tenir à quatre; & sans leur faire tort,
Monsieur de Fatencour & Monsieur votre Pere
En sont deux aussi francs, soit dit sans vous déplaire;
Mais qui les en croiroit, pour un banc chaque jour
On livreroit bataille.

D'ISLMARETS.

Epargne mon amour ;
Pourquoi lui fais-tu voir les malheurs qu'il doit craindre ?

FABRICE.

Sans Monſieur Valereux, vous ſeriez plus à plaindre ;
Pour appaiſer les gens, ſi ſes efforts ſont vains,
Il empêche du moins que l'on en vienne aux mains.
Mais Florine ſurvient.

SCENE VII.

D'ISLMARETS, FABRICE, FLORINE.

D'ISLMARETS.

AH ! ma chere Florine,
Qu'eſt-ce ? Hé-bien, ta Maîtreſſe ?

FLORINE.

Elle eſt toujours chagrine,
Et doit être au jardin dans une heure au plûtard ;
Voilà ce que j'allois vous dire de ſa part.

D'ISLMARETS.

Son insolence extrême

Mériteroit.....

FLORINE.

Prend garde.....

CRISPIN.

Hé! prend garde toi-même.

J'aurois démangeaison de te.....Je ne dis mot.

Qui sont ces drôles-là?

D'ISLMARETS.

Parlez donc, maître sot.....

CRISPIN.

Je ne veux pas parler, moi.

D'ISLMARETS.

Sans cérémonie,

Délogeons; autrement je pourrois.....

CRISPIN.

Oh! jarnie,

Ne vous y frottez pas; vous n'êtes point hupé

Assez haut, pour... *(Il le pousse.)* Je crois que vous m'avez frappé?

Si j'en étois certain, je vous ferois connoître...

Un soufflet, sans rien dire! Ah! c'est frapper en traître.

Ventre, j'ai de l'honneur, &.....

D'ISLMARETS.

Si tu ne t'en vas.....

FLORINE.

Hé! pour l'amour de moi, ne le maltraitez pas.

CRISPIN.

Oui ? pour l'amour de toi ? C'est bien dit ; patience,
Rira bien qui rira le dernier, va.

Il sort.

D'ISLMARETS.

Je pense
Qu'il a l'esprit perdu. Quel est-il ?

FLORINE.

C'est le Fils
D'un nommé Jean Rustaut, le Fermier du logis.
Il revient d'Italie, & s'est mis dans la tête
De m'épouser.

D'ISLMARETS.

Ma main à souffleter trop prête
T'a déplu. Mais, Florine, il faut me pardonner,
Mon brusque emportement doit peu te chagriner ;
J'en ai, je te proteste, un déplaisir extrême,
Et j'en veux au plutôt faire excuse à lui-même.

FLORINE.

Bien que j'en sois fâchée, il méritoit cela.

FABRICE *rentrant.*

Ainsi tu n'en es pas trop touchée ?

FLORINE.

Hé ! là, là,
Il aura de bon bien, & c'est assez pour plaire.

D'ISMARETS.

Et tu l'épouseras ?

FLORINE.

Pourquoi ne pas le faire ?
Il m'aime.

FABRICE.

Je t'entends. C'est-à-dire en un mot,
Que n'étant par lui-même encor qu'à demi sot,
Tu le rendras complet.

FLORINE.

Voyez, il faut l'entendre.

FABRICE.

S'il te faut du secours, tu n'auras qu'à me prendre.

FLORINE.

C'est bien à toi, vraiment, à donner ton avis !
Mais là-bas j'apperçois un Cousin du logis ;
Il viendra m'aborder, éloignez-vous, de grace.

DISLMARETS *s'en allant.*

Souvien-toi que....

FLORINE.

Je sçai ce qu'il faut que je fasse :
Venez au rendez-vous, sans vous inquiéter.
Si l'importun Cousin se pouvoit éviter......
Mais il vient droit à moi. Peste de la querelle,
Qui nous attire ici cette sotte sequelle.
Depuis qu'elle a fait bruit chez nous de toutes parts,
Je vois à tous momens pleuvoir des Campagnards ;
Celui-ci nous accable à toute heure.

SCENE IX.

LOISONNIERE, FLORINE.

LOISONNIERE *en Juste-au-corps noir.*

AH! Florine,
Comment est le Cousin ?

FLORINE.

Fort bien.

LOISONNIERE.

Et la Cousine,
Sa femme? hem!

FLORINE.

Hé! je crois qu'elle se porte bien:
N'en déplaise pourtant à son Chirurgien,
Qui lui soutient que non.

LOISONNIERE.

Je la tiens maladive.

FLORINE.

Son plus grand mal ne gît qu'en l'imaginative.

LOISONNIERE.

La Cousine leur fille? hem! Tu ne m'en dis rien.

FLORINE.

Tous ont la santé bonne, & le chat & le chien.

Sans compter deux Messieurs à pance large & ronde,
Qui dînent au logis; tout est le mieux du monde.

LOISONNIERE.

Qui sont-ils ?

FLORINE.

Je ne sçai; mais ce sont de ces gens
Qui ne craignent personne, & chamaillent des dents,
Et qui d'un ennemi se défont fort en hâte,
S'il leur dure aussi peu que fait un liévre en pâte;
En quatre coups d'escrime il est expedié.

LOISONNIERE.

L'interêt du Cousin nous a tous mis sur pié.
On se fait voir ami dans les grandes affaires.

FLORINE.

Vous êtes tous sur pied, mais vous n'avancez guéres.
Pourquoi par un accord ne pas tout terminer,
Plutôt que d'être prêts sans cesse à dégainer ?
Tant de Gentilshommeaux à nourrir, embarrassent.

LOISONNIERE.

Ce sont des points d'honneur, Florine, qui te passent.

FLORINE.

Ma foi, le point d'honneur qui vous anime tous,
C'est de venir ici boire comme des trous;

Vous trouvez votre compte à vous voir nécessaires,
Et seriez bien fâchés d'abreger les affaires.
Sur la moindre raison, pour vous toujours de poids,
Vous accourez ici, cinq ou six à la fois ;
Deux mots sur la querelle, & quatre heures à table.

LOISONNIERE.

Tout le monde n'est pas d'un sentiment semblable ;
Les avis differens donnent à raisonner.

FLORINE.

Et le tout n'aboutit jamais qu'à bien dîner ;
Ce sont raisonnemens éternels que les vôtres.
Pour deux qui s'en iront, il en revient six autres ;
Et vous faites bien moins la guerre tour à tour
A Monsieur de Fondnid, qu'à notre basse-cour.
Ces verités, chez nous, un peu trop se connoissent.
Dès que vous paroissez, nos poulets disparoissent ;
Et vous voir arriver dispos, frais & gaillards ;
C'est un arrêt de mort pour nos meilleurs canards :
Lapins, dindons, brochets, carpes, tout vous redoute.

LOISONNIERE.

Cela coûte au Cousin quelque chose, sans doute ;
Aussi, pour le servir il a de braves gens,
Tous prêts à s'égorger quand il en sera tems ;
Comme au champ de bataille, ils courent tous en hâte.

FLORINE.

Et cependant, de peur que notre vin se gâte,
Ils l'entonnent toujours à bon compte ; pour moi,
Je sens que tout me choit, sitôt que je les voi.
L'un, avalant d'abord trois ou quatre lampées,
Parle de pistolets, de fusils & d'épées ;
L'autre, en son jeune tems assure qu'il a mis
Plus de breteurs à bas, que tué de perdrix.
Cet autre, en attendant l'heure de la crevaille,
Le fleuret à la main, attaque la muraille ;
Et d'une telle force allonge de grands coups,
Qu'il en fait retentir & vitres & verroux.
Celui-ci le plus sot, quoique le plus tranquile,
Sur le ton doucereux, veut ajuster son stile :
Il fait le raisonnable ; & par tout ce qu'il dit,
On voit qu'il a sans cesse un travers dans l'esprit.
Celui-ci grand jureur, faisant le diable à quatre,
Lorsqu'il ne voit personne, enrage de se battre ;
Point d'accommodement, c'est son opinion.
Je n'ai jamais passé qu'un hiver à Lyon ;

Mais

Mais je n'ai rien vû là, qui ne ſoit fort contraire
A ce qu'aux Campagnards tous les jours je vois faire.
Sçavez-vous ce qu'on dit ?

LOISONNIERE.

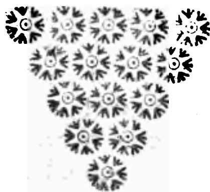
Moi ? Non.

FLORINE.

On dit tout franc,
Que tous vos conſeils vont à répandre du ſang ;
Que vous êtes fâché, quand on ſe raccommode
Sans faire quelque plaïe.

LOISONNIERE.

Oui, c'eſt là ma methode.
Pour temperer les gens qui prennent trop d'eſſor,
Il eſt bon....



SCENE X.

CRISPIN, LOISONNIERE, FLORINE, NICOLAS, ROBIN, GRATIAN, GRAND-JOBE.

CRISPIN *en entrant.*

AH, parbleu ! je le retrouve encor.
Frappe, Gratian, frappe.

NICOLAS *lui jettant un sac sur la tête par derriere, & lui saisissant son épée, tandis que les autres le frappent de leurs gaules.*

Ah ! tatigué, mon drôle,
Vous soufletez les gens !

LOISONNIERE *se démenant.*

Qu'est-ce donc ?

NICOLAS *frappant avec les autres.*

A l'école :
Margué, vous apprendrez qui je sommes.

LOISONNIERE *fuyant*.

Coquin.

FLORINE.

Etes-vous possedés? Arrêtez-les, Robin.

NICOLAS *poursuivant*.

Oh, jarnigué! j'aurons notre revanche.

CRISPIN.

Assomme.

Il s'enfuit! Ferme après, Grand-Jobe.

NICOLAS *revenant*.

Voilà comme

Je traitons les batteux de gens. Oh, palsangué!

Il en a tout le sou.

CRISPIN.

Grand merci.

NICOLAS.

Ventregué,

S'il ne m'eût pas montré les talons....

FLORINE.

Miserable!

As-tu perdu l'esprit? di.

CRISPIN.

J'ai perdu le diable.

FLORINE.

Je pense qu'il est fou.

CRISPIN.

Si je suis fou, tant mieux,

C'est mon plaisir.

FLORINE.

Voyez comme il roule les yeux!

CRISPIN.

Je veux les rouler, moi.

FLORINE

Pourſui, tu fais merveilles.

CRISPIN.

Prend garde à ne pas trop m'échauffer les oreilles;
Je pourrois bien., vois-tu....

NICOLAS.

Tout doux, Monſieur Criſpin.

CRISPIN.

Pourquoi tout doux? Jernie! ai-je tort?

NICOLAS.

Non.

CRISPIN.

Enfin,
Qu'elle s'en aille, ou bien....

FLORINE.

Je te quitte la place.
L'accès te prend, il faut attendre qu'il ſe paſſe.



SCENE XI.

CRISPIN, NICOLAS, ROBIN, GRATIAN, GRAND-JOBE.

CRISPIN.

ELle a morbleu bien fait ; encore un mot ou deux,
J'allois ....

NICOLAS.

Monsieur Crispin, vous êtes orageux !
Mettre la main dessus, ça n'est pas d'un brave homme.
Est-ce que vous avez vû battre Fille à Rome ?

CRISPIN.

J'ai bien vû pis encor, ce n'est rien que cela ;
Pour la moindre fredaine, on vous les traite là ....
Pour elles en ce lieu point de misericorde.

NICOLAS.

Oui, ce sont gens malins ; car quand je me recorde,

On dit qu'il faut toujours être en garde avec
eux,
Que naturellement ils sont gens venimeux,
Que... Mais si ce Monsieur, dont j'on frotté
l'échine,
Nous ramenoit des gens, j'aurions, margué,
la mine
De tâter du bâton.

CRISPIN.

Il ne reviendra pas;
Il sçait trop bien comment....

NICOLAS.

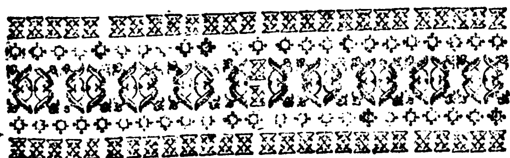
N'importe, je m'en vas.
J'ai peur que de sa part on ne vienne à nos
trousses;
On pourroit, nous trouvant, nous sangler des
escousses,
Qui nous.... Mais écoutons, j'entends quel-
qu'un. Adieu.

CRISPIN.

Allons, il ne faut pas demeurer en ce lieu.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, FLORINE.

ANGELIQUE.

Quoi ! riras-tu toujours?

FLORINE.

Ma foi, les coups de gaules
Ont methodiquement applati ses épaules :
On eût dit qu'à frapper ils se donnoient leçon ;
Ils l'ont évergeté de la bonne façon.
Son juste-au-corps sans doute étoit net par derriere.

ANGELIQUE.

L'accident est fâcheux, je plains de Loisonniere.

FLORINE.

Je ne sçaurois le plaindre ; & puisque le hazard
A fait ce *qui pro quo*, c'est un bon Campagnard :
Son esprit mal-faisant commence à me déplaire ;
Toujours contre Fondnid il aigrit votre Pere.
Ses conseils sont méchans ; & je crois que sans eux,
Tout seroit terminé par Monsieur Valeureux.
Son dos méritoit bien une telle avanture.

ANGELIQUE.

Qu'il n'ait pas reconnu Crispin !

FLORINE.

Je vous l'assure ;
Tant de bras ont chargé sur lui tous à la fois,
Que sans tourner visage, il s'est sauvé du bois.
L'un l'affublant d'un sac, & saisissant sa brette....
S'il n'eût eu le pied bon, sa fortune étoit faite ;
Ils l'alloient étriller tout du long.

ANGELIQUE.

Mais enfin,
Tout Campagnard qu'il est, c'est toujours mon Cousin.

FLORINE.

Que fait la parenté, quand on est ridicule ?

ANGELIQUE.

Tu parles franchement.

FLORINE.

Moi, que je dissimule ?

A quoi bon? Qui voudroit vous faire, pour
époux,
Prendre un de Loisonniere, y consentiriez-
vous?

ANGELIQUE.

Quoique née en Province, il faut que je con-
fesse
Que j'aurois sur ce choix plus de délicatesse,
Et qu'en mon cœur le bien n'a pas assez de part,
Pour me faire épouser jamais un Campagnard.
Ne t'ai-je pas cent fois fait voir la difference
De ceux qui du beau monde ont quelqu'expe-
rience?
Ils ont je ne sçai quoi de si noble en parlant,
Un certain air en tout aimable, doux, galant,
Un esprit libre, aisé, qui plaît, qui s'insinuë.

FLORINE.

Les six mois qu'à Lyon on vous a retenuë,
Vous a toute changée. Il est vrai que toujours
Vous avez des Romans tiré un grand secours;
Moi-même je m'en sens toute autre, & je
m'admire
Depuis un an ou deux que vous m'en faites lire.

ANGELIQUE.

La lecture sans doute aide fort à l'esprit;
C'est un mets savoureux, dont le suc le nourrit.
La conversation dont il prend l'habitude,
Lui sert, pour le polir, d'une agréable étude,

Elle en ôte à la fin tout le materiel;
Mais il faut, pour cela, beaucoup de naturel.

FLORINE.

Moi, j'ai du naturel, Madame.

ANGELIQUE.

Il n'en est guere
Qui sçachent au besoin se mieux tirer d'affaires;
Aussi, Florine, aussi tu sçais tous mes secrets.

FLORINE.

Hé! ce n'est pas tant pis. Mais Monsieur d'Ismarets,
Il est au rendez-vous peut-être à vous attendre.

ANGELIQUE.

Voici l'heure donnée, il est tems de s'y rendre.
Mais, helas! que je crains.

FLORINE.

Vous doutez de sa foi?
Il vous adore, allez, fiez-vous-en à moi.
Il est aussi bien pris qu'un Amant puisse l'être.

ANGELIQUE.

Tous ses empressemens me le font trop connoître:
Il m'aime, je le sçai; mais de si tendres feux
Ne servent qu'à nous rendre encor plus malheureux.
De son Pere & du mien, par où forcer l'obstacle?

FLORINE.

L'Amour à point nommé sçaura faire un miracle;

Mettez-vous en repos. Combien dans le Cyrus,
D'Amans infortunés tout-à-coup secourus?
Leurs malheurs cependant paroissent sans remede;
Quand le destin s'en mêle, il faut que tout lui cede.
Ce qu'il a fait pour eux, il le fera pour vous.

ANGELIQUE.

L'espoir est aux Amans quelque chose de doux:
On aime à se flatter; mais, Florine....

FLORINE.

Allez vîte;
S'il alloit survenir quelque sotte visite,
Qui ne vous laissât pas... Votre Pere survient,
Du régal de Crispin sans doute on l'entretient;
Laissez-moi l'écouter.

SCENE II.

LOISONNIERE, FATENCOUR, FLORINE.

LOISONNIERE.

Oui, dans cette surprise
J'ai cherché mon épée, & l'on me l'avoit prise.

Ainſi, tout étourdi des coups que j'ai reçus ;
J'ai vû des Païſans, & n'ai rien vû de plus ;
Je n'ai d'aucun d'entr'eux remarqué le viſage.

FATENCOUR.

Affronter mon Couſin ! Je prends part à l'outrage,
Et ferai là-deſſus pour vous ce que je doi.

LOISONNIERE.

Peut-être que Florine en ſçaura plus que moi ;
Elle a vû l'inſolence, & de quelle maniere....

FLORINE.

N'êtes-vous point bleſſé, Monſieur ?

LOISONNIERE.

Non, par derriere
Je me ſens ſeulement....

FLORINE.

Ils avoient le bras bon ;
Jamais je ne vis mieux allonger un bâton.
Vous avez fort bien fait de gagner au pied.

LOISONNIERE.

Peſte !
C'étoit à qui ſur moi joûroit mieux de ſon reſte ;
Ils ne me laiſſoient pas le tems de reſpirer.

FATENCOUR.

Les marauts ! Qui ſont-ils ? Tu ne peux l'ignorer.

FLORINE.

Je ne les connois point.

FATENCOUR.

Toi ?

FLORINE.

Non.

FATENCOUR.

Ce ſont, ſans doute,
Quelques gens de Fondnid.

LOISONNIERE.

Pour moi, je n'y vois goute,
Mais durant vos débats, je vous jure ma foi
De ne marcher jamais, qu'un fuſil avec moi.

FLORINE.

Si vous l'euſſiez eu là, je doute que ces drôles
Euſſent ſi fierement attaqué vos épaules.

FATENCOUR.

Ne crois-tu pas qu'ils ſoient des environs ?

FLORINE.

Eux ? non.

LOISONNIERE.

Je penſe d'un Robin avoir oüi le nom.

FLORINE.

Il eſt tant de Robins, que c'eſt là ne rien dire.
Ce ſont Robins, par-tout.

LOISONNIERE.

Voilà bien de quoi rire !

FLORINE.

Et quand j'en pleurerois, auriez-vous de Robin
Senti moins le bâton ?

FATENCOUR.

Excusez mon Cousin;
C'est une impertinente, à rire accoutumée:
Elle en est quelquefois pour rien toute pâmée;
Je la voyois hier se tenir les côtés,
De deux coqs qui s'étoient l'un sur l'autre jettés.

FLORINE.

J'ai l'ame gaie; hé-bien! est-ce un crime de rire?

FATENCOUR.

Oui; mais au nez des gens, qu'est-ce qu'on en peut dire?

FLORINE.

Par ma foi, ces frappeurs frappoient si rondement,
Que vous en auriez ri vous-même, assurément.

FATENCOUR.

J'en aurois ri?

FLORINE.

C'étoit un accord....

FATENCOUR.

La coquine!



SCENE III.

LOISONNIERE, FATENCOUR, CRISPIN, FLORINE.

CRISPIN.

Puisqu'ici tout à point je rencontre Florine,
Monsieur, c'est devant vous que je lui fais sçavoir
Que n'étant point mon fait, elle peut se pourvoir ;
Je devois l'épouser, mais je ne veux plus d'elle.

FLORINE.

Plus de moi !

FATENCOUR.

Quoi ! Crispin.

CRISPIN.

Elle fait la donzelle,
Monsieur ; & s'il vous plaît, je ne suis point un sot,
Je viens de Rome, & c'est tout dire en un seul mot.

FLORINE.

Il a le cerveau creux.

CRISPIN.

Creux, ou non, que t'importe ?
Laisse là mon cerveau.

FATENCOUR.

La colere t'emporte !

CRISPIN.

On se colere à moins. Je l'ai trouvée...

FLORINE *lui faisant signe.*

Hé-bien ?

CRISPIN.

Les signes que tu fais ne serviront de rien.

FLORINE.

Je te fais signe, moi ? Voyez ce qu'il veut dire !
Je te crains bien.

CRISPIN.

Tu ris ; mais je ne veux point rire,
Je suis fâché.

FLORINE.

Le grand dommage que voilà !

CRISPIN.

Je ne t'ai point tantôt trouvée... ?

FLORINE.

Acheve, là ;
Monsieur t'écoute, parle, allons donc.

CRISPIN.

Bonne bête !
Tu voudrois bien....

FATENCOUR.

Di donc ce qui te tient en tête.

Qu'a-

Qu'a-t'elle fait ? qu'as-tu ? quel eſt ton embarras ?

CRISPIN.

Monſieur, elle m'entend.

FATENCOUR.

Mais je ne t'entends pas.
De quoi l'accuſes-tu ?

FLORINE.

Que peut-il vous répondre ?
C'eſt un garçon, Monſieur, qui devient hipocondre.

FATENCOUR.

Hipocondre !

FLORINE.

Oui, Monſieur, hipocondre.

CRISPIN.

Moi ?

FLORINE.

Toi.
Vous le pourrez ſçavoir de Monſieur Chiros.

FATENCOUR.

Quoi !
Notre Chirurgien en aſſure ?

FLORINE.

Lui-même,
Et tient que ce mal eſt d'une importance extrême.

CRISPIN.

Quels menſonges, Monſieur !...

FATENCOUR.

Hé quelle marque a-t'on
Qu'il soit ce que tu dis ? Est-il furieux ?

FLORINE.

Non ;
Mais pour des visions, oh ! sa tête en est pleine.
L'autre jour, à l'entendre, il étoit un grand chêne ;
Et dès qu'on l'approchoit, il se laissoit pâmer,
Croyant qu'avec la hache on l'alloit entamer.

CRISPIN.

L'effrontée !

LOISONNIERE.

A ses yeux, sans en sçavoir la cause,
J'avois déja bien vû qu'il avoit quelque chose.

FATENCOUR.

Où diable a-t'il donc pris ce vilain mal ?

FLORINE.

On dit
Que tous les voyageurs se barboüillent l'esprit.

LOISONNIERE.

Il est vrai qu'on prétend, que toujours la folie
Vient à ceux qui vont loin.

FLORINE.

Sur-tout en Italie :
Le païs étant chaud, on en est pris d'abord ;
Et ce mal, qui pis est, se communique fort.

FATENCOUR.

Il se gagne !

FLORINE.

Oui, Monsieur, à moins qu'un prompt remede
N'empêche....

CRISPIN.

Di-moi donc quel diable te possede ?

FLORINE.

Voyez.

FATENCOUR.

Si promptement tu ne te fais panser.....

CRISPIN.

De quoi ?

FATENCOUR.

Comment ! de quoi ?

LOISONNIERE.

Vous devez le chasser.
Il vous gâtera tous.

FATENCOUR.

C'est ce que j'apprehende.

CRISPIN.

Vous me croyez donc fou, Monsieur ?

FATENCOUR.

Belle demande !
J'en crois Monsieur Chiros, qui ne se trompe en rien.
Il faut que tu le sois, puisqu'il le dit.

CRISPIN.

Fort bien.

Mais vous sçavez....

FLORINE.

Tai-toi.

CRISPIN.

Tu n'es pas où tu penses ;
Quand j'aurai dit du fait toutes les circonstances,
On sçaura que Crispin... Oh, oh ! tu m'avois pris
Pour un souffre-douleur ?

FLORINE.

Toujours de mal en pis ;
Ecoutez.

LOISONNIERE.

Il faudroit, sans tarder davantage,
Le bien faire purger ; car ce seroit dommage,
Que, faute d'y pourvoir, ou la Cousine, ou vous.....
Que sçait-on ?

FLORINE.

J'ai toujours apprehendé les foux ;
C'est une maladie aussi contagieuse ....

FATENCOUR.

Sors, coquin, ou .....

CRISPIN.

Monsieur, Florine est une gueuse
Que j'ai tantôt surprise avec un étourneau,
Qui l'a faisoit sifler sur quelque ton nouveau ;
Car elle en paroissoit toute ragaillardie.
Ils étoient dans les champs, où d'une main hardie

Le drôle s'efforçoit....

FLORINE.

Quels contes il fait là !

Je n'ai vû d'aujourd'hui que Monsieur, que voilà.

LOISONNIERE.

Oui, tantôt dans les champs j'ai rencontré Florine.

CRISPIN.

Oh ! ce n'étoit pas vous ; c'est bien une autre mine. *(à Florine.)*

Peste ! il a le teint frais, vermeil ; hem ! qu'en dis-tu ?

Est-ce un conte ?

FLORINE.

Oui, sans doute.

CRISPIN.

Et quand il m'a battu ?

FLORINE.

Qui pourroit rien comprendre à ce que tu veux dire ?

CRISPIN.

Je dois m'en consoler, ce n'étoit que pour rire ;

Mais pourtant tu sçais bien, qu'il m'a, pour tes beaux yeux,

Fait present d'un soufflet, on ne peut rien de mieux.

FATENCOUR.

D'un soufflet ?

CRISPIN *à Florine.*

D'un soufflet ? répond.

FLORINE.

Autre chimere.

CRISPIN.

Quoi ! tu m'oses encor soutenir le contraire ?

FATENCOUR.

S'il est vrai, tu devois....

CRISPIN.

Oh ! nous n'y sommes pas.
J'ai vîte été chercher Gratian, Nicolas,
Robin, avec Grand-Jobe. Ils ont tous la main-forte ;
Aussi l'ont ils gaulé d'une diable de sorte.
J'en garde son épée, ils l'ont prise d'abord.

LOISONNIERE *le voulant prendre à la gorge.*

Ah ! coquin, c'est donc toi qui m'as fait... ?

CRISPIN *à genoux.*

Je suis mort !
Pardon, pardon, Monsieur.

FATENCOUR.

Mon Cousin, je vous prie,
Ne vous emportez point.

LOISONNIERE.

Avoir l'effronterie
De faire maltraiter.....! Je lui veux.....

FLORINE.

Doucement.

Il faut avoir pitié de son égarement ;

C'est un fou qui ne sçait ce qu'il fait.

CRISPIN *se relevant.*

Comment diable?

Parce que je dis vrai, je suis fou ?

FLORINE.

Miserable !

Je voulois ne rien dire & ne pas t'accuser,

Et pour ton interêt t'empêcher de jaser ;

C'est lui qu'à coups de gaule il t'a plû...

CRISPIN.

Lui !

FLORINE.

Lui-même.

CRISPIN.

Lui ! cela ne se peut.

LOISONNIERE.

L'impudence est extrême.

Vouloir encor nier... ! Tu mourras de ma main.

CRISPIN.

Criez, menacez-moi d'ici jusqu'à demain,

Vous n'avez pas reçu les coups de bâton.

LOISONNIERE.

Traître !

FLORINE.

Quand la sottise est faite, on la veut méconnoitre.

CRISPIN.

Je l'aurois fait rosser, quand il ne m'a rien fait ?

FLORINE.

Hé ! tu soutiens qu'il t'a régalé d'un soufflet.

CRISPIN.

Lui ? non pas.

FATENCOUR.

Hé qui donc ?

CRISPIN.

Moi, le sçai-je ? Florine
Le diroit mieux que moi. Mais, morbleu ! la coquine....

FLORINE.

Courage.

CRISPIN.

Si....

FATENCOUR.

Tai-toi. Mon Cousin, j'ai regret
Qu'on vous ait donné lieu d'être mal satisfait :
Mais comme enfin les foux ont toujours la main prompte,
Un pareil accident ne vous fait point de honte ;
Tout autre y seroit pris.

FLORINE.

A parler tout de bon,
Ayant à recevoir quelques coups de bâton,
Il vaut mieux que ce soit un fou qui nous les donne.

POISONNIERE.

LOISONNIÈRE.

Mais il faut châtier les foux. Qu'on lui pardonne,
Ce sera pis encor.

FLORINE.

Quand vous l'assommeriez,
C'est son mal seulement que vous redoubleriez.
Je demande sa grace.

LOISONNIERE.

Hé-bien, je te l'accorde:
Mais pour les Païsans, point de misericorde.

FATENCOUR.

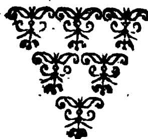
Ils vous seront livrés, mon Cousin, & dans peu.
Si c'eût été Fondnid, il auroit vû beau jeu;
J'aurois tout hazardé pour en tirer vengeance.

LOISONNIERE.

Lui? Par la mort....

FATENCOUR.

Allons, qui vous choque, m'offense.



SCENE IV.

CRISPIN, FLORINE.

CRISPIN.

PArlons à cœur ouvert. Est-ce à lui, tout de bon,
Que Robin a donné tant de coups de bâton?

FLORINE.

A lui, te dis-je.

CRISPIN.

Mais en es-tu bien certaine?

FLORINE.

Comme d'être avec toi.

CRISPIN.

Cela me met en peine,
Seroit-ce qu'en effet j'aurois l'esprit...?

FLORINE.

Comment!
Tu veux douter encor, que tu sois fou? Vraiment,
Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu t'en sens.

CRISPIN.

J'enrage!
Mais tu m'as vû donner un soufflet?

FLORINE.

Es-tu sage?

Avecque ton soufflet?

CRISPIN.

Quoi! pour tout assuré,
Je ne l'ai point reçu?

FLORINE.

Non.

CRISPIN.

J'en aurois juré.
Mais pourtant, il faut bien qu'on m'ait fait quelque chose,
Pour les coups de bâton dont le soufflet est cause?
D'où vient m'être avisé de me fâcher?

FLORINE.

D'où vient?
C'est que l'on donne à tout, quand la vision tient.

CRISPIN.

Je ne me croyois pas la tête si mal saine.
Tu dis que l'autre jour je croïois être un chêne?

FLORINE.

Oui, qu'on vouloit couper, c'étoit ton embarras;
Le feu te faisoit peur. Tu ne t'en souviens pas?

CRISPIN.

Point du tout, ou si peu que rien.

FLORINE.

Il est à croire
Que le trouble d'esprit emporte la mémoire.

CRISPIN.

Il faut que cela ſoit ; car ſans toi qui le dis,
Je ne croirois jamais que cela fût.

FLORINE.

Tant pis.
On eſt deux fois encor plus fou, quand il ne reſte
Aucune impreſſion du paſſé.

CRISPIN.

Malepeſte !
Il faut ſonger bien vîte à me médeciner.

FLORINE.

Tu feras bien ; ton mal . . . . .

CRISPIN.

Je veux le détourner.
Mais j'en reviens toujours à ce ſoufflet. J'ai peine
A ne le croire pas une choſe certaine ;
Et même ſur la joue encore à tous momens,
Il me ſemble ſentir certains frétillemens.

FLORINE.

Fadaiſe. Je te dis . . . .

CRISPIN.

Hé ! ce n'eſt point fadaiſe ;

FLORINE.

Si tu veux être fou, ſois-le tout à ton aiſe.
Ne te fais point guerir : que m'importe ?

CRISPIN.

Hé-bien! Non,

On ne m'a point battu ; mais les coups de bâton ;

Si ce soufflet est faux, doivent l'être de même.

Pourquoi croirai-je l'un sans l'autre?

FLORINE.

Abus extrême!

Si les coups ont suivi le soufflet prétendu,

C'est....

CRISPIN.

J'avois tant d'esprit, faut-il l'avoir perdu!

FLORINE.

Ce n'est qu'en certainstems.

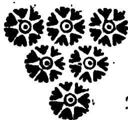
CRISPIN.

Hé! n'est-ce rien?

FLORINE.

Espere:

Voici Monsieur Chiros, qui fera ton affaire.



SCENE V.

CHIROS, FLORINE, CRISPIN.

CHIROS *en entrant.*

COmment depuis trois jours s'est-on ici conduit ?
Madame a-t'elle bien reposé cette nuit ?
A-t'elle de la joïe ? est-elle sans tristesse ?
Prend-elle tous les jours encor du lait d'ânesse ?
Mon Remede a-t'il fait son operation ?
N'a-t'il point adouci son inflammation ?
A-t'elle l'appétit meilleur qu'à l'ordinaire ?
Un bon dormir, qui est qu'aucun songe n'altere ?
Répond donc si tu veux ? As-tu perdu la voix ?

FLORINE.

Hé vous me demandez vingt choses à la fois !
Comment fournir à tout en même tems ?

CHIROS.

Florine,
Tous les momens sont chers en fait de Medecine ;
Sur-tout à moi, qui suis tellement accablé,
Que tout autre en auroit l'esprit un peu troublé.

FLORINE.

Vous avez donc beaucoup de malades ?

CHIROS.

Je pense
En avoir plus de cent, la plûpart d'importance ;
Tous les jours, Dieu merci, quelqu'un perd la santé.

FLORINE.

Cela vous accommode ?

CHIROS.

Oui, mais en verité,
On se fatigue bien à courir. Sur mon ame,
Quelquefois....

FLORINE.

Ecoutez. Avant de voir Madame,
Dont vos raisonnemens font tout le mal qu'elle a....

CHIROS.

Si je la vois souvent, c'est....

FLORINE.

Elle en veut, par là,
Toujours drogue sur drogue ; il faut la satisfaire.
Quatre mots pour Crispin ?

CHIROS.

Hé-bien, que faut-il faire ?
Qu'a-t'il ?

FLORINE.

Il a ce mal que vous nous avez dit.

CHIROS.

Quel mal ?

CRISPIN.

Ces vertigos qui lui tournent l'esprit.
Vous nous disiez tout bas, qu'il étoit hipocondre.

CHIROS.

Je ne m'en souviens pas ; mais je puis vous répondre, *(Il le regarde.)*
Que si j'ai dit qu'il l'est, il doit l'être. En effet ;
Je vois par ses regards, qu'il a l'esprit mal-fait ;
Il a les yeux roulans, effarés.

CRISPIN.

Je vous prie ;
Croyez-vous que je sois en peril de ma vie ?

CHIROS.

Non, à moins qu'à ce mal quelqu'autre ne soit joint.

CRISPIN.

Hé quel est donc ce mal que je ne connois point ?

CHIROS.

C'est, sans en rien sentir, que le cerveau s'attaque,
Mais on ne laisse pas d'être hipocondriaque ;
L'esprit, quoiqu'agité, paroît être en repos.
Or Hypochondrion, *id est*, Lagonopos,

Vel præcordiorum inflammatio.

CRISPIN.

Peste!

C'est être bien malade.

CHIROS.

Ecoute donc le reste.

De ce qu'une humeur noire a causé de chaleur
Aux visceres, qui sont les plus voisins du cœur;
Il se porte au cerveau des vapeurs, dont ensuite
L'imagination échauffée & séduite
Se forme des objets, qui pleins d'inanité,
Lui tiennent lieu d'espece & de réalité.
Elle en est maîtrisée; & se trouvant capable
D'une apréhension active, invariable,
Elle engage si bien le malade à rêver,
Qu'il va jusqu'au délire, & ne s'en peut sauver.

FLORINE.

Tu vois, Crispin.

CRISPIN.

J'entends à peu près.

FLORINE.

La folie

Vient comme il l'a conté.

CRISPIN.

Sans doute; en Italie,
J'ai bien vû de ces maux de trop de chaleur.

CHIROS.

Va,

Je prétends te guerir, & dans peu.

CRISPIN.

Touchez là ;
Faites de votre mieux. S'il vous faut la pistole,
C'est comme si déja vous l'aviez.

SCENE VI.

CRISPIN, FLORINE.

FLORINE.

La parole
Te revient, sur le point de te voir secouru.

CRISPIN.

Je suis beaucoup plus mal que je ne l'avois crû,
Je le vois bien.

FLORINE.

Tu dois songer à tes affaires.

CRISPIN.

Les voyages m'ont trop échauffé les visceres ;
Et depuis mon retour, ces inflammations
M'ont, par trop de repos, fait des obstructions...

FLORINE.

Qui t'en a tant appris ? Tu parles comme un homme....

CRISPIN.

Penses-tu que les gens aillent pour rien à Rome ?

A mon âge être fou ! quelle pitié !

FLORINE.

Crispin,

Console-toi.

CRISPIN.

Trois fois, pour rebrousser chemin,
J'eus la jambe tournée. O le maudit voyage,
Où l'Hypocondrion m'a fait le tour !

FLORINE.

Courage ;
Puisque Monsieur Chiros t'entreprend, tout va bien.

CRISPIN.

Mais puis-je être si mal, sans que j'en sente rien ?
Car à te parler franc, Florine, je t'avouë,
Que si j'ai senti, c'est....

FLORINE.

Tu te frottes la jouë ?

CRISPIN.

Il me semble toujours qu'on a la main dessus,
Et je tâte si rien ne m'y frétille plus.

FLORINE.

Encor sur le soufflet ?

CRISPIN.

En bonne conscience,
Est-ce à tort que je crois...?

FLORINE.

Marque d'extravagance !

Quand un fou dans l'esprit s'est mis certains objets,
Il s'attache, il s'obstine, & n'en démord jamais.

CRISPIN.

Je ne croirai plus rien si je puis, va.

SCENE VII.

D'ISLMARETS, CRISPIN, FLORINE.

D'ISLMARETS *en entrant.*

Florine ?

FLORINE.

Où venez-vous ? *(à part)* S'il faut que Crispin l'examine !...

D'ISLMARETS.

Monsieur de Fatencour tout-à-l'heure est entré
Au jardin, où sans doute il m'auroit rencontré,
Si je n'avois gagné promptement cette porte.

CRISPIN.

C'est ici mon donneur de soufflets ! Oui ; main forte ?
Accourez vîte, à moi ?

DISLMARETS *mettant l'épée à la main.*

Maraut, si tu....

FLORINE.

Sortez,

Vous perdez Angelique.

CRISPIN.

Au voleur; arrêtez.

SCENE VIII.

CRISPIN, FLORINE.

FLORINE.

QU'as-tu donc à crier?

CRISPIN.

Ce que j'ai? Laisse faire.

FLORINE.

Adieu. Je hai les foux, mais je ne les crains guére.



SCENE IX.

CRISPIN *seul.*

OH, oh! c'eſt donc à moi que tu fais de ces tours?
On me donne un ſoufflet, à rendre les gens ſours;
Et quand j'en viens porter la plainte à notre Maitre,
On me garantit fou. Mais ne faut-il pas l'être
Pour avoir pû le croire, & m'être imaginé
Que ce fût un ſoufflet qu'on ne m'eût pas donné?
Va, tu me le paîras, & tout du long.

SCENE X.

CHIROS, CRISPIN.

CHIROS.

MAdame,
Eſt, dit-on, occupée; & moi, pour fuir le blâme
De négliger ton mal, je te viens....

CRISPIN.

Serviteur.

CHIROS.

Ton poulx assurément n'aura point de lenteur,
Voyons comme il te bat ?

CRISPIN.

Hé oui-dà.

CHIROS *tirant son étui.*

La saignée
Jamais dans un tel mal ne doit être épargnée.
Pour t'en guerir plutôt, nous ne ferons point mal
De te tirer d'abord du sang arterial ;
Comme il est fort subtil, c'est son intemperie
Qui cause les vapeurs....

CRISPIN.

Vapeurs ? soit. Je vous prie...;

CHIROS.

Bois-tu souvent ?

CRISPIN.

Selon que j'ai soif.

CHIROS.

L'appétit,
L'as-tu bon ? bien ouvert ?

CRISPIN.

J'en suis content, suffit.

CHIROS.

Dors-tu ?

CRISPIN.

Si je dors ? Non ; vous voyez que je veille.

CHIROS.

N'as-tu point quelquefois des tintoins dans l'oreille ?
Car en fait d'hipocondre.....

CRISPIN.

Ah ! plus de questions ;
Je pourrois envoyer vos hypocondrions.....

CHIROS.

L'accès te prend ! Il faut, afin qu'il soit moins rude,
Te saigner promptement. Par ton inquiétude,
Je vois bien que tu vas.....

CRISPIN.

Ma foi, Monsieur Chiros,
Vous ferez sagement de me tourner le dos ;
Dans l'humeur où je suis, il n'en faudroit plus guére
Pour vous faire appliquer....

CHIROS.

Tu te mets en colere !
Ça, donne-moi la temple, afin qu'un peu plus bas
Je t'ouvre le vaisseau....

CRISPIN.

Ne vous y frottez pas.

CHIROS.

Ecoute, on sçait par où te rendre plus traitable,
Il est des bistouris....

CRISPIN.

Des bistouris ! Au diable,
Cherche qui tu voudras pour les bistouriser.

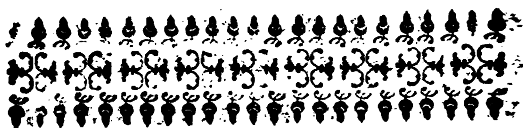
SCENE XI.

CHIROS *seul.*

LEs foux par la douceur ne peuvent s'appaiser ;
On n'en vient point à bout, si l'on ne les gourmande.
Le mal de celui-ci ne veut pas qu'on attende.
Et comme la saignée en peut rompre le cours,
Je dois user de force, & prendre du secours.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, FLORINE.

ANGELIQUE.



CRISPIN l'a vû sortir?

FLORINE.

S'il n'avoit que vû, passe;
Il importeroit peu; mais ce qui m'embarrasse,
C'est qu'il l'a reconnu pour celui qu'avec moi
Il a trouvé tantôt. Que diantre aussi? pourquoi
Ne s'être pas tiré par la porte ordinaire?

ANGELIQUE.

Comment l'auroit-il pû, sans rencontrer mon Pere?
C'est du côté du Bois qu'il est venu.

FLORINE.

Crispin

Se croyoit déja fou, c'étoit fait, mais enfin

Sur Monsieur d'Ismarets ayant jetté la vûë,

Sa memoire au besoin est soudain revenuë,

Il s'est remis d'abord le soufflet.

ANGELIQUE.

Il ira

Dire tout à ma Mere.

FLORINE.

Et quand il jasera:

Quel peril courez-vous? ce n'est point votre affaire.

ANGELIQUE.

Elle est impétueuse, & la moindre chimere

Qui lui vient dans l'esprit, lui fait imaginer.

FLORINE.

Justement vous voulez qu'elle aille deviner?

ANGELIQUE.

Il est vrai, s'agissant d'un secret qui nous touche,

On croit que le front parle, au deffaut de la bouche.

FLORINE.

Je vous répons du vôtre, allons ne craignez rien.

ANGELIQUE.

Mais, s'il faut que Crispin t'ait accusée?

FLORINE.

Hé bien?

Je prétens tenir bon sur l'hypocondre, & faire
Que ce que j'en ai dit soit crû de votre Mere.

ANGELIQUE.

On ne l'éblouït point par des contes en l'air.

FLORINE.

La voici, taisons-nous, & la laissons parler.

SCENE II.

Me. FATENCOUR, ANGELIQUE, FLORINE.

Me. FATENCOUR.

Florine, dites-moi, qu'est-ce qu'un certain homme
Que Crispin ...

FLORINE.

Ah voilà mes gens qui vont à Rome!
Avec son beau voyage, il a bien operé.

Me. FATENCOUR.

Comment ?

FLORINE.

Le malheureux a l'esprit égaré,
Ne le sçaviez-vous pas ?

Me. FATENCOUR.

Crispin ?

FLORINE.

Crispin, Madame,

Il a cent visions qui lui tourmentent l'âme.
Mais sur tout, il s'est mis en tête qu'en ces lieux
Un Galand avec moi se présente à ses yeux.
Si j'entre dans le Bois, ou sors à la campagne ;
Ce Galant suit mes pas, par tout il m'accompagne ;
Et s'il me rencontroit avec vous aujourd'hui,
Je pense qu'au besoin il vous prendroit pour lui,
Tant il a sur ce point la cervelle démise.

Me. FATENCOUR.

Il est vrai qu'il s'est plaint de vous avoir surprise
Avec un inconnu ; mais il ne m'a rien dit
Qui fasse présumer qu'il ait perdu l'esprit.

FLORINE.

C'est un fou serieux, qui dans ce qu'il avance
Ne fait rien soupçonner de son extravagance ;
Mais ne m'en croyez pas, Monsieur Chiros l'a vû,
Parlez-lui, son rapport peut-être sera crû.
S'il ne doit pas....

Me. FATENCOUR.

Comment? Monsieur Chiros, Florine....

FLORINE.

Le maintient Hypocondre, & pour couper racine

A ce mal que le tems rendroit contagieux,
Il prétend le traiter au plus vîte.

Me. FATENCOUR.

Tant mieux.
Un mal si prompt m'étonne, & je ne sçaurois taire
Que sans Monsieur Chiros j'y croirois du mystere.

FLORINE.

Quel mystere? & pourquoi vouloir dissimuler?
Si quelque homme en effet m'étoit venu parler,
Ce n'est pas ce me semble un crime si terrible.
Monsieur de Tronc-lourdaut, de Bois-sec, de Haut-crible
Et d'autres dont j'ai peine à retenir le nom,
Me parlent tous les jours; s'en scandalise-t'on?

Me. FATENCOUR.

C'est hazard si jamais vous manquez de défaites.
Ma Fille ne dit mot.

ANGELIQUE.

Moi, Madame? où vous êtes
Est-ce à moi de parler?

Me. FATENCOUR.

C'est être sage. Mais
A propos de parler, n'écrivez-vous jamais?

ANGELIQUE.

Oui, j'écris quelquefois à des Religieuses.

Me. FATENCOUR.

Les lettres du Couvent ne sont point dangereuses ;
Et tant qu'on n'écrit point à des hommes....

ANGELIQUE.

Qui ? moi ;
A des hommes ? je sçai qu'ils n'ont honneur ni foi,
Vous m'avez dit cent fois qu'aucun d'eux n'est sincere.

Me. FATENCOUR.

Une fille toujours n'en croit pas une mere.

ANGELIQUE.

A suivre vos leçons je mets tout mon souci.

Me. FATENCOUR.

Et que veut dire donc la lettre que voici ?
Elle est de votre main, & fort passionnée,
Sans adresse, il est vrai. Vous êtes étonnée ?

ANGELIQUE *bas à Florine.*

Il a laissé tomber cette lettre en fuyant.

Me. FATENCOUR.

Quoi pour toute réponse un silence ennuyant ?

FLORINE.

Montrez...

ANGELIQUE.

Madame...

Me. FATENCOUR.

Hé bien ?

ANGELIQUE.

Je ne puis que vous dire,
Et ne sçai....

Me. FATENCOUR.

Croyez-vous que cela doit suffire?

FLORINE.

Bon. Et c'est ce billet.... Il ne vous souvient plus
De l'avoir copié d'un tome de Cyrus?

Me. FATENCOUR.

Vous l'avez copié?

ANGELIQUE.

Je n'ai pas crû mal faire,
Pour m'apprendre à former par là mon caractere.

Me. FATENCOUR.

Non, mais qu'en fîtes-vous après l'avoir transcrit?

ANGELIQUE.

Ma Cousine Arpalis survint qui me le prit.

Me. FATENCOUR.

A quoi lui pouvoit-il être si nécessaire?

ANGELIQUE.

Je ne demandai pas ce qu'elle en vouloit faire.

Me. FATENCOUR.

Il est tendre, & n'a point de termes ambigus;
Mais puisque vous l'avez copié de Cyrus,

Voyons

Voyons un peu ce tome.

ANGELIQUE.

Apporte-le, Florine

FLORINE.

Je l'avois l'autre jour laissé dans la cuisine,
Y croyant achever l'histoire d'Amestris ;
Je le demande, on veut que le diable l'ait pris.
Il ne se trouve plus.

Me. FATENCOUR.

Passons. Cette autre le ttre
Qu'exprès avec la vôtre on a pris soin de mettre,
Et qu'ensemble attachoit ce tissu de cheveux,
Pourroit inquiéter un esprit soupçonneux.
Elle n'est pas de vous, mais l'adresse m'étonne,
Et si la vôtre étoit pour la même personne,
L'amour vous feroit bien trahir nos interêts.
Lisez-en le dessus : Pour Monsieur d'Ismarets.
Ce nom vous fait rougir ?

ANGELIQUE.

Moi ? c'est donc de colere.
Est-ce que j'aimerois l'ennemi de mon Pere ?

Me FATENCOUR.

Je vous crois trop de cœur pour cela ; mais enfin
Je viens de les trouver l'une & l'autre au jardin

ANGELIQUE.

Je m'y promenois hier avecque ma cousine.

Me FATENCOUR.

D'Isſmarets lui plaiſt-il ?

FLORINE.

Il en a bien la mine,
Car elle dit ſouvent que de foibles raiſons
Maintiennent la diſcorde entre vos deux Maiſons ;
Et de l'air dont pour lui je vois qu'elle s'exprime,
S'il n'a part dans ſon cœur, il l'a dans ſon eſtime.

Me FATENCOUR.

Elle ſçait pourtant bien, me touchant de ſi près,
Qu'en vain elle voudroit prétendre à d'Iſſmarets,
Et Pere, & Mere, & Fils, je hai toute la race.
Ils m'ont trop...

FLORINE.

Vous penſez qu'elle s'en embarraſſe ?
C'eſt une Fille bruſque, attachée à ſon ſens,
Qui pour toute raiſon croit ſa tête en tout tems,
Suit ſon caprice, & veut...

Me FATENCOUR.

Je la vois qui s'avance,
Il faut adroitement ſçavoir ce qu'elle penſe.

FLORINE.

Quoique vous lui diſiez, elle vous niera tout.
Et...

Me FATENCOUR.

Je ſçai qu'aiſement on n'en vient pas à bout,

ANGELIQUE.

Elle va tout gâter n'étant pas avertie!

FLORINE.

Il n'eſt pas tems encor de quitter la partie,

Patience.

SCENE III.

Mlle. ARPALIS, Me. FATENCOUR, ANGELIQUE, FLORINE.

ARPALIS.

Bonjour, ma Tante.

Me FATENCOUR.

Ah! vous voici, Ma Niece.

ARPALIS.

Sçavez-vous ce qui m'amene ici?

Me FATENCOUR.

Vous y venez chercher peut-être quelque choſe.

Que vous perdites hier ?

ARPALIS.

Moi ?

Me FATENCOUR.

Je le dis pour cause.

ARPALIS.

Vous me l'apprendrez donc quand vous voudrez ?

Me FATENCOUR.

Comment !
Vous n'avez rien perdu ?

ARPALIS.

Non, je viens seulement
Vous dire en peu de mots, que comme je m'apptête
A payer aujourd'hui le bouquet de ma fête,
Elle n'iroit pas bien sans ma Cousine, ainsi
Vous me la donnerez, s'il vous plaît.

Me FATENCOUR.

Ce souci
Est obligeant pour elle ; & quand....

ARPALIS.

Monsieur mon Pere
M'a fort recommandé de l'amener ; j'espere
Que vous m'en voudrez bien accorder le pouvoir ;
Nous avons résolu de dancer tout le soir,
Et bientôt vous verrez les garçons du Village,

Avec les violons ſeconder mon meſſage,
Ils doivent tous venir ici dans un moment.

Me FATENCOUR.

C'eſt à votre ordinaire en uſer galamment,
Mais, ma Niece, ſouffrez que je vous entretienne
De Monſieur d'Iſlmarets.

ARPALIS.

Oh ! qu'à cela ne tienne,
Parlons-en, volontiers.

Me FATENCOUR.

J'entens dire tout bas
Qu'il vous trouve bien faite, & qu'il ne vous hait pas.

ARPALIS.

Cela ſe peut, la choſe eſt aſſez vrai-ſemblable,
Et je ne penſe pas être fort haïſſable.

Me FATENCOUR.

Et ne ſentez-vous point pour lui je ne ſçai quoi?

ARPALIS.

Rien du tout, ou mon cœur ſe cache bien de moi;
Mais quand pour ce qu'il vaut j'aurois pris quelqu'eſtime,
Je ne prétendrois pas avoir fait un grand crime.

Me FATENCOUR.

Le voyez-vous ſouvent?

ARPALIS.

Madame du Grossier,
Fort rarement sans lui passe un jour tout entier;
Je l'y vois quelquefois..

Me FATENCOUR.

Fort bien. Et dans l'absence,
Ne vous écrit-il point ?

ARPALIS.

Non.

Me FATENCOUR.

Non ?

ARPALIS.

Non d'assurance.
Pourquoi, s'il m'écrivoit, voudrois-je le céler?

Me FATENCOUR.

Vous auriez vos raisons pour le dissimuler,
Le bruit court néanmoins qu'il vous écrit.

ARPALIS.

Ma Tante,
Vous êtes aujourd'hui d'humeur questionnante.

Me FATENCOUR.

Quand on craint de répondre on hait les questions.

ARPALIS.

Il suffit que l'honneur regle mes actions,
Par-tout aprés cela je vais tête levée.
Moi craindre, moi! vraiment vous m'avez bien trouvée,

J'ignore l'art de feindre ; & quand on m'écrira...

Me FATENCOUR.

On dit pourtant...

ARPALIS.

On dit tout ce qu'il vous plaira.
S'il falloit s'arrêter à ce que d'ordinaire
On dit de tout le monde, on auroit bien à faire:
Personne n'en échape & je connois des sots
Qui médiroient de vous & de Monsieur Chiros.

Me FATENCOUR.

De mon Chirurgien ? Ah ! ma Niece.

ARPALIS.

Ma Tante,
Chacun sur la satyre à son gré se contente,
Et les plus circonspects avec tous leurs grands soins,
Sont ceux le plus souvent qu'on respecte le moins.
Vivons comme le veut certaine bienseance,
Qui sans trop nous gêner, fuit tout ce qui l'offense.
Ne nous reprochons rien, & le qu'en-dira-t-on
S'il est impertinent, traitons-le de chanson.

Me FATENCOUR.

Mais la seule vertu doit regler la methode..

ARPALIS.

Mondieu ! chacun se fait des vertus à sa mode ;

Et tel, qui blâmeroit ses deffauts en autrui,
Trouve à les excuser, quand il les voit en lui.

Me. FATENCOUR.

Mais cela ne doit point, ce me semble, conclure
Qu'une lettre.....

ARPALIS.

Il n'est point question d'écriture,
Il s'agit seulement de me faire sçavoir
Si je puis emmener ma Cousine? Et bon soir.

Me. FATENCOUR.

Expliquez-vous un peu sur ces lettres.

ANGELIQUE *à Florine, tandis qu'Arpalis lit.*

Je tremble!

Me. FATENCOUR.

Ce tissu de cheveux les attachoit ensemble.

ARPALIS *après avoir lû.*

Hé! l'une est d'une Amante, & l'autre d'un Ami.

Me. FATENCOUR.

Oui, mais il ne faut pas s'expliquer à demi.
On m'a dit qu'au jardin vous les aviez perduës.

ARPALIS.

Moi? je ne pense pas les avoir jamais vuës.

FLORINE *tandis que Mad Fatencour regarde sa Fille, dit à Arpalis.*

bas. Sortez. *haut.* Si vous aimez, dites-le sans

façon ;

Car Madame a conçu je ne ſçai quel ſoupçon

De Monſieur d'Iſlmarets, avec votre Couſine

Sur ces lettres.

ARPALIS. *après avoir un peu rêvé.*

Adieu.

Me FATENCOUR. *l'arrêtant.*

Quoi ! cela vous chagrine,

Ma Niece ?

ARPALIS.

Mais auſſi pourquoi tant de propos ?

Voulez-vous m'accorder ma Couſine en deux mots ?

Me FATENCOUR.

Vous êtes prompte ?

ARPALIS.

Soit. Je ſuis comme on m'a faite.

Mais ſans vous expliquer ſur ce que je ſouhaite,

Vous me feriez ici demeurer tout le jour ;

Ainſi je vais chercher Monſieur de Fatencour ;

Si par hazard il eſt d'humeur peu complaiſante,

Du moins il repondra. Je ſuis vôtre ſervante.

SCENE IV.

FLORINE, ANGELIQUE, Me FATENCOUR.

ANGELIQUE.

MAdame, vous voyez, quand on la presse un peu,
Comme elle s'embarasse, & comme elle prend feu.

Me FATENCOUR.

Il est vrai : cependant ces lettres doivent être
Au pouvoir de celui qu'elles me font connoître ;
Et quand d'ailleurs Crispin assure qu'il a vû
Un homme avec Florine. . . .

FLORINE.

Et Crispin sera crû ?
Un hipocondre, un fou ?

Me FATENCOUR.

C'est me faire une histoire.

FLORINE.

Monsieur de Loisoniere a sujet de le croire,
Il a pardevers lui certains coups de bâton. . .

Me FATENCOUR.

Viendroient-ils de Crispin ?

FLORINE.

De lui.

Me FATENCOUR.

Quoi! tout de bon ?

FLORINE.

De lui même, d'abord j'ai voulu vous le taire,
Sçachant que ce raport vous mettroit en colere ;
Mais comme il a l'esprit de travers, il n'a pû
S'empêcher de parler de ce que j'avois tû :
Le voici.

SCENE V.

Me FATENCOUR, ANGELIQUE, FLORINE, CRISPIN.

Me FATENCOUR.

Connois-tu Monsieur de Loisonniere ?
Dis, coquin ?

CRISPIN.

La-dessus Florine fait la fiere,
Madame, & vous a dit que je l'ai fait rosser,
Luimême il le soutient, mais c'est pour se gausser.
Ils sont d'intelligence à vous le faire croire,
Et les coups de bâton dont j'ai bonne memoire.

Ne se sont, moi present, appliqués qu'à celui
Que j'ai trouvé deux fois avec elle aujourd'hui;
C'est le remerciement de quelque courtoisie,
Que j'en avois recuë.

FLORINE.

He bien! sa fantaisie
Est la même toujours.

CRISPIN.

Oh! je suis ton valet.
Elle m'avoit quasi fait douter du souflet,
Mais j'ai revû mon drôle, & je sçai fort bien comme,
C'est lui qu'on a frotté.

FLORINE.

Si bien qu'un Gentilhomme,
Le cousin de Madame, avoüera sans façon
Pour me faire plaisir, de faux coups de baston
Quand ils sont pour un autre il les prend pour son compte?

CRISPIN.

Ce qu'on n'a point reçu ne peut faire de honte.

Me FATENCOUR.

Mais mon Cousin se plaint, & je ne pense pas
Qu'il voulût...

CRISPIN.

Demandez, Madame, à Nicolas,
Lui, grand Jobe, & Robin, ont pû voir le visage

De donneur de souflets. Ç,a viens...

SCENE VI.

Me FATENCOUR, ANGELIQUE, CRISPIN, FLORINE NICOLAS.

NICOLAS.

LA male-rage
Te puisse accuellir, va.

Me FATENCOUR.

Qu'as-tu donc?

NICOLAS.

Ce que j'ai?
J'en venons de tâter tout notre sou, margué
J'avons été pris là comme dans un bled...Peste.
Monsieur a la main rude!

Me FATENCOUR.

Il t'a battu?

NICOLAS.

De reste.
J'esperons pargoi bien nous en sentir long-tems,

Crispin en est la cause, s'il nous a mis dedans,
Comme je sommes bons tantôt à sa priere,
J'avions un peu chargé Monsieur de Loisonniere.

FLORINE.

Hé bien, ce n'est pas lui.

CRISPIN.

Non tu l'as suborné,
Pour venir...

FLORINE.

Vous voyez s'il a l'esprit tourné.

CRISPIN.

Je l'ai tourné?

Me FATENCOUR.

Tais-toi, je ne veux plus t'entendre.

NICOLAS.

Je ne songions à rien; il nous est venu prendre,
Et nous a dit pleurant qu'un certain inconnu
Venoit de le frotter, & nous je l'avons cru:
Aussitôt nous avons écouté sa priere
Et suivi son courroux à cause de son pere.
Voyant avec Florine un Monsieur à l'écart
Il nous a dit, frappez chacun pour votre part;
Sans sçavoir qui c'étoit, car la colere emporte,
J'avons sur le Monsieur flaubé de bonne sorte,
Mais je nous sommes aussi trouvé bien ébaubis
Quand je l'ons reconnu tout à l'heure, aux habis
Il a pris un gourdin d'une taille, ah! l'épaule;

Il en sçait plus que nous à manier la gaule,
Comme il la fait aller, & par haut & par bas!
Tire, Florine, il m'a, je crois, rompu le bras.

Me FATENCOUR.

Mais d'ou vient que Crispin lui faisoit cet outrage?

NICOLAS.

Que sçavons-je, il est fou.

CRISPIN.

Me voilà bien, j'enrage,
Madame, si...

Me FATENCOUR.

Coquin.

NICOLAS.

Ah morgué! faite lian
Donner si bian & biau qu'il s'en souvienne un an;
Ou bien si vous voulez tout en votre présence,
Je vas à coups de poing lui signer sa quittance.
Tout franc je le cherchois pour me venger de lui.

Me FATENCOUR.

Va, tu seras content, même dès aujourd'hui.

NICOLAS.

Pourvû qu'il soit rossé comme nous, c'est folie,
Si j'en engendrions, queuque mérancolie.

Me FATENCOUR.

Il verra ce que c'est qu'avoir affaire à moi.

NICOLAS.

Dans le mal que je sens, morgué, si j'étois Roi
Il en seroit pendu.

FLORINE.

Fort-bien.

NICOLAS.

J'ai l'ame fiere
Et ... serviteur.

FLORINE *à Me. Fatencour*,

Il fuit Monsieur de Loisonniere.

Me. FATENCOUR.

Il n'a pas tout le tort.

SCENE VII.

Me. FATENCOUR, LOISONNIERE, ANGELIQUE, CRISPIN, FLORINE.

Me. FATENCOUR.

On m'apprend, mon Cousin,
Que les coups de bâton viennent de ce coquin.

LOISONNIERE

LOISONNIERE.

J'ai senti par malheur un trait de sa folie.

Me. FATENCOUR.

Je ne dois pas laisser cette offense impunie,
Bientôt le châtiment s'en fera devant vous :
Qu'on me cherche des gens pour lui donner cent coups.
C'est donc à mon Cousin, Maraut, que tu t'adresses ?

CRISPIN.

Je n'entens rien, Madame, à toutes leurs finesses,
Mais je sçai qu'on vous trompe, & que Florine a tort ;
Monsieur de Loisonniere avec elle est d'accord,
On ne l'a point battu. Mais un Jean de Nivelle
Que j'ai trouvé tantôt cajollant avec elle,
Il m'a donné d'abord sur la jouë, & son dos
A payé le soufflet, c'est la chose en deux mots:
Ce qu'on dit par de là, fausseté.

FLORINE.

Bon, acheve.

Me. FATENCOUR.

Sans doute on te croira.

CRISPIN.

Que la peste me creve,
Que le diable....

FLORINE.

Madame, il devient furieux.

Me. FATENCOUR.

Ah ! ne m'approche pas.

FLORINE.

Comme il roule les yeux !

CRISPIN.

Quoi ? l'homme qu'avec toi j'ai...

Me. FATENCOUR.

Tu n'as vû personne.

CRISPIN.

Il vous plaît contre moi d'en croire une friponne ?
Puisqu'en vous disant vrai les gens vous semblent fous,
Je verrois à présent mettre le feu chez vous,
Que je n'en dirois pas un seul mot.

Me. FATENCOUR.

Quelle audace !
Un bâton.

LOISONNIERE.

Excusez-le, il est fou.

Me. FATENCOUR.

Non...

ANGELIQUE.

De grace,
Madame, n'allez point vous fâcher à crédit,
C'est un extravagant qui ne sçait ce qu'il dit.

CRISPIN.

Je ne le sçai pas ?

ANGELIQUE.

Sors, mon ami, j'apprehende
Qu'à la fin....

CRISPIN.

Si je sors je veux que l'on me pende,
Disant ce que j'ai vû rien ne doit m'alarmer;
Je demeurerai là, me dût-on assommer.
Florine a bonne langue, & me fait hipocondre
Pour m'ôter les moyens de la pouvoir confondre,
Mais... Ah! voici bien pis.

SCENE VIII.

Me. FATENCOUR, LOISONNIERE, CHIROS, ANGELIQUE, FLORINE, CRISPIN.

Me. FATENCOUR.

Bonjour, Monsieur Chiros.

CHIROS.

Madame. ....

Me. FATENCOUR.

Vous venez ici fort à propos.

LOISONNIERE.

Ma Cousine, souffrez qu'avec votre licence
S'aille dire au Cousin un mot de consequence,
Sur un point délicat touchant Fondnid & lui.

Me. FATENCOUR.

Allez.

(*Il sort.*)

ANGELIQUE *à Florine.*

Ah! qu'un tel soin redouble mon ennui.

CHIROS.

Comment va la santé?

Me. FATENCOUR.

Pas trop bien, j'ai sans cesse
Des aigreurs....

CHIROS.

Cela vient de votre lait d'Anesse,
Qui vous débilitant l'estomach, vous y peut
Laisser des crudités dont la bille s'émeut;
De là naît les aigreurs...

Me. FATENCOUR.

Cela pourroit bien être,
Mais pourquoi tous ces gens qu'ici je vois paroître?

CHIROS.

Je les amene exprès, parce que si Crispin
N'est au plutôt saigné j'en désespere.

Me. FATENCOUR.

Enfin,

Il eſt donc fou.

CHIROS.

Très fou. Si la ſaignée opere....

Car de force ou de gré, Madàme, il la faut faire.

CRISPIN.

Au diable.

CHIROS.

Dès tantôt j'ai fait quelques efforts

Pour l'obliger...

CRISPIN.

Le traître, il a le diable au corps.

CHIROS.

D'un délire aſſez calme, en moins de rien il paſſe

Juſques à la fureur; marque d'une humeur craſſe,

Qui ſpongieuſement lui montant au cerveau,

Lui cauſe à tous momens un déſordre nouveau.

A cela la ſaignée au plus vîte.

FLORINE.

Et le pire,

C'eſt que Monſieur Chiros connoît que ſon délire

Eſt un mal qui ſe peut fort aiſément gagner.

CHIROS.

Oui, ſans doute.

Me. FATENCOUR.

Il faut donc promptement le saigner.

CRISPIN.

Quoi! l'on me fera fou malgré moi?

CHIROS.

Laisse faire,

Je te l'ai déja dit, dès qu'en t'ouvrant l'artere...

CRISPIN.

Monsieur l'artere, allez au diable. Il y va doux. Bonsoir.

SCENE IX.

Me. FATENCOUR, CHIROS, ANGELIQUE, FLORINE.

CHIROS.

QU'on a de peine à gouverner les foux!

Courrez vîte après lui, de peur qu'il ne s'échape,

Il aura le pied bon si quelqu'un ne l'attrape.

Me. FATENCOUR.

Mais comment le réduire à nous donner son bras?

CHIROS.

Il faudra le lier, s'il ne le donne pas.

Me. FATENCOUR.

Allez, Monsieur Chiros, faites pour lui de grace
Ce qu'en un pareil mal votre Art veut que l'on
fasse...
Je vous attens ensuite, ayant à vous parler
Sur ma rate qui veut, je crois, me désoler;
Je serai dans ma chambre.

CHIROS.

Après notre saignée
Je suis à vous.

SCENE X.

ANGELIQUE, FLORINE.

FLORINE.

ENfin la victoire est gagnée;
Nous venons de sortir de pressans embarras.

ANGELIQUE.

Il faut voir ma Cousine.

FLORINE.

On n'y manquera pas.

ANGELIQUE.

Mais par où plus long-tems, sans te laisser
confondre,

Crois-tu faire passer Crispin pour Hipocondre?
Car je ne comprens point par où Monsieur Chiros
A pû le juger fou.

FLORINE.

Je le connois, deux mots
L'ont convaincu du mal qui nous tire d'affaires,
C'est un fou, jargonnant sur ce qu'il n'entend gueres,
Et si fort amoureux de ses opinions,
Qu'il n'y souffre jamais de contradictions.
Ainsi court de science, ainsi que de memoire,
Il croit facilement tout ce qu'on lui fait croire,
Et quand on lui soutient, c'est vous qui l'avez dit,
La chose en même tems n'a plus de contredit,
C'est un arrêt donné.

ANGELIQUE.

Mais quoi qu'il en publie,
Crispin ne disant rien qui sente la folie....

FLORINE.

Voulez-vous pour Crispin agir en sûreté,
Confions-nous, Madame, à sa fidelité.
Ce coup, pour votre amour, est un coup d'importance;
Et s'il est une fois de notre intelligence....

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Lui découvrir que j'aime ?

FLORINE.

Et pourquoi non ? Par lui
Vous vous épargnerez mille sujets d'ennui ;
Il verra votre Amant en secret.

ANGELIQUE.

Mais, Florine,
Songes-tu...?

FLORINE.

Fais-je rien que je ne l'examine ?
Crispin m'aime, il suffit.

ANGELIQUE.

Je fais ce que tu veux.
Tâche à le rendre donc favorable à mes feux.

FLORINE.

Ne craignez rien pour lui ; j'ose tout vous promettre,
Allez, dans son esprit je vais me bien remettre ;
Et pour y réüssir, empêcher au plutôt
Qu'on ne le saigne.

ANGELIQUE *s'en allant.*

Songe à faire ce qu'il faut.

FLORINE.

Je vais joindre Crispin, car enfin j'aprehende...
Quel est cet inconnu ? qu'est-ce qu'il nous demande ?

SCENE XI.

LA TOUR, FLORINE.

LA TOUR.

MOnsieur de Fatencour est-il au logis

FLORINE.

Oui.

LA TOUR.

Pourrois-je lui parler?

FLORINE.

Il ne tiendra qu'à lui.
Il faut sçavoir s'il peut vous donner audiance.

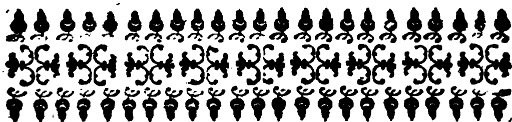
LA TOUR.

Sçachez-le, s'il vous plaît, & j'aurai patience.

FLORINE.

Pour avoir plutôt fait, suivez-moi là-dedans,
Je vous ferai parler à quelqu'un de ses gens.

Fin du troisiéme Acte.



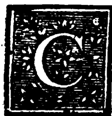
ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FATENCOUR, LA TOUR.

Ils sortent le chapeau à la main. La Tour faisant mine de prier Fatencour, qui par ses gestes montre qu'il le refuse.

LA TOUR.



'EST vous donner, Monsieur, une peine inutile.
Hé ! retournez chez vous.

FATENCOUR.

Moi, d'une ame incivile,
Je pourrois vous laisser sans vous accompagner ?
Non, non.

LA TOUR.

Mais de chez vous pourquoi tant s'éloigner?
Il suffisoit, Monsieur, de venir en la ruë.

FATENCOUR.

Votre commission ne m'est que trop connuë,
Et je dois...

LA TOUR.

Qu'avez-vous? vous êtes interdit,
Vous changez de couleur.

FATENCOUR.

C'est que voilà Fondnid.

SCENE II.

FONDNID, FATENCOUR, LA TOUR.

FONDNID.

C'Est moi-même.

LA TOUR *à Fatencour.*

Hé! Monsieur, retirez-vous de grace!

FATENCOUR.

Quoi, Monsieur, le premier je quitterois la place?
Moi! plutôt tout ce jour j'occupe le terrain.

FONDNID.

Et moi, j'y resterai plutôt jusqu'à demain,
Que partir avant lui.

FATENCOUR.

J'y passe la semaine.

FONDNID.

Moi, le mois tout entier.

LA TOUR *à Fondnid.*

Souffrez qu'on vous emmene.

FONDNID.

Non, à moins qu'il ne parte.

FATENCOUR.

Oh! j'y demeure un an,
Un an.

FONDNID.

Et moi, jusqu'au premier arriere-ban,
N'en dût-il arriver de trente-cinq années.

LA TOUR.

A quoi bon sur un rien ces humeurs obstinées?
Vous sçavez ce que veut Monsieur le Gouverneur.

FATENCOUR.

On sçait ce qu'on se doit en matiere d'honneur;
J'en sçais le délicat, au moins il me le semble.

LA TOUR.

Pour finir vos débats partez tous deux ensemble.

FATENCOUR & FONDNID.

D'accord.

LA TOUR.

En même tems faites chacun un pas;
Ça, commencez. Fort-bien.

FATENCOUR.

Mais il n'avance pas,
Les trois pas que j'ai faits valent pour le moins
quatre
Des fiens.

LA TOUR.

Mondieu! fur quoi vous allez-vous débatre?
Comme il eft plus petit tous fes pas font moins
grands.

FATENCOUR.

On ne peut fur l'honneur trop pénétrer les gens.

FONDNID.

Monfieur voudroit péfer jufques à la penfée.

FATENCOUR.

Je prétens en ce cas qu'elle foit balancée.

LA TOUR *les féparant en même tems.*

Oh c'eft trop chicaner! vous vous féparerez.

FATENCOUR.

Vous le voulez, je fais ce que vous défirez.
fe retournant.
Mais voyez, il ne bouge.

LA TOUR.

Hé, c'eft là mon affaire.

Monsieur, partez.

FONDNID *regardant Fatencour.*

Je pars, mais c'est pour vous complaire.

SCENE III.

FATENCOUR, CRISPIN.

FATENCOUR.

QU'est-ce?

CRISPIN *voulant se retirer.*

Je me promene.

FATENCOUR *s'en allant.*

Hé-bien, promene-toi.

CRISPIN *seul.*

Belle réponse! oyez.



SCENE IV.

FLORINE, CRISPIN.

FLORINE *en entrant.*

CRispin?

CRISPIN *faisant mine de s'en aller.*

Va, laisse-moi.

FLORINE.

Arrête: un mot,mon cher. Où donc par cette plaine
Adresses-tu tes pas?

CRISPIN.

Ne t'en mets point en peine;
Chacun comme tu sçais à ses divers penchans;
Tu veux que je sois fou, les foux courent les champs,
Je m'en acquitte. Adieu.

FLORINE.

J'ai deux mots à te dire.

CRISPIN.

Bonsoir.

FLORINE.

Ecoute-moi.

CRISPIN.

Non.

FLORINE.

Non?

CRISPIN.

J'entre en délire,
L'Hipocondre me prend.

FLORINE.

Quoi, ce que j'en ai dit
Te tiendroit au cœur?

CRISPIN.

Bon! le moyen.

FLORINE.

Quand on rit,
Il me semble qu'on doit entendre raillerie.

CRISPIN.

En effet.

FLORINE.

Qu'est-ce à dire en effet?

CRISPIN.

Je te prie:
Combien vaut là saignée à ton Monsieur Chiros?
Je l'y crois fort expert, quand il trouve des sots.

FLORINE.

Pour avoir demandé ton bras....

CRISPIN.

La grande affaire!

On veut lier les gens pour leur ouvrir l'artere,
C'est une bagatelle; & qui s'en fâcheroit....

FLORINE

Se fâcher de cela?

CRISPIN.

Le grand tort qu'on auroit.

FLORINE.

Mais quand on l'a voulu tout à bon entreprendre,
J'ai parlé fierement afin de te deffendre;
On ne t'a point saigné.

CRISPIN.

Tu devois le souffrir;
Ma folie eut été plus facile à guérir.

FLORINE.

Va, tu te portes bien, ne sois plus en colere.

CRISPIN.

Oh, j'y serai long-temps.

FLORINE.

Tu voudrois me déplaire,
A moi, Crispin? à moi, que tu nommois *toujours*
Ton bec, ton petit bec, ton toutou, tes amours?

CRISPIN.

Franchement, j'étois fou de ta peau.

FLORINE.

Qui t'empêche

De l'être encore autant ? ai-je l'humeur revêche ?

CRISPIN.

Et non de par le diable, & c'est la mon malheur

FLORINE.

Quoi, tu feroit jaloux ;

CRISPIN.

Et ce beau cajoleur,
Avec qui je t'ai vû en douce confidence,
Pour m'être fait de fête il m'a... Mais patience,

FLORINE.

J'ai donc fait un grand crime à l'avoir écouté ?

CRISPIN.

Non, ce n'est aujourd'hui que curiosité ;
Mais insensiblement les tendresses se glissent.
Avec le tems la paille, hom ! les nefles meurissent,
Dit le proverbe à Rome.

FLORINE.

Il se peut que Crispin
Aprés avoir vû Rome ait l'esprit si peu fin.
Il se peut...

CRISPIN.

Que veux tu ? c.est peut-être bêtise,
De croire ce qu'on voit, mais j'ai cette sottise.

FLORINE.

Un galant avec moi s'est tantôt arrêté,

Il est vrai, tu l'as vû.

CRISPIN.

Causa di nienté.

FLORINE.

Si de notre entretien je te dis le mistere,
Crispin, m'assûres-tu que tu te pourras taire;

CRISPIN.

Oui, si tu me dis vrai, mais tu me tromperas.

FLORINE.

Non. Tu n'en diras mot?

CRISPIN.

Pas un mot.

FLORINE.

Tu sçauras;
Que le jeune blondin pour qui je m'interesse...
Fai-moi donc un serment.

CRISPIN.

Suffit de ma promesse;
Parle.

FLORINE.

Hem! je crains trop...

CRISPIN,

Non, je n'en parlerai pas;
Ou la peste m'étouffe.

FLORINE.

Hé bien, donc tu sçauras
Que le jeune blondin pour qui je m'intéresse,
Brule pour les appas de ma jeune Maitresse,

Il adore Angelique,

CRISPIN.

Angelique ? & pourquoi
Faut-il que cet amour ne soit sçu que de toi ?
Quel besoin si pressant de me faire hipocondre,
Quand j'ai dit...

FLORINE.

A cela je m'en vais te répondre:
Il faut pour quelque tems tenir leurs feux secrets
Parce que le blondin est Monsieur d'Islmarets.

CRISPIN.

Quoi ! le fils de Monsieur de Fondnid ?

FLORINE.

Lui.

CRISPIN.

Sans doute.
L'hipocondre est venu fort à propos.

FLORINE.

Ecoute.
Il falloit me tirer d'embarras ; & par où
M'en bien tirer à moins que de te rendre fou ?
Plus je te faisois signe & retenois ta langue,
Et plus tu t'égayois à pousser ta harangue ;
Il falloit bien trouver moyen de l'accourcir.

CRISPIN.

Tout franc, on eût eu peine alors à m'adoucir,
Les vapeurs du souflet me montoient à la tête,

FLORINE.

Va, Monsieur d'Islmarets sçait vivre, il est
honnête ;
Et si tu l'obligeois, je sçais que du souflet
On te feroit raison.

CRISPIN.

Touche, cela vaut fait,
Tu n'as qu'à dire.

FLORINE.

Il faut lui rendre cette lettre.

CRISPIN.

Hé bien, entre ses mains je sçaurai la remettre.
Mais après le souflet, di-moi, m'assûre-t'on
Que la lettre n'a rien qui sente le bâton ?
C'est d'un pareille emploi le péril ordinaire.
Et si cherchant le Fils je rencontre le Pere,
Il peut être d'humeur à me payer le port,
Car on dit qu'il n'est pas un homme fort accort.

FLORINE.

Quoi ! Crispin au besoin craint de manquer
d'adresse;
Il s'allarme devant...

CRISPIN.

Que ton scrupule cesse,
J'ai de l'intelligence, & suis des rafinez
Qu'il n'est pas fort aisé de mener par le nez.
Quand on a comme moi passé six ans à Rome..;
Enfin s'il faut mentir, fourber, tu vois ton
homme ;

J'ai vû plus que le loup. Mais, Florine, di-moi,
Je suis rapatrié ce me semble avec toi ?
M'aimes-tu ?

FLORINE.

Si je t'aime, oh !

CRISPIN.

Je t'ai fait connoître,
Si je n'étois jaloux que je pourrois bien l'être ;
Il faut en m'épousant renoncer aux blondins.

FLORINE.

Là dessus, quand on veut, on trompe les plus fins.
Vois-tu, ton meilleur est, si nous vivons ensemble,
De t'en fier à moi ; songes-y, que t'en semble ?

CRISPIN.

Je pense qu'en effet je ne ferois pas mal,
Aussi bien la femme est un terrible animal,
Et ce qu'elle se met une fois à la tête,
S'il n'est executé, le diable est une bête.

FLORINE.

Tu vas moraliser ? Adieu.

CRISPIN.

Jusqu'à tantôt.

FLORINE *s'en allant.*

Songe à donner la lettre, & réponse au plutôt.
Que veux-tu ?

CRISPIN.

Te baiser. Quand on se raccommode,
Ne baise-t-on pas ?

FLORINE

Mais. ...

CRISPIN.

Tu sçais que c'est la mode,
Allons donc sans façon, ça le baiser de paix.

FLORINE.

Au retour.

CRISPIN *la regardant aller.*

Souviens t'en. Ah bouchon ! tes attraits
Sans cesse avec plaisir m'attirent... Chut, je pense
Voir venir mon blondin, c'est lui-même, il s'avance.

SCENE IV.

D'ISLMARETS, FABRICE, CRISPIN.

D'ISLMARETS.

CEs lettres me font peine, & je suis en souci.

FABRICE.

FABRICE.

Eſt-ce que vous croyez les retrouver ici ?
Que vous venez...

D'ISLMARETS.

J'ignore où je les ai perduës.
Quels malheurs je prévois s'il faut qu'elle soyent vuës !
De l'aimable Angelique on connoîtra la main.

FABRICE.

Peut-être... Mais voyez Criſpin.

D'ISLMARETS.

A quel deſſein
Nous peut il obſerver, paſſons ſans lui rien dire.

CRISPIN.

Monſieur, comme je ſçais que ce n'eſt que pour rire
Qu'il vous plaît quelquefois de ſouflèter les gens,
Si vous vous en voulez donner le paſſe-tems
Vous n'aurez qu'à...

D'ISLMARETS.

Va-t'en, mon ami.

CRISPIN.

Moi ?

D'ISLMARETS.

Fabrice !

CRISPIN.

Hé ! Monſieur,

DISLMARETS.

Il eſt fou.

CRISPIN.

Fort à votre ſervice,
Mais je ne laiſſe pas de ſçavoir vos ſecrets.

D'ISLMARETS.

Tu les ſçais?

CRISPIN.

Oui, je parle à Monſieur d'Iſlmarets.

D'ISLMARETS.

Tu te méprends, mon cher, adieu.

CRISPIN.

Pour fille unique
Monſieur de Fatencour a la belle Angelique,
Vous l'aimez, & Florine eſt d'accord avec vous
Pour...

DISLMARETS.

Paſſe ton chemin, autrement je.

CRISPIN.

Tout doux
Si ce que je vous dis vous met en défiance,
Examinez, voyez mes lettres de créance.

DISLMARETS.

Que veux-tu dire?

CRISPIN.

Ouvrez. Ah! vous avez les yeux,
Voyant cette écriture, un peu plus gracieux.

DISLMARETS *lit.*

JE vous écris par Crispin, en qui vous pouvez prendre une entiere confiance, & me faire sçavoir par lui tout ce que vous jugerez à propos.

Vien, mon cher Crispin, vien que je t'embrasse.

CRISPIN.

Au diable,

Je me passerois bien d'une amitié semblable;
J'ai les bras tous meurtris, tant vous me serrez fort.

DISLMARETS.

Dans la joye où je suis pardonne à ce transport.

Vous avez laissé tomber tantôt des lettres dans le jardin, dont l'une a été reconnuë pour être de moi; elles sont dans les maius de ma Mere qui en a formé des soupçons sur lesquels il est bon qu'on vous entretienne. Venez vers le soir au rendez-vous ordinaire, Florine vous instruira de tout, si je ne puis vous aller trouver avec elle.

J'avois craint ce malheur, Fabrice.

FABRICE.

Patience,

Peut-être il n'est pas tel que votre amour le pense.

CRISPIN.

Ainsi vous n'aimez point Angélique?

DISLMARETS.

Oui, Crispin.

Je l'adore, & l'hymen fera tout mon destin:
Point de bonheur sans elle. Aide-moi, je te prie,
Dans un amour qui fait tout le bien de ma vie.

CRISPIN.

Vous êtes bien changé: tantôt malcomplaisant
Vous parliez haut la main, vous priez à présent.

D'ISLMARETS.

Je suis au désespoir qu'une chaleur trop prompte
M'ait forcé...

CRISPIN.

Ce n'est rien.

DISLMARETS.

Je t'en veux tenir compte,
Ma main s'est égarée, & pour t'en consoler...

CRISPIN.

Bon, & cela vaut-il la peine d'en parler.

DISLMARETS *lui donnant de l'argent.*

Je hai l'ingratitude, & pour peu qu'on m'oblige...

CRISPIN.

Oh!

D'ISLMARETS.

Prend ces dix Louis..

CRISPIN.

Il n'est pas....

D'ISLMARETS.

Prend, te dis-je
Je le veux...

CRISPIN.

Oh Monsieur, je suis votre valet,
J'avois bien crû tantôt me venger du soufflet;
Mais par bonheur pour vous un autre a pris la place.

D'ISLMARETS.

Quoi!

CRISPIN.

Deux mots de douceur ma colere se passe,
Sur tout quand on en use un peu de bonne foi.
Car vous ne pensiez pas directement à moi.
Ainsi je crois, Monsieur, qu'un souflet qui se donne
D'une main attachée à choisir la personne,
Offense beaucoup plus, que quand le souffletant
S'emporte à soufleter sans connoître; & partant.
Je me tiens obligé d'être toute ma vie,
Tres humble serviteur de votre Seigneurie.

D'ISLMARETS.

C'est fort bien raisonner.

CRISPIN.

Oh Monsieur, je reviens.

D'ISLMARETS.

On me l'a dit, de Rome.

CRISPIN.

Ah! quand je me souviens
De ce que j'ai vû là....

D'ISLMARETS.

Ce souvenir doit plaire.
Mais j'ai sur ce billet une réponse à faire.
Je cours m'en acquiter, & reviens sur mes pas.
Demeure ici, Fabrice, & ne le quitte pas.

SCENE IV.

FABRICE, CRISPIN.

FABRICE.

On gagne à le servir, c'est un homme qui donne.

CRISPIN.

J'ai connu dès tantôt qu'il avoit la main bonne.

FABRICE.

S'il la laisse échaper, tu vois qu'argent comptant
Il paye...

CRISPIN.

Autant encore, à la charge d'autant;
Je lui tendrai la joue, & n'en ferai point chiche.

FABRICE.

Un souflet tous les jours, tu serois bientôt riche.

CRISPIN.

Penses-tu que l'on soit accommodant par tout,
De tout le monde ainsi l'on ne vient pas à bout,
Il ne faut qu'aller voir comme on en use Rome,
Le plus petit soufflet qu'ait reçu le moindre homme,
Fait que s'il peut trouver le frappeur à l'écart,
Il ne marchande point, zeste un coup de poignard.

FABRICE.

Quel diable de païs.

CRISPIN.

Que veux-tu ? c'est la mode,
D'y joüer des couteaux.

FABRICE.

Elle n'est pas commode.

CRISPIN.

Pour des choses de rien, de l'Aqua du fuoco.

FABRICE.

Tu parle donc la langue ?

CRISPIN.

Un poco, un poco
Je sçai cent jolis mots que j'ai pris soin d'écrire
Tu sei, un forfante, un mato.

FABRICE.

C'est-à-dire ?

CRISPIN.

C'est à dire je suis votre serviteur.

FABRICE.

Bon;

Je retiendrai cela.

CRISPIN.

Mais prend bien garde au ton;

Tu sei, un forfante, un mato. Dans la ruë,
Si tu veux aborder quelqu'un qui te saluë,
Vorria che fosti impicato.

FABRICE.

J'entends.

CRISPIN.

Pour dire, vivez sain jusqu'à plus de cent ans.

FABRICE.

Ce langage est fort beau, si je pouvois l'apprendre.

CRISPIN.

Il n'est peine pour toi que je ne veuille prendre;
Vien me voir quelquefois, je t'y rendrai sçavant.

FABRICE.

S'il ne tient qu'à cela nous nous verrons souvent.
Mais di-moi, puisqu'enfin tu veux servir mon Maître,
Il aime; que crois-tu, Crispin, qu'il en doive être?
Pourrons-nous adoucir Monsieur de Fatancour?

CRISPIN.

Il est bien obstiné,

Tant

FABRICE.

Tant pis pour notre amour.

CRISPIN.

Ce qui le gâte encore, & lui rend l'ame fiere,
C'est un Noble à la rose, un certain Loisonniere.

FABRICE.

Loisonniere! & quel est ce Monsieur aux oisons?

CRISPIN.

C'est un fat qui toujours sur les comparaisons,
Parlant de tous les gens, ne peut tenir croyable
Qu'autre qu'un Gentilhomme ait l'ame raisonnable:
Il faut pour raisonner être de qualité,
Dit-il.

FABRICE.

Ah! là-dessus il a l'esprit gâté:
Il en est d'aussi sots, avecque leur naissance
Que dans la bourgeoisie.

CRISPIN.

Hé! vraiment je le pense,
Leur noblesse souvent ne sert qu'à les....

FABRICE.

Tai-toi.
Voici notre vieux Maître.

CRISPIN.

Est-ce lui que je voi;
Monsieur de Fondnid!

FABRICE.

Oui.

CRISPIN.

Quel vilain Gentillâtre !

FABRICE.

Tai-toi, te dis-je.

CRISPIN.

Il a la mine acariâtre.

SCENE V.

FONDNID, CRISP IN, FABRICE.

FONDNID.

OU peut être mon Fils, Fabrice ?

FABRICE.

Je ne sçais, Monsieur.

FONDNID.

Cherche le vîte. Entens-tu, dis ?

FABRICE.

J'y vais.

FONDNID.

Il faut que je lui parle, & pour chose importante.

Entens tu ?

FABRICE.

Bien, Monsieur.

FONDNID.

Toute affaire cessante,

Qu'il vienne me trouver chez Monsieur Valereux.

Entens-tu ?

FABRICE.

Oui, Monsieur.

FONDNID.

Il nous attend tous deux ;

J'y vais toujours, di-lui qu'au plutôt il s'y rende.

Entens tu ?

FABRICE.

Si j'entens ? Il faut bien que j'entende.

FONDNID.

En quelque lieu qu'il soit, quand tu le trouveras,

Fais qu'il vienne. Entens tu ?

FABRICE.

Je n'y manquerai pas



SCENE VI.

CRISPIN, FABRICE.

CRISPIN.

VOilà des Entens-tu qui vont drû comme mouches.

FABRICE.

Tu t'en lasses ?

CRISPIN.

Je crois, s'il avoit quatre bouches ;
Qu'il ne les ouvriroit que pour dire: Entens-tu.

FABRICE.

Tu fais le délicat, pour un mot rebatu ;
Chacun n'en a-t il pas qu'à toute heure il repete ?
Des véritablement, des sur cette entre-faite.
Il faut les réformer s'ils te choquent l'esprit.

CRISPIN.

J'avois rarement vû ton Monsieur de Fondnid,
J'étois si jeune encor lorsque je fus à Rome ...

FABRICE.

Si l'on va là pecore, on revient habile homme,
On s'y tourne l'esprit, je le juge par toi.
Quel Maître avois-tu là ?

CRISPIN.

Quel Maître ?

FABRICE.

Ouy.

CRISPIN.

Moy.

FABRICE.

Qui ?

CRISPIN.

Moy.

Par ce ris scelerat que tu me fais paroitre,
Tu veux dire en François que j'avois un sot maître,
N'est-ce pas ?

FABRICE.

C'est à tort . . .

CRISPIN.

Ne crois point te moquer ;
Jamais quand on a vû, l'esprit ne peut manquer.
Les voyages font l'homme, & pour peu qu'on s'applique. . .



SCENE VII.

D'ISLMARETS, CRISPIN, FABRICE.

D'ISLMARETS.

Donne cette réponse à l'aimable Angelique,
Va, cours, mon cher Crispin, mais sur tout fais si bien,

Madame de Fatencour écoute avec Monsieur de Loisonniere.

Que ce soit en cachette, & qu'on n'en sçache rien.

CRISPIN.

Mettez-vous en repos, je ferai votre affaire,
Il faut se défier entre autres de la Mere,
Elle a l'humeur un peu colerique, & pour rien
Gronderoit quatre jours par forme d'entretien;
Mais sa complexion étant trop délicate,
Elle n'ose crier à cause de sa rate.

Je ris comme un perdu quand j'entens quelques mots
De ce qu'elle en jargonne avec Monsieur Chiros.

D'ISLMARETS.

Et ce Monsieur Chiros, quel est-il ?

CRISPIN.

Du village
C'est le Chirurgien, tres vilain personnage,
Qui la voyant facile à se droguer souvent,
Lui fait craindre un grand mal, du moindre petit vent.
Elle est sa vache à lait.

D'ISLMARETS.

Adieu, sois-moi fidele,
Crispin, & je sçaurai reconnoître ton zéle.

CRISPIN.

Serviteur.

FABRICE.

Votre Pere est venu vous chercher,
Si vous suivez son ordre, il faut vous dépêcher.

D'ISLMARETS.

Que veut-il ?

FABRICE.

Je ne sçais, mais vous pourrez l'apprendre
Chez Monsieur Valcreux, il vous y doit attendre.

SCENE VIII.

CRISPIN *seul.*

Un, deux, trois... Ils sont dix, le nombre est bien complet.
Me voilà, dieu-merci, bien payé du soufflet.
Tandis qu'il y fait bon, par notre complaisance
Tâchons d'en attraper encor quelque finance.
Quand on est amoureux, rien ne coute à donner,
On est liberal; mais s'en faut-il étonner?
Puisque si quelque belle à m'aimer étoit prête
Je me donnerois, moi, des pieds jusqu'à la tête.
Profitons du talent & de l'occasion.
Mais que vois-je venir? La laide vision!
Serrons vîte la lettre & l'argent.



SCENE IX.

Me FATENCOUR, LOISONNIERE, CRISPIN.

Loisonniere porte un Fusil sur son épaule.

Me. FATENCOUR.

Vien, aproche,
Que fais-tu là ?

CRISPIN.

Moi, rien.

Me FATENCOUR.

Qu'as-tu mis dans ta poche ?

CRISPIN.

Qu'y pourrois-je avoir mis?

Me. FATENCOUR.

Un papier, montre.

CRISPIN.

Quoi ?
Un papier. Quel papier ?

Me. FATENCOUR.

Montre, te dis-je.

CRISPIN.

Moi?

Je ne puis rien montrer, car je n'ai rien.

Me. FATENCOUR.

Infame,

Tu n'as rien. Ça voyons.

CRISPIN.

Oh! s'il vous plaît, Madame!

Me. FATENCOUR.

Je veux chercher.

CRISPIN.

Parbleu, vous ne chercherez pas.

Me. FATENCOUR.

Tu fuis.

LOISONNIERE *lui présentant le Fusil.*

Demeure-là, si tu fais un seul pas
Je m'en vais te sangler mon Fusil dans la tête.

CRISPIN.

A l'aide, je suis mort.

LOISONNIERE.

Ce coquin fait la bête.

CRISPIN *voulant lever le Fusil.*

Un ou deux pieds plus haut.

LOISONNIERE.

Encor?

CRISPIN.

Quel passe-tems!

Est-ce qu'en dépit d'eux, on doit tuer les gens ?

LOISONNIERE.

Dépêche.

CRISPIN.

Quoi, dèpêche ?

LOISONNIERE.

Ah ! tu m'oses répondre,

CRISPIN.

Appuyer le fusil contre un pauvre hypocondre,
Dont l'on a de l'esprit bouché tous les conduits.

Me. FATENCOUR.

Tu veux être hypocondre à present.

CRISPIN.

Je le suis,
Ou je me donne au diable.

Me. FATENCOUR.

Il ne m'importe gueres,
Vien icy.

CRISPIN.

Me voilà.

Me. FATENCOUR.

Prens garde à tes affaires.
Si tu me fais chercher, sans vouloir découvrir. . .

CRISPIN.

Ah ! ne me touchez pas, vous me feriez mourir,
Je suis trop chatouilleux.

Me. FATENCOUR.

Donne donc ?

CRISPIN.

Que je donne ?
Je n'ai rien à donner.

LOISONNIERE.

Vous souffrez qu'il raisonne ?
Tirerai-je ?

Me. FATENCOUR.

Oui, tirez aux jambes, mon Cousin.

LOISONNIERE.

Tout à l'heure aussi bien j'en dois à ce coquin.

CRISPIN *à genoux.*

Monsieur, n'en faites rien.

LOISONNIERE.

Il faut que dans le ventre,
Je . : .

CRISPIN.

N'allez pas lâcher, tête bleu, le plomb entre:
Ce n'est pas jeu d'enfant.

LOISONNIERE.

C'est fait, point de quartier,
La Lettre.

CRISPIN.

Quelle Lettre ?

LOISONNIERE.

Ah ! tu te fais prier.

CRISPIN.

Hé de grace ! un moment.

LOISONNIERE.

Si tu tardes, je tire.

CRISPIN.

Hé bien ça, je m'en vais vous la donner à lire.

Me. FATENCOUR.

Oui, je me fais droguer au moindre petit vent ;
Et si Monsieur Chiros me visite souvent,
Je suis sa vache à lait.

CRISPIN.

Je suis perdu. Le Diable
M'a bien mal à propos rendu si charitable,
Dequoi m'être avisé de servir le blondin !

Me. FATENCOUR.

Tandis que je lirai, foüillez-le, mon Cousin.
Cherchez ce qui lui reste encor.

LOISONNIERE.

Vuidons ses poches.

CRISPIN *se retirant.*

Les vuider !

LOISONNIERE *pésentant le Fusil,*

Par la sang, coquin, si tu n'approches...

CRISPIN.

Je suis tout approché, peste de l'instrument,

Là, foüillez à votre aiſe, allons ſans compliment.

LOISONNIERE *tirant les Louis.*

Cela n'eſt pas mauvais.

CRISPIN.

Pas mauvais, je le penſe.

LOISONNIERE.

Encor? Bon.

CRISPIN.

C'eſt là tout, s'il vous plaît.

LOISONNIERE.

Patience,

Je veux voir l'autre poche. Il a pluſieurs Louis.

Me. FATENCOUR.

Prenez-les.

LOISONNIERE.

Ça, voyons.

CRISPIN.

Elle eſt vuide.

LOISONNIERE.

Tant pis.

CRISPIN.

Mon argent?

LOISONNIERE.

Le voilà.

CRISPIN.

Je le vois bien ; mais, diable,
Je ne l'ai pas.

LOISONNIERE.

Suffit que j'en sois responsable,
Il est en bonne main.

CRISPIN.

Je me ris de cela,
La mienne est aussi bonne.

LOISONNIERE.

Oh tu le prens par là.
Je te le veux garder, moi.

CRISPIN.

Combien, je vous prie?

LOISONNIERE.

Autant qu'il me plaira.

CRISPIN.

Quoi garder...

LOISONNIERE.

Comme il crie.

Me. FATENÇOUR *le prenant au colet.*

Il faut que je t'étrangle.

CRISPIN.

Ah!

Me. FATENCOUR.

Scelerat !

LOISONNIERE.

Faut-il,

Pour avoir plûtôt fait, lui lâcher le Fusil ?

Me. FATENCOUR.

Il le meriteroit puisqu'il me deshonore,
Mais il n'est pas le seul, ma Fille en est encore.
Elle aime d'Islmarets, & ce billet m'apprend
Qu'un rendez-vous ce soir.... Ah!

LOISONNIERE.

Cela me surprend.
Ma cousine Angelique auroit de la tendresse
Pour le fils....

Me FATENCOUR.

Comme moi ce procedé vous blesse.
Mais j'en aurai raison ; il faut n'en dire mot,
Sur tout à mon Mari.

LOISONNIERE.

Suffit.

Me. FATENCOUR.

Chien de magot.
Coquin, tu me trahis.

CRISPIN.

Hé Madame, Madame....

Me. FATENCOUR.

Dis-moi tout, autrement,...

SCENE

SCENE X.

Me. FATENCOUR, LOISONNIERE, CRISPIN, CHIROS.

CHIROS.

Quel courroux vous enflâme ?
Rien n'eſt pire pour vous que de vous emporter,
Et votre mal de rate en pourroit augmenter ;
Qu'eſt-ce donc, dans vos yeux je vois un trouble extrême ?

Me. FATENCOUR.

Helas, Monſieur Chiros, je ſuis hors de moi-même !

CHIROS.

J'allois voir un fiévreux dont le mal eſt preſſé ;
Et vous appercevant je me ſuis avancé.

Me. FATENCOUR.

J'avois cru comme vous, qui m'en vouliez répondre,

Que Crispin tout de bon devenoit hipocondre.

CHIROS.

Il ne le devient pas, car il l'est tout-à-fait.

Me FATENCOUR.

Il l'est, Monsieur Chiros ?

CHIROS.

Hipocondre parfait,
Il est fou. Qui dira qu'il ne l'est pas, le flatte ;
Et par l'autorité du sçavant Hypocrate,
Du fameux Avicenne, & du grand Galien,
Je m'en vais vous prouver....

Me FATENCOUR.

Hé ne nous prouvez rien,
Qu'il soit ce qu'il voudra, j'ai sur une autre affaire
Quelques discussions plus pressantes à faire.
Adieu jusqu'au revoir, sui-moi, viens. Mon Cousin,
Ne m'abandonnez pas.

LOISONNIERE *lui présentant le Fusil.*

Marche devant, coquin.



SCENE XI.

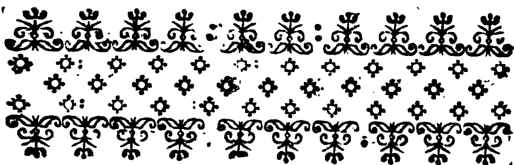
CHIROS *seul.*

QU'une femme obstinée est un cruel martire !
Sur elle la raison ne garde aucun empire,
Ne vouloir pas qu'il soit Hipocondre, j'ai dit
Dès l'abord qu'il l'étoit, il l'est sans contredit ;
J'en suis sûr, & n'aurai jamais la complaisance
De parler lâchement contre ce que je pense.
Quand j'ai sur quelque mal connu la verité,
Je tiens ferme, & je suis toujours de son côté.
Que d'autres en flattant amassent des richesses ;
Si je n'amasse rien, du moins point de bassesses,
Oh ! que cet Ancien fut de l'honneur jaloux !
Par qui cet axiome est venu jusqu'à nous :
La pierre éprouve l'or, l'or éprouve les hommes.
Belle moralité pour tous tant que nous sommes !
Quant à moi, l'on pourroit m'offrir mille trésors,

Quand j'ai dit mon avis jamais je n'en démors ;
On a beau me parler, rien ne me persuade.
Mais je m'arrête, il faut aller voir mon Malade,
Et leur faire sentir ce que c'est que les foux,
En leur laissant le tems d'avoir besoin de nous.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA TOUR, CRISPIN.

Ils entrent de different côté.

LA TOUR.



AH! c'est Monsieur Crispin.

CRISPIN.

C'est ainsi qu'on me nomme.

LA TOUR.

Ne vous souvient-il plus de m'avoir vû dans Rome?

Hem!

CRISPIN *l'ambrassant.*

Monsieur de la Tour, par quel rare bonheur

Vous vois-je en ce païs?

LA TOUR.

Monſieur le Gouverneur,
A qui l'on a mandé qu'en ces lieux la Nobleſſe
Pour un ſot demêlé, s'anime & s'intereſſe,
M'envoye exprés ici pour calmer ces tranſports.

CRISPIN.

Peut-être y ferez-vous d'inutiles efforts ;
Ce n'eſt pas, ce me ſemble, une choſe facile.
Ces Meſſieurs, la plûpart ſont fort chargés de bile.
Le ſalpetre chez eux ſe rencontre à foiſon,
Et d'abord ils ont peine à goûter la raiſon ;
Mais leur fougue paſſée, ils ſont bien raiſonnables.

LA TOUR.

J'ai déja reconnu ces choſes véritables.

CRISPIN.

Entre autres il en eſt qui ſont très-campagnards,
Gens aimant leurs foyers, & qu'on nomme cagnards,
Qui n'ont que rarement ſorti de la Province,
Qui ſur le point d'honneur ſouffrent peu qu'on les pince,
Braves à toute outrance, & qu'on voit pour un rien

Mettre la brette à l'air & s'en excrimer bien.
D'ailleurs grands discoureurs sur toutes les matieres,
Et des francs hobereaux conservant les manieres :
Quand ils sont une fois à vanter leurs combats,
Leur maison... là dessus ils ne finissent pas,
Ils en fatiguent ceux qui veulent les entendre ;
Mais, du reste, assez bons à qui sçait bien les prendre.
Pour Monsieur de Fondnid, & Monsieur Fatencour,
Sont à peu près tout comme & fais au même tour,
Adieu : nous nous verrons, j'ai quelque chose à dire
A Monsieur Valereux.

LA TOUR.

Le seul bien où j'aspire,
C'est de boire avec vous.

CRISPIN.

Je serai toûjours prêt....

LA TOUR, *appercevant Angelique.*

Que vois-je ?

CRISPIN.

Suivez-moi, vous ſçaurez ce que c'eſt.

SCENE II.

ANGELIQUE, FLORINE.

FLORINE.

Sans doute il eſt facheux qu'on ait ſurpris la lettre,
Que dans vos ſeules mains Criſpin devoit remettre,
L'accident ne pouvoit être plus malheureux;
Mais enfin nous voilà chez Monſieur Valereux,
Qui ſur le rendez-vous, ſçaura de votre Mere,
Avant qu'elle nous voye, apaiſer la colere.
C'eſt un homme eſtimé dans tout le Vivarets,
Sa Fille eſt votre amie, & Monſieur d'Himarets,
Dès long-tems comme vous, joint à lui d'alliance,
Lui fera de vos feux embraſſer la deffenſe.

ANGELIQUE.

Quand à les ſoutenir il prendroit interêt;

C'eſt

C'est toûjours de l'éclat, & l'éclat me déplaît.
Que dira-t'on de moi d'avoir, malgré nos Peres,
Pris pour un jeune Amant des chaines volontaires,
Et de m'être avec lui fait un engagement,
Qui peut-être jamais n'aura leur agrément?

FLORINE.

Cela peut arriver; mais qu'y faire, Madame?
Il faut ici montrer une fermeté d'ame,
Ne point se rebuter, & croire que le sort
Par des chemins fâcheux peut vous conduire au port.
En faveur des Amans souvent les destinées,
Des jours infortunés, font d'heureuses journées;
Et par elles on voit aux plus grands embarras,
Survenir des bonheurs qu'on ne prévoyoit pas.

ANGELIQUE.

Tu veux trop esperer.

FLORINE.

J'ai toûjours bon courage;
Sur tout quand je me trouve à couvert de l'orage.
Car nous courrions hazard d'un regal fort mal sain,
Si sur nous votre Mere eut pû mettre la main.

Elle a dans certain tems, la bile dangereuse.

ANGELIQUE.

Il est vrai, sa colere est trop impetueuse ;
Et si nous n'eussions fui, je crois que toutes deux....

à Crispin.

Hé bien, parlerons-nous à Monsieur Valereux ?

SCENE III.

ANGELIQUE FLORINE, CRISPIN.

CRISPIN.

On l'est allé chercher, il viendra tout à l'heure.

FLORINE.

Crispin, tu dois mourir de regret.

CRISPIN.

Que j'en meure !
Que peut-il m'arriver de pis, que de mourir ?

FLORINE.

Mais cependant c'eſt toi qui nous fais tant
courir.

ANGELIQUE.

N'avoir eu qu'une lettre, & ne pas....

CRISPIN.

Comment faire?
Franchement vous avez une diable de Mere,
Qui ſe ſoucieroit moins de mettre un homme à bas,
Que de tuer un Liévre. On ne m'y retient pas;
Et s'il me faut jamais paroître en ſa preſence,
Je n'en approche point, tout au moins qu'à diſtance
Du coup de Canon.

FLORINE.

Va, va, tu n'as point de cœur;
Et tu devois plûtôt endurer....

CRISPIN.

Serviteur.
Tu parles à ton aiſe, & ce Fuſil d'une aune,
Toûjours prêt à lâcher. Peſte on a le bec jaune,
Quand on en voit le bout prés de ſon nez, pour moi
J'ai tout abandonné, tant j'en avois d'effroi.
La Lettre & mes Loüis enſemble, ont fait naufrage.

FLORINE.

Quels Loüis ?

CRISPIN.

Des Loüis beaux, pimpans..... C'est dommage ;
On eut dit à les voir qu'ils venoient d'être faits.

SCENE IV.

ANGELIQUE, VALEREUX, CRISPIN, FLORINE.

ANGELIQUE.

AH Monsieur Valereux ! c'est en vous que je mets
Toute mon esperance

VALEREUX.

A quoi, belle Angelique,
Voulez-vous m'employer ?

ANGELIQUE.

Avant que je m'explique,
Entrons dans un lieu sûr, où je puisse à loisir,
Vous dire sans témoin quel est mon déplaisir.

VALEREUX.

Ma Fille eſt dans ſa chambre, & vous pouvez ſans crainte
M'y découvrir l'ennui dont votre ame eſt atteinte.

ANGELIQUE.

Je veux bien comme à vous lui conter mon chagrin.

VALEREUX.

Allons donc la trouver.

à Criſpin.

Retourne-t'en, Criſpin.

ANGELIQUE.

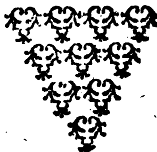
Tu m'as conduite ici, c'eſt aſſez :

CRISPIN.

Votre Mere
Pourra vous demander..... quelle réponſe faire ?

ANGELIQUE.

Quelle ? que tu ne ſçais où je ſuis.



SCENE V.

FLORINE, CRISPIN.

FLORINE.

NE fais pas
Ainsi que de la Lettre.

CRISPIN.

Oh! c'est un autre cas.

FLORINE.

Visses-tu le poignard levé, mets tout au pire,
Et te laisses tuer plûtôt que de rien dire.

SCENE VI.

CRISPIN *seul*.

BEau conseil à donner quand on aime les gens!
Laisser faire au poignard. J'aurois perdu le sens,

Et c'eſt bien à ce coup, ſi j'en ſouffrois l'attaque,
Que je me montrerois plus qu'hipocondriaque.
Elle m'aime pourtant, auſſi ſans vanité
Je ſuis aſſez bien fait, droit, bien pris, bien planté,
L'œil fin quoique petit, le nez de bonne ſorte,
La bouche un peu trop grande, il eſt vrai, mais qu'importe;
J'en mange mieux d'ailleurs.... Mais tréve de raiſons,
Notre Maître, ſuivi du couſin aux Oyſons,
Vient ici, ce ſera pour mes pechez peut-être.

SCENE VII.

FATENCOUR, LOISONNIERE, CRISPIN.

FATENCOUR.

Que fais-tu là, Coquin?

CRISPIN.

Vous le pouvez connoître.

Je n'y fais rien, voyez.

FATENCOUR.

Et qu'y viens-tu chercher?

CRISPIN.

Personne.

FATENCOUR.

C'eſt en vain que tu le crois cacher.
Je veux ſçavoir d'où vient qu'ici je te rencontre.

CRISPIN.

D'où vient? C'eſt que j'y ſuis, ma préſence le montre.

LOISONNIERE.

Comment à ce maraut ne pas donner cent coups!
Il eſt aſſez hardy....

FATENCOUR.

Redoute mon courroux,
Ou, quoi que nous ſoyons en maiſon étrangere,
Je vais t'apprendre....

CRISPIN.

Hé bien, puiſqu'il ne faut rien taire,
J'étois venu parler à Monſieur Valereux.

FATENCOUR.

Que lui peux-tu vouloir, di.

CRISPIN.

Ce que je lui veux?
Lui faire l'importante & tres-humble priere,
De mettre à la raison Monsieur de Loisonniere:
Il m'a pris vingt Loüis.

LOISONNIERE.

Vingt Loüis! par la mort,
Infame.....

CRISPIN.

Combien donc? pourquoi crier si fort.

LOISONNIERE.

Vingt Loüis!

CRISPIN.

Rendez m'en la moitié, je vous quitte.

FATENCOUR.

Mon Cousin, c'est un fou, que son accés agite.

LOISONNIERE.

Le pendard me feroit passer pour un Voleur.

FATENCOUR.

Tout le monde vous sçait Gentil-homme d'honneur.

LOISONNIERE.

Vingt Loüis?

CRISPIN.

Et bien dix, rendez-les moi, de grace.

FATENCOUR.

Coquin, si tu ne sors....

CRISPIN.

Mettez-vous en ma place,
Dix Loüis.

FATENCOUR.

Sors, te dis-je, ou tu pourras sentir....

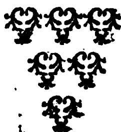
CRISPIN.

Je sors puisqu'on le veut; mais avant que sortir,
Je veux dire trois mots. C'est Crispin qu'on me nomme,
Monsieur, je ne suis point, Dieu mercy, Gentil-homme,
Je suis tout simplement fils de votre Fermier;
Mais je ne voudrois pas pour un bras tout entier,
En faire autant que fait, sans nulle conscience,
Ce Noble a vingt Carrats.

(*Il sort.*)

LOISONNIERE *allant aprés lui.*

Ah! pour tant d'insolence,
Il faut.....



SCENE VIII.

FATENCOUR, LOISONNIERE.

FATENCOUR.

HE mon Cousin, vous vous fâchez en vain,
Laissez-le s'échapper, il n'a pas l'esprit sain.

LOISONNIERE.

Il faut que vous sçachiez, mon Cousin....

FATENCOUR.

Qu'est-ce à dire ?
Ai-je rien à sçavoir ? Mon Cousin, il faut rire,
Des sottises d'un fou.

LOISONNIERE.

J'en prends peu de souci.



SCENE IX.

FATENCOUR, LOISONNIERE, LA TOUR.

FATENCOUR.

VOici Monsieur l'Exempt. Vous me voyez ici,
Monsieur, fort ponctuel à tenir ma parole.

LA TOUR.

Un vrai Noble jamais n'en donne de frivole ;
Et repondant de vous, je n'avois pas douté
Que vous n'eussiez beaucoup de ponctualité.

FATENCOUR.

C'est être connoisseur. Je vous suis redevable
D'un pareil jugement ; & si j'étois capable
De vous marquer, Monsieur.....

LA TOUR.

Laissons le compliment.

FATENCOUR.

Au reste, vous voyez Monsieur, qui sûrement
Est un de mes Cousins, & brave Gentil-homme.

LA TOUR.

Il suffit de le voir pour le croire.

FATENCOUR.

Il se nomme
Monsieur de Loisonniere, homme rempli de cœur.

LA TOUR.

Ah! je n'en doute point.

FATENCOUR.

Délicat sur l'honneur.

LA TOUR.

Je le crois.

FATENCOUR.

Fort civil; mais d'humeur un peu fiere.

LA TOUR.

Je....

FATENCOUR.

Qui sert ses amis d'une rude maniere,
Et qui quand une fois il s'est déterminé,
Verroit vingt Mousquetons sans en être étonné.

LA TOUR.

C'est par la fermeté qu'une grande ame éclate.

LOISONNIERE.

Monsieur, n'en croyez pas mon Cousin, il me flatte.

FATENCOUR.

Non je ne vous dis pas tout ce que j'en connoy,
Et vous pouvez, Monsieur, vous en fier à moy.

LA TOUR.

Tres-volontiers.

FATENCOUR.

Je veux vous le faire connoître.

LA TOUR.

Ce me feroit honneur.

LOISONNIERE.

Bon, à moi; mais peut-être,
Si vous me connoissiez....

LA TOUR.

Je m'en tiendrois heureux,
Mais il est tems de dire à Monsieur Valereux
Que vous êtes ici, je m'en vais....

FATENCOUR.

Quoi vous-même ?
Non ma confusion, Monsieur, seroit extrême,
S'il me falloit permettre....

LA TOUR.

Hé, Monsieur! laissez moi,
C'est un soin de ma Charge.

FATENCOUR *voulant s'en aller.*

Ah! Monsieur, je vous doi

Trop d'honneur pour souffrir que vous preniez la peine....

LA TOUR.

Demeurez, tout à l'heure ici je vous l'amene.

FATENCOUR.

Non, je l'irai chercher, Monsieur, plûtôt que vous.

LA TOUR.

Mais....

FATENÇOUR.

La civilité regne trop parmi nous,
Et ses loix....

LA TOUR.

Mais ses loix....

FATENCOUR.

Si j'osois les enfraindre,
Monsieur le Gouverneur auroit lieu de s'en plaindre,
Vous le representez, & nous sçavons trop bien....

LA TOUR.

Quelles gens! Mais....

LOISONNIERE.

Monsieur, vous n'y gagnerez rien,
Mon Cousin a de l'âge, & trop de connoissance,
De ce que lui prescrit l'exacte bienseance,
Pour ne pas supposer....

FATENCOUR.

Il faut vous rendre enfin ;
Voyez, nous voilà deux contre vous ; mon Cousin
Se declare, & par là la dispute est finie.

LA TOUR

Mais, Messieurs, à quoi bon cette ceremonie ?
Puisqu'on est convenu de Monsieur Valereux,
Pour votre arbitre....

FATENCOUR.

Il est clervoyant, vigoureux ;
Dans ce qu'il entreprend, homme de poids.

LA TOUR.

Sans doute.

FATENCOUR.

De bon sens.

LA TOUR.

Pour parler, il faut qu'il vous écoute,
Tout ce que vous direz sans lui, ne sert de rien ;
Le voici qu'il paroît heureusement.



SCENE X.

VALEREUX, FATENCOUR, LOISONNIERE, LA TOUR.

VALEREUX.

HE bien,
Vous avez sçû, Monsieur, que de votre querelle,
Monsieur le Gouverneur ayant eu la nouvelle
A depéché Monsieur, avec un ordre exprès
De rendre enfin le calme à tout le Vivaréz.

FATENCOUR.

Oui, j'ai sçû de Monsieur quel est cet ordre; & comme
Ce qu'à ses volontés doit un vrai Gentilhomme,
Lui fait toûjours honneur dans l'execution,
J'accepte le parti sans contestation:

Et d'autant plus, Monsieur, que je vois avec joye,
Qu'à finir nos debats c'est vous que l'on employe.
Mais est-on assuré que Monsieur de Fondnid.....

LA TOUR.

Oüi, Monsieur, là dessus je sçais ce qu'il m'a dit;
Il m'a, quand de mon ordre il a pris connoissance,
Marqué pour cet accord beaucoup d'impatience,
Il est dans le Jardin avec Monsieur son Fils.
Les ferai-je appeller?

VALEREUX.

Faites, j'en suis d'avis:
Car dans peu nous aurons les gens qui doivent être
Presens à cet accord.

FATENCOUR.

Ah! c'est mal vous connoître,
Il suffisoit de vous pour l'accommodement.
Vous étes, & chacun le sçait assurément,
Gentil-homme d'honneur qui jamais ne recule.....

VALEREUX.

Pour ne m'en pas trop croire, & m'ôter tout
scrupule,
J'ai mandé des amis communs à tous les deux,
Monsieur de Cham-courtaut, Monsieur de
Moulinpreux.
Messieurs de Rond-chemin, & de la Casaniere.

LOISONNIERE.

Ces Messieurs sont.....

VALEREUX.

Qu'en dit Monsieur de Loisonniere?

LOISONNIERE.

Je dis qu'ils sçavent tous par cent évenemens,
Et le foible & le fort des accommodemens,
Que la raison chez vous est toûjours péné-
trante.

VALEREUX.

Hé Monsieur...,

FATENCOUR.

Mon Cousin ne dit rien qu'il ne sente.

VALEREUX.

Quoi! vous vous unissez tous deux pour me
flatter.
La partie est trop forte, on n'y peut résister.

LOISONNIERE.

La loüange étant juste, on ne peut s'en dé-
fendre.

VALEREUX.

Je crois que tout de bon vous voulez m'entreprendre ?

LOISONNIERE.

Nous sommes sûrement trop bien persuadés
Que vous sçavez le fin de tous les procédés.

VALEREUX.

De grace, épargnez-moi.

LOISONNIERE.

Je parle sans jactance ;
Dix combats faits par vous en sont l'experience.

FATENCOUR.

On y peut ajoûter seize éclaircissemens.

LOISONNIERE.

Ce sont de sa bravoure autant de truchemens.

VALEREUX.

Hé Messieurs !

LOISONNIERE.

Nous parlons de vous sans complaisance.

VALEREUX.

Monsieur de Loisonniere, un peu plus d'indulgence,
Ces sentimens pour moi peuvent être douteux.

FATENCOUR.

On rencontre bien peu de Monsieur Valereux.

VALEREUX.

Laissons ces complimens, encore un coup, de grace
Finissez, autrement je vous quitte la place.
Bon, Monsieur de Fondnid arrive....

LOISONNIERE.

C'est à vous,
Monsieur, à prendre ici la parole pour tous.

SCENE XI.

FATENCOUR, LOISONNIERE, VALEREUX, FONDNID, LA TOUR.

VALEREUX.

MEssieurs ; chacun connoît quelle est votre querelle :
Et sans qu'il soit besoin que j'explique & rappelle
Les divers incidens qu'elle a déja causés,
Il nous faut réunir nos esprits divisés.

J'en ai trouvé, je pense, une voye assez sûre,
Elle est dans ce papier, & c'est par sa lecture
Que vous me connoîtrez dépoüillé d'interêt;
En attendant les gens, lisez-le, s'il vous plaît.
(*à la Tour.*)

LA TOUR.

Vous n'avez qu'à donner vos ordres, j'y défere,
C'est ce qu'expressément m'a commandé de faire
Monsieur le Gouverneur.

FATENCOUR.

Je suis son serviteur.

LA TOUR.

Oh! qu'il n'en doute pas....

FATENCOUR.

Et le vôtre, Monsieur.

LA TOUR *aprés avoir fait une reverence, lit.*

PRojet pour l'accommodement à faire entre Messieurs de Fatencour & de Fondnid, ou Messieurs de Fondnid & de Fatencour, qu'ils signeront s'ils en sont satisfaits.

LOISONNIERE.

Il est aisé de voir que la judiciaire
Vous fait à pas reglés marcher dans cette affaire:

Tous deux nommés devant l'un l'autre tour
à tour,
Fatencour & Fondnid, Fondnid & Fatencour.

FONDNID.

Cela se doit ainsi.

FATENCOUR.

Cela se doit? peut-être.

FONDNID.

Ce peut-être est sans doute à qui sçait nous
connoître,
Et Monsieur Valereux qui connoît ma Maison,
Croit qu'en user ainsi, c'est suivre la raison,
Ma Maison vaut la vôtre.

FATENCOUR.

Oh! c'est ce que je nie.

FONDNID *mettant la main sur son épée.*

Comment, me dementir?

VALEREUX *les arrêtant.*

Hé, Messieurs, je vous prie,
Un peu plus de douceur, & moins d'emportement,
Et ne traversez point votre accommodement.

FONDNID.

Il ne sera pas dit que je souffre une offense.

VALEREUX.

De grace, l'un pour l'autre un peu de tolerence.

SCENE XII.

FATENCOUR, FONDNID, VALEREUX, LOISONNIERE, LA TOUR, CRISPIN.

CRISPIN.

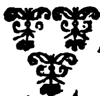
MOnſieur.....

FATENCOUR.

Qu'a ce fou ? Sors.

CRISPIN.

Monſieur, c'eſt fait de moi, Madame Fatencour.... ſa Niéce..... je les voi.



SCENE

SCENE XIII.

Mr. & Me. DE FATENCOUR, FONDNID, CRISPIN, VALEREUX, D'ISLMARETS, ARPALIS, LA TOUR.

FATENCOUR.

POurquoi venir ici ? quel ſujet vous y mene ?

Me. FATENCOUR.

Votre Fille, Monſieur, dont je ſuis fort en peine.
On dit qu'elle eſt ceans, & je viens le ſçavoir.

FATENCOUR.

Ce n'eſt pas un grand mal.

Me. FATENCOUR.

Non, mais je veux la voir ;
J'ay raiſon pour cela.

FATENCOUR.

Je ne la puis comprendre,

Me. FATENCOUR.

Ce n'eſt pas en ce lieu que je dois vous l'apprendre ;
Car.... ſortons, qu'au plutôt je vous parle en ſecret.

VALEREUX *l'arrêtant.*

Hé, Madame, dans peu leur accord ſera fait ;
Après tout à loiſir vous le pourrez inſtruire....

Me. FATENCOUR.

Il faut qu'il ſçache avant ce que je lui veux dire.

FATENCOUR.

Mais qu'eſt-il arrivé qui vous mette en ſouci ?

Me. FATENCOUR.

Vous le ſçaurez ailleurs.

ARPALIS.

Hé ſans ſortir d'ici.
Ma Tante, expliquez vous. Pourquoi tant de miſtere ?
Déchargez votre cœur, ſongez que la colere
N'eſt utile chez vous, que pour Monſieur Chiros.

Me. FATENCOUR.

Hé, ma Niéce....

ARPALIS.

Je vais dire tout en deux mots ;
La choſe peut ſervir, il faut que je l'explique,

Monsieur aime ardemment ma Cousine Angelique,
Je sçais même de plus, qu'elle ne le hait pas;
On peut, les unissant, terminer leurs débats;
Et si l'on m'en veut croire, un heureux mariage,
De la paix faite entre eux, dans peu sera le gage.
Voilà le grand secret qu'on veut dissimuler.

VALEREUX.

J'aurois pris là-dessus mon tems, pour vous parler;
Mais puisqu'elle a tout dit, c'est par leur hymenée
Que la haine entre vous doit être terminée.
Tous deux également, l'un de l'autre charmés,
Malgré vos differens se sont toûjours aimés,
Peut-on mieux réünir l'une & l'autre famille?

ARPALIS.

Ça mon Oncle & ma Tante, agréez....

FATENCOUR.

Quoi! ma Fille
Auroit pris de l'amour pour Monsieur d'Islmarets?

VALEREUX.

Oüi, Monsieur, j'en suis sûr, & ce sont des secrets

Que vous pouvez sur l'heure apprendre d'elle-même :

à Crispin.

Va la faire venir.

ARPALIS.

Puisque ma Cousine aime,
Ne vous opposez plus à l'heureuse union,
Qui finit pour jamais votre division.
Votre gloire par là ne sera point blessée.

FATENÇOUR.

Non, non, ma Niéce ; non, ce n'est pas ma pensée.

ARPALIS.

Oh ! je n'en doute pas. Mais il faut aujourd'hui
Qu'en faveur de leurs feux, vous nous disiez un oüi.

D'ISLMARETS.

Daignez me pardonner un amour temeraire,
Qu'un malheur imprévû m'a forcé de vous taire.
Cent fois, je vous aurois déclaré cet amour ;
Mais pour nous votre haine augmentoit chaque jour.
Oubliez la, Madame, & donnez à ma flâme,
Pour finir vos discords, Angelique pour femme,
Et n'aidez point au sort, à m'être rigoureux.

Quand il ne tient qu'à vous, que je ne sois heureux.

ARPALIS.

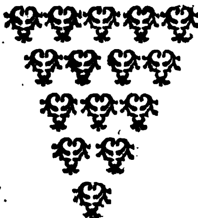
Qui ne dit mot consent, je répons pour ma Tante.

Me. FATENCOUR.

Hé! ma Niéce....

ARPALIS.

Mon Dieu, vous en êtes contente,
Je le vois dans vos yeux, pourquoi tant resister ?
Ah! voici ma Cousine, il la faut écouter.



SCENE DERNIERE.

Mr. ET Me. FATENCOUR, FONDNID, D'ISLMARETS, ANGELIQUE, ARPALIS, VALEREUX, LOISONNIERE, CRISPIN, FLORINE, LA TOUR.

FATENCOUR.

APprochez. Eſt-il vrai ce qu'on me fait entendre,
Aimez vous, Monſieur ?

ANGELIQUE.

Oüi, je n'ai pû m'en défendre,
Mon cœur malgré mes ſoins m'a fait y conſentir,
Mais à vos volontés je ſçai l'aſſujettir,
Ordonnez là deſſus ce qu'il faut que je faſſe,
J'obéïs & me tais.

ARPALIS.

Hé! mon Oncle de grace,
Répondez en bon Pere à ces beaux sentimens,
Et rendez par deux mots, la joye à ces Amans.

FATENCOUR *à d'Islmarets.*

Venez embrassez nous, je vous reçois pour Gendre.

FONDNID *les embrassant après.*

Quelle grace pour lui, ne dois-je point vous rendre.
Vivons en vrais Parens.

Me. FATENCOUR.

C'est mon plus fort desir.

D'ISLMARETS.

De quel charmant transport, mon cœur se sent saisir.

VALEREUX.

L'Hymen, qui va vous joindre à l'aimable Angelique.
Va rendre en même tems l'allegresse publique,
Nos plaisirs trop long-tems avoient été troublez.

CRISPIN.

Messieurs, tandis qu'ici vous étes assemblez,

Je cite devant vous Monsieur de Loisonniere.

VALEREUX.

Fais ta plainte, & voyons quelle en est la matiere.

CRISPIN.

C'est pour dix Loüis.

VALEREUX.

Dix? Que répond à celà Monsieur de Loisonniere?

LOISONNIERE.

Il répond les voilà, Tien.

CRISPIN.

Fort bien, serviteur. Il faut encore Florine,
Je vous la redemande.

FATENCOUR.

Il est bon, qu'elle opine
Là dessus, car ton mal....

CRISPIN.

Hé! mon mal est gueri,
Je suis sain comme il faut, pour être son mari.

FATENCOUR.

J'y consens. Qu'en dis tu?

FLORINE.

J'obéïs avec joye.

VALEREUX.

Joüissez du bonheur que le Ciel vous envoye,
Et conservant toûjours la paix où vous voilà,
C'est le moyen. ....

UN LAQUAIS *à Valereux.*

Monsieur, tous ces Messieurs sont là.

VALEREUX.

Nous allons les trouver ; va cours vîte leur dire.
Je vous regale tous, allons songer à rire,
Et noyer dans le vin l'importun souvenir
Des fâcheux demêlés, qui viennent de finir.

FIN.

LE
DEUIL,
COMEDIE.



A MESSIRE ANDRE'-GIRARD LE CAMUS,

CHEVALIER, CONSEILLER Ordinaire du Roi en ſes Conſeils d'Etat, Privé, & Direction de ſes Finances, ci-devant Procureur Général de Sa Majeſté en ſa Cour des Aydes.



ONSIEUR,

Vous trouverez bon, s'il vous plaît, que votre Nom paroiſſe au devant de cette Co-

médie ; & qu'après en avoir dédié une autre à Madame votre charmante Epouse, je vous demande votre protection pour celle-ci. Je sçai que suivant l'ordre des choses, je devois commencer par vous, & que le Mari doit toujours passer devant la Femme ; mais je ne sçaurois m'imaginer que vous soyez fâché de cette préference : Je veux croire que vous êtes content de mon procedé, & que loin de m'en sçavoir mauvais gré, vous m'en applaudissez en vous-même. Sçavez-vous sur quoi je fonde cette creyance ? C'est que je suis persuadé, MONSIEUR, *que vous avez l'ame belle, l'esprit bien tourné, & que vous ne haïssez pas le beau Sexe. C'est le panchant de tous les honnêtes gens, & j'ose avancer que ce panchant ne leur est pas desavantageux : c'est par là qu'on a vû les plus grands Hommes faire souvent des actions qui surpassoient leurs attentes, & que les plus foibles & les plus stupides se sont quelquefois tirés de l'obscurité où ils étoient ensevelis. Pour moi,* MONSIEUR, *j'ai toujours crû*

que quelque principe d'honnêteté qu'on pût avoir, on ne faisoit rien d'extraordinaire sans cette inclination; mais que par le désir de se rendre agréable au beau Sexe, on cherchoit avec soin les occasions de faire bruit dans le monde, & de s'acquerir une réputation qui ne fût pas commune. En verité, MONSIEUR, il faut demeurer d'accord que nous lui sommes fort obligés, puisqu'il fait naître en nous des sentimens dont peut-être ne serions-nous point capables sans cette envie de lui plaire. Je sçais bien que ce n'est pas ici le lieu de faire son éloge, & qu'en vous présentant cette Comédie; je ne devrois penser qu'à vous entretenir des glorieux avantages qu'elle aura de se voir honorée de votre protection: mais sans que je m'explique là-dessus, qui ne sçait pas que c'est une chose incontestable? Je n'ignore pas aussi que je devrois prendre l'occasion de m'étendre sur ce beau génie & ce profond sçavoir qui vous ont fait admirer dans la Charge éminente de Procureur Général en la Cour des Aydes; & que

vous avez exercée avec tant de succès, que lorsque vous parlâtes de vous en défaire, toute cette illustre Compagnie en eut un regret si sensible, qu'elle fit ses efforts pour tâcher à vous détourner de cette pensée. Mais, MONSIEUR, quand j'aurai fait un détail de ces perçantes lumieres qui vous ont fait pénetrer les affaires les plus obscures, & résoudre les difficultés les plus embarassantes; quand j'aurai fait un tableau de cette integrité qui vous a rendu recommandable à tous ceux qui ont eu besoin de votre Justice; quand je me serai épuisé à faire un long discours sur cette grande vivacité d'esprit, qui dans les Conseils de Sa Majesté, vous faisoit regarder comme un Homme digne des Emplois les plus considerables; quand je me serai étendu sur cette maniere engageante & cette bonté naturelle qui vous gagnent les cœurs de tous ceux qui vous approchent; Enfin, MONSIEUR, quand j'aurai pris le soin d'exagerer toutes ces rares qualités, qu'aurai-je

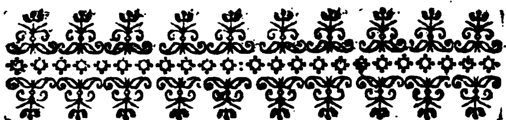
rai-je dit, ou qu'aurai-je fait connoître qu'on ne sçache beaucoup mieux que moi? Puisqu'il est constamment vrai, MONSIEUR; que je ne pourrois rien dire dont chacun n'ait une entiere connoissance, je n. ferai pas mal de me taire, & de vous prier seulement d'agréer le Deüil *que je vous présente. Je ne vous dirai point que lorsqu'on sçaura que cette Piece vous est dédiée, cela doit arrêter en quelque façon les traits malicieux d'une Critique envieuse; car à vous parler franchement, je n'ai point encore vû que le nom des Puissances qui paroît à la tête des Ouvrage, ni celui des beaux Esprits, ayent empéché les Censeurs de profession, de se déchaîner contre eux, quand ils se sont imaginés qu'il y avoit dequoi mordre. Ils diront tout ce qu'il leur plaira de cette Comedie sans que je m'en mette en peine; il suffit pour moi qu'elle vous ait plû & quelle ait réussi en Public. Je suis sûr que ces Messieurs auront peine à paroître devant vous pour la déchirer, particulierement quand ils sçauront*

N n

que vous lui faites la grace de l'honorer de votre estime, & que vous me permettez de me dire,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur,
DE HAUTEROCHE.

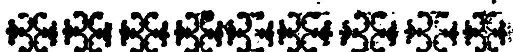


AV LECTEUR.

ON ſçaura que j'ai tiré le ſujet de cette Comedie, des Contes d'Eutrapel; mais quand on prendra la peine de les lire, on verra que je n'en ai pris que fort peu de choſe, & qu'il y a beaucoup de mon invention. Je veux pourtant bien qu'on ſçache que ce Livre m'en a fourni les premieres idées, & que je me ferois un ſcrupule de n'en pas avertir le Lecteur, J'aurois pû mettre cette Piece en trois Actes, & il ne m'en auroit pas coûté cinquante vers, mais j'ai mieux aimé preſſer un peu les incidens, & donner de la chaleur à l'action, que de la rallentir par le tems qu'il auroit fallu pour les entres Actes. Qui peut renfermer dans un ſeul Acte un Su-

jet avec tous ses agrémens, n'est pas moins ingénieux que celui qui le fait en trois ou en cinq. Un petit Tableau doit avoir ses beautés & ses perfections de même qu'un grand, & l'Art doit être également observé en l'un & en l'autre. J'entens parler de ces Tableaux dignes d'une approbation solide, & non pas de ceux qui surprennent à l'abord par quelque faux éclat. Ces manieres de Tableaux produisent souvent l'effet de ces monstres, qui par une nouveauté extraordinaire arrêtent les yeux à leur premier aspect; mais qui étant considerés de plus près, causent du dégoût dans l'ame des personnes qui les regardent. Il en est de même des Comedies, & je tiens que l'Art n'est pas moins nécessaire pour une petite Piece que pour une grande. Les Pieces d'un Acte ou de trois Actes un peu bien faites, doivent avoir comme celles de cinq, l'exposition, le nœud, le dénouëment, la vrai-semblance, l'unité de lieu,

de tems & d'action ; la liaison des Scenes, les sentimens suivant la condition des Personnages, les expressions qui leur soient convenables, les bienseances, & les caracteres naturels : enfin toutes les parties utiles à la perfection de ces sortes d'Ouvrages. Je ne sçaurois approuver l'obstination de ceux qui soutiennent que la connoissance des Sciences & des Arts ne sert à rien pour faire une Piece de Theatre. On voit bien par leur raisonnement qu'ils en ignorent l'excellence, & j'ai peine à croire que sans leur secours on puisse tourner les choses dans ce bon goût qui satisfait les gens connoissans comme ceux qui ne le sont pas. Si quelqu'un s'avise de dire qu'il semble que je veuille prendre ici le parti des petites Comedies contre les grandes, j'ai à lui répondre que j'en sçais bien faire la difference, & que j'en ai fait d'un Acte, de trois Actes & de cinq Actes, qui ont été representées avec assez de réussite.



ACTEURS.

PIRANTE, Pere de Timante.

TIMANTE. son Fils,

JAQUEMIN, Fermier & Receveur de Pirante.

BABET, Fille de Jaquemin.

PERRETTE, Servante de Jaquemin.

CRISPIN, Valet de Timante.

NICODEME, Serviteur de Jaquemin.

La Scene est à un Village à deux lieuës de Sens.



LE DEUIL,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

TIMANTE & CRISPIN

en grand deuil.

CRISPIN.



PAR ma, foi nous voilà plaisamment équipés,
Noirs du bas jusqu'en haut, & des mieux encrêpés.
Seriez-vous bien Parent d'un.... Faut-il que j'achève,
Là, d'un de ces Messieurs que l'on rotioit en Gréve.

Le jour qu'il vous a plû de partir de Paris?

TIMANTE.

Maraut.

CRISPIN.

A dire vrai, Monsieur, je suis surpris,
Votre Pere, votre Oncle, enfin tout le lignage
Regorge de santé, rien ne meurt, dont j'enrage,
Pas un Neveu, pas même un arriere-Cousin,
Et le grand Deüil vous plaît à porter.

TIMANTE *riant*.

Oui, Crispin.

CRISPIN.

Vous riez? Cet habit peut donner de la joye,
Quand une tête à bas laisse force monnoye;
Bon pour lors. Mais à moins d'une mort de profit,
L'équipage est lugubre & me choque l'esprit.

TIMANTE.

En d'autres cas encore il peut réjoüir l'ame.

CRISPIN.

D'accord, quand un Mari fait enterrer sa Femme.
Comme en se mariant on se met en danger
D'avoir pendant ce nœud tout le tems d'enrager,
Je crois que pour guerir cette sorte de rage,
Il n'est rien de meilleur qu'un prompt & doux veuvage.

Mais

Mais sans moraliser, Monsieur, venons au
point.
Nous arrivons à Sens, où vous n'arrêtez point,
Vous poussez jusqu'au lieu de votre Métairie,
D'abord vous descendez dans une Hôtellerie,
Vous y prenez le Deüil; vous m'en équipez
moi,
Qui ne pleure personne, & qui ne sçais pour-
quoi.
Si j'ose demander à quoi tend ce mistere,
Vous riez, vous chantez, & vous me faites
taire;
Et sans m'expliquer rien, toujours la joye au
cœur,
Vous entrez dans la cour de votre Receveur.
Ce noir déguisement cache au moins quelque
chose:
Pour la derniere fois j'en demande la cause.
Timante sourit.
Allez-vous rire encor? Bon-soir, je n'en suis
plus.

TIMANTE.

Cet habit me vaudra plus de deux mille écus.

CRISPIN.

Deux mille écus?

TIMANTE.

Oüi.

CRISPIN.

Peste ! Et combien en aurai-je?
Equipé comme vous, j'ai même privilege ;
Et je ne prétens pas porter le Deüil *gratis*.

TIMANTE.

Ta part s'y trouvera.

CRISPIN.

Les merveilleux habits !
Mais déguisez ainsi, dans le bois le plus proche,
N'auriez-vous point dessein de voler quelque Coche?
Qu'en est-il ?

TIMANTE.

Moi voler ! C'est perdre la raison,
Que...

CRISPIN.

J'entens. Mais, Monsieur, je crains la pendaison.
Pour toucher cet argent, ça que faut-il donc faire ?

TIMANTE.

Pleurer. Sçais-tu pleurer ?

CRISPIN.

Moi ? Non; mais je sçais braire,
Cela suffira-t'il ?

TIMANTE.

Tu feras de ton mieux ;

Et quand je pleurerai....

CRISPIN.

J'ai de terribles yeux,
Commencez ſeulement, pour venir à la charge
Je vous réponds, Monſieur, d'une bouche auſſi large.
Il ne faut qu'eſſayer, voyez: Him, him, him...

TIMANTE.

Bon.

CRISPIN.

L'accord eſt muſical, eſt-ce là votre ton?

TIMANTE.

Fort-bien.

CRISPIN.

Mais de ces pleurs, à quoi tend le miſtere?

TIMANTE.

A duper Jaquemin, Receveur de mon Pere,
A qui par ce faux Deüil, appuyant mon rapport,
Je perſuaderai que le Bon-homme eſt mort,
Et que depuis huit jours, ſurpris d'apopléxie,
Tout d'un coup ſans parler il a fini ſa vie.
J'en ſuis ſeul heritier, & Jaquemin, je croi,
Pretendant n'avoir plus à compter qu'avec moi,
Ne refuſera pas de me payer la ſomme
Que pour le premier ordre il tient prête au Bon-homme.

CRISPIN.

Vous êtes Fils unique, & votre Receveur,
S'il plaisoit à la mort de vous faire l'honneur
De saisir au colet votre avare de Pere,
Auroit avecque vous quelques comptes à faire:
Mais surquoi s'assurer qu'il doit deux mille écus?

TIMANTE.

Six cens Loüis, Crispin, tous payemens rabatus,
De monPere pour lui j'ai surpris cette Lettre.
Ecoute, & tu verras ce qu'on peut s'en promettre.

Il lit.

Monsieur Jaquemin, vôtre compte est bon. Les diverses sommes que vous m'avez fait toucher ici, & dont vous n'avez point de quittance, montent à huit cens écus; ainsi reste dû six mille six cens livres. Ne vous embarrassez pas à chercher une voye sûre pour me les faire tenir, j'irai moi-même les recevoir sur les lieux dans quinze jours ou trois semaines, & nous aviserons ensemble à regler les clauses du nouveau Bail que vous demandez. Je ne vous écrirai point davantage là-dessus, ne me faites point de réponse. Votre meilleur Ami,

PIRANTE.

En prenant les devants, comme il eſt bon payeur...

CRISPIN.

J'entens, plus fin que vous n'eſt pas bête, Monſieur;
Et pour un nouveau Bail ſans trop ſonger aux clauſes,
Je vous crois déja voir accommoder les choſes.
Pour bien faire, il faudroit que Monſieur Jaquemin
Obtenant du rabais groſſit le Pot-de-vin:
Il en demandera, ſignez tout.

TIMANTE.

Moi?

CRISPIN.

Qu'importe.
La piece en vaudra mieux plus elle ſera forte,
Votre Pere a bon dos.

TIMANTE.

Il n'entend pas raiſon.
Quel Pere! Il faut aller joindre ma Garniſon:
Je pars, & pour tout fruit à mes belles paroles,
Ayant à m'équiper, j'emporte vingt Piſtoles;
Me voilà bien.

CRISPIN.

Auſſi pour vous en conſoler,
Sans façon en bon Fils vous venez le voler;
Mais quoiqu'en ce deſſein, Monſieur, je vous admire,

Si votre Pere, enfin, s'eſt aviſé d'écrire;
Sa Lettre & vos diſcours n'auront aucun rapport,
Et nous ſerons tondus ſur cette feinte mort.

TIMANTE.

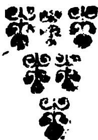
Au commerce d'écrire avec joye il renonce,
Il plaint trois mois entiers le port d'une réponſe:
Tu vois que par ſa Lettre il mande à Jaquemin
De ne lui point récrire; outre cela, Criſpin,
J'ai ſçu... Mais taiſons-nous, quelqu'un vient.

CRISPIN.

C'eſt Perrette,
Et Madame Babet. La friponne eſt bien faite,
Monſieur, & vaudroit bien, ſoit dit ſans faire tort...

TIMANTE.

Songe à l'apopléxie, & que mon Pere eſt mort.



SCENE II.

PERRETTE, BABET, TIMANTE, CRISPIN.

PERRETTE *à Babet entrant, regardant Timante.*

JE ne me trompe point, c'eſt notre jeune Maître.

BABET.

Dans un pareil habit j'ai pû le méconnoître. Quoi, Timante, c'eſt vous! d'où vient donc ce grand Deüil?

TIMANTE *pleurant.*

Ah Babet!

BABET.

Criſpin?

CRISPIN *pleurant.*

Ah!

BABET.

Tous deux la larme à l'œil.

TIMANTE *pleurant.*

Quel malheur!

PERRETTE *à Crispin.*

Apprens-nous quelle perte il a faite.

CRISPIN *pleurant.*

Son Pere ...

PERRETTE.

Hé bien son Pere?

CRISPIN *pleurant.*

Il est gîté, Perrette.

Le pauvre homme, il m'aimoit comme si ...

Mais enfin

Dieu veuille avoir son ame.

PERRETTE.

Il est mort!

BABET.

Quoi, Crispin,

Pirante est mort!

CRISPIN *pleurant.*

Malgré tout ce qu'on a pû faire,

Il est ... Ah!

BABET.

Je l'aimois comme mon propre Pere.

Soutiens-moi.

Elle s'appuye sur Perrette.

PERRETTE.

Ce malheur est touchant; mais...

BABET.

Hélas!

CRISPIN *bas à Timante.*

Que ne la prenez-vous, Monsieur, entre vos
bras?

Ses ennuis pafferoient plutôt.

TIMANTE.

Ils m'embarraffent.

CRISPIN.

Voilà que c'eft d'avoir des Peres qui trépaffent.

PERRETTE.

Là, revenez à vous, puifque le Mort eft mort,
Quel remede, & pourquoi s'en affliger fi fort?

CRISPIN *à Babet.*

Perrette le prend bien, point de mélancolie;
Les morts ne vivent plus, les pleurer c'eft folie.

BABET *pleurant.*

Il étoit mon Parrain, & j'aurois peu de cœur....

TIMANTE *larmoyant.*

Suffit, Babet, c'eft trop partager ma douleur.

BABET *larmoyant.*

Si mes larmes....

PERRETTE.

Par-là qu'eft-ce que l'on avance;
Voyez Monfieur, il prend fon mal en patience.

CRISPIN.

C'eft qu'il fçait vivre, Diable...

TIMANTE.

Et Monfieur Jaquemin,
Que fait-il?

PERRETTE.

Tout à l'heure il étoit au Jardin.
Je m'en vais le chercher, confolez-vous enfemble.

SCENE III.

TIMANTE, BABET, CRISPIN.

TIMANTE *riant.*

HE'-bien, Babet?

BABET.

Hé quoi vous riez!

TIMANTE.

Que t'en semble?
Le Deüil me sied-il bien?

BABET.

Je ne sçais où j'en suis.
Oubliez-vous déja...

TIMANTE.

Babet, tréve d'ennuis,
Mon Pere n'est pas mort.

BABET.

Ah! j'ai lieu de me plaindre,
Vous me trompez.

TIMANTE.

Il m'est important de le feindre;
Ayant besoin d'argent, je n'imagine rien
De plus propre à duper & ton Pere & le mien.

BABET.

Mais comment pensez-vous ...

TIMANTE.

Ne t'en mets point en peine,
Avec moi seulement souffre que je t'emmene ;
Si tu veux éclater, il faut prendre ce tems.

BABET.

Je pars à l'heure même, & vais coucher à Sens.

TIMANTE.

Seule ?

BABET.

Seule, & je dois par l'ordre de mon Pere,
Avec certain Parent terminer quelque affaire:
Rendez-vous-y, j'y couche, & là nous résoudrons
Touchant votre dessein quel parti nous prendrons.

TIMANTE.

Deux heures de chemin sans que l'on t'accompagne !
Je crains ...

BABET.

Tout est rempli de gens dans la Campagne ;
Il est jour de marché; je vous quitte, à tantôt.

TIMANTE.

Je ferai mon pouvoir pour te joindre au plutôt.

BABET.

Je vais partir avant que mon Pere survienne.

SCENE IV.

TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN *montrant du doigt l'endroit où Babet est rentrée.*

MOnsieur, hem?

TIMANTE.

Qu'est-ce?

CRISPIN.

Il n'est qu'en dira-t'on qui tienne,
La Babet est traitable, & se rend sans façon.

TIMANTE.

Son honneur avec moi ne court point hazard.

CRISPIN.

Bon,
Le moyen.

TIMANTE.

Elle peut....

CRISPIN.

J'entens; dans le Voyage,
La Belle en tout honneur aura soin du bagage.
Quand vous en serez las pour le moins....

TIMANTE.

Maître Sot.

CRISPIN.

Souffrez-moi la Servante, & je ne dirai mot.
A ces conditions c'eſt une affaire faite :
Vous emmenez Babet, j'emmenerai Perrette.

TIMANTE.

Ah ! ce n'eſt pas de même.

CRISPIN.

Et pourquoi non, je croi
Qu'en eſprit, beaux diſcours, vous l'emportez ſur moi ;
Mais où l'eſprit n'eſt pas tout-à-fait néceſſaire,
Monſieur, ſans vanité je ſuis aſſez bon frere ;
Et....

TIMANTE.

Pour faire ceſſer tes ſots raiſonnemens ;
Apprens qu'à tort tu fais de mauvais jugemens,
Et qu'au ſort de Babet les nœuds de l'Hymenée,
Au déçû de mon Pere ont joint ma deſtinée.

CRISPIN.

Vous l'avez épouſée ?

TIMANTE.

Oui.

CRISPIN.

Vous êtes Mari?

TIMANTE.

Depuis plus de six mois.

CRISPIN.

Et n'êtes point marri?

TIMANTE.

Moi! point du tout.

CRISPIN.

Miracle! Il ne s'en trouve guere
De si contens que vous de ces sortes d'affaires;
Aussi n'êtes-vous pas encore bien marié.

TIMANTE.

Pour bien faire la chose on n'a rien oublié:
J'ai pour Babet....

CRISPIN.

D'accord; Ne pouvant voir la Belle
Qu'en secret rendez-vous, vous n'aimez rien tant qu'elle;
Mais Babet aujourd'hui vos plus cheres amours,
Ne sera plus Babet quand vous l'aurez toûjours.

TIMANTE.

Il faut incessamment que ta langue s'égaye.

CRISPIN.

Hazard; Gageons, Monſieur, & ſi je pers
je paye.
Mais ſon Pere ſçait-il que.....

TIMANTE

Non, il n'en ſçait rien;
Car comme en avarice il ſurpaſſe le mien,
Et qu'un ſou déboursé lui ſemble arracher
l'ame,
Sans doute il eut tout fait pour traverſer ma
flâme;
Mais l'Hymen declaré, tout lui parlant pour
moi.
Il faudra bien qu'il chante, ou qu'il diſe pour-
quoi.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, étant Noble & de bonne
Famille,
D'un ſimple Receveur vous épouſez la Fille.
Que dira votre Pere?

TIMANTE.

Il s'eſtomaquera,
Fera le difficile, & puis s'appaiſera.
Après tout, Jaquemin, quoiqu'il ſoit ſans naiſ-
ſance,
A l'avarice près, eſt homme d'importance;

Il eſt le Cocq du Bourg, connu pour un Créſus,
Et poſſede du moins cinquante mille écus;
Cela répare aſſez le défaut du rang.

CRISPIN.

Peſte!
Puiſqu'il a tant de bien, il eſt Noble de reſte.
Combien de ſoi-diſans Chevaliers & Marquis,
Se targuent ſottement de Nobleſſe à *Paris*,
Dont en s'emmarquiſant la plus haute Nobleſſe
A ſeulement pour titre une grande richeſſe!
Sans cela leur naiſſance eſt baſſe & ſans éclat,
Et leur bien en un mot, fait tout leur Marquiſat:
Ces Gens au tems qui court ont beaucoup de Confreres.
Mais la chere Babet, elle n'a Sœurs ni Freres.

TIMANTE.

Babet eſt fille unique; & bien d'autres que moi....

CRISPIN.

Bien d'autres? Quantité tiennent leur quant-à-moi,
Qui loin de refuſer une affaire ſemblable,
Moyennant force écus épouſeroient le Diable.

Le

Le Diable cependant doit être roturier,
Qu'en croyez-vous?

TIMANTE.

Badin!

CRISPIN.

Je ne suis pas Sorcier;
Ce que j'en dis, Monsieur, n'est que par conjecture.
Mais être grand trompeur sent beaucoup la roture:
On dit que c'est du Diable une perfection.

Timante soûrit.

D'ailleurs comme le Monde est plein d'ambition,
Et suivant que chacun par l'argent se gouverne,
Si le Diable en ces lieux venoit tenir Taverne,
Qu'il voulût enrichir ceux qui boiroient chez lui,
La foule seroit grande.

TIMANTE.

Il est vrai qu'aujourd'hui,
Passât-on en vertu les vieux Héros de Rome,
Si l'on n'a de l'argent on n'est pas honnête-homme,
Il en faut pour paroître.

CRISPIN.

Aussi pour en avoir,
Il n'est ressort honteux qu'on ne fasse mouvoir.
Loix, justice, équité, pudeur, vertu severe,
Par tout au plus offrant on n'attent que l'enchere;
Et je ne sçache point d'honneur si bien placé,
Dont on ne vienne à bout dès qu'on a financé.

TIMANTE.

Tu crois donc....

CRISPIN *montrant Jaquemin.*

St.

TIMANTE.

J'entens ce que tu me veux dire,

CRISPIN *bas à son Maître.*

Songeons à larmoyer, il n'est plus tems de rire.



SCENE V.

JAQUEMIN, TIMANTE, CRISPIN, PERRETTE.

JAQUEMIN *à Timante.*

MOnsieur, que m'apprend-t'on ?

TIMANTE *pleurant.*

Ah! Monsieur Jaquemin....

JAQUEMIN *pleurant.*

Mon pauvre Maître, ah! ah!

TIMANTE *pleurant.*

Ah!

CRISPIN *pleurant.*

Hon, hon.

PERRETTE *pleurant.*

Hin, hin, hin.

CRISPIN *à Timante.*

Hé, Monsieur, un esprit de la trempe du vôtre....

TIMANTE.

J'ai tout perdu, Crispin, tu le sçais mieux qu'un autre.

CRISPIN.

Oüi, vous perdez beaucoup ; mais dans un tel malheur
On doit patiemment ſupporter ſa douleur.
Le Ciel le veut ainſi : Lui faire reſiſtance,
C'eſt l'offenſer, Monſieur, & c'eſt lui faire offenſe.
Il eſt vrai votre Pere auroit couru hazard
De vivre plus long-tems, s'il étoit mort *plus* tard ;
Mais quand par la rigueur.... des ordres qu'il faut ſuivre,
On eſt mort tout-à-fait.... on ne ſçauroit plus vivre.
Conſiderez d'ailleurs.... que le tems vous fait voir,
Que la raiſon.... Monſieur, prêtez-moi ce mouchoir,
Je n'y penſe point, ſans....

En arrachant le mouchoir de Timante qui le tient à ses yeux.

JAQUEMIN *pleurant.*

Criſpin me perce l'ame.

CRISPIN *à Jaquemin.*

Monſieur.... ah.

TIMANTE.

Ah !

PERRETTE.

Hin, hin.

JAQUEMIN *pleurant.*

Quand je perdis ma Femme,
Il m'en ſouvient encor....

CRISPIN.

Hé, Monſieur Jaquemin,
Laiſſez-là votre Femme, elle eſt bien morte.

JAQUEMIN *pleurant.*

Enfin,
Il nous faut tous mourir, je ſuis vieux, & peut-être....

CRISPIN.

Voulez-vous par vos pleurs deſeſperer mon Maître?
Comme il ſanglotte! Au lieu de le ragaillardir,
Vous augmentez ſon mal.

TIMANTE.

Il ne peut s'agrandir.

PERRETTE.

Criſpin a raiſon, &.....

JAQUEMIN.

Je le ſçais; mais Perrette,
Quand je ſentirois moins la perte que j'ai faite,

Il faudroit quand d'un Maître on apprend le trépas,
N'avoir guere d'honneur pour ne s'affliger pas....
Monsieur Pirante étoit un Ami....

CRISPIN.

Laissez faire,
Monsieur est honnête homme, & vaudra bien son Pere,
Vous verrez.

JAQUEMIN.

Dieu le veüille.

PERRETTE *à Jaquemin.*

Hé là-donc, parlez-lui.

JAQUEMIN *à Timante.*

Nous avons tous les deux un grand sujet d'ennui,
Et tous deux nous perdons sans y pouvoir que faire,
Moi, Monsieur, un bon Maître, & vous un brave Pere;
Mais pour m'en consoler, j'espere en ce malheur
Que vous vous souviendrez de votre Serviteur.
J'ai soixante & deux ans, & dès mon plus bas âge

J'étois de la Maison.

TIMANTE.

Il faut prendre courage.
Je pers un Pere à qui vous rendiez bien des soins,
Il étoit votre ami, je ne le suis pas moins.

JAQUEMIN.

Il est mort, quelle perte! à tous momens j'y pense,
Et tant que je vivrai j'en aurai souvenance.
Voyant qu'en l'autre Monde il lui falloit aller,
Ne vous a-t'il pas dit....

TIMANTE.

Il est mort sans parler.

JAQUEMIN.

Sans parler!

TIMANTE.

Le moyen, quand il eut eu cent vies....

CRISPIN.

Il avoit la valeur de quatre apoplexies.

JAQUEMIN *redoublant sa tristesse.*

Ah!

TIMANTE.

Quel nouveau chagrin vous rend si consterné?

JAQUEMIN *se desesperant.*

Ah Ciel!

TIMANTE.

Q'avez-vous donc?

JAQUEMIN.

Me voilà rüiné.

TIMANTE.

Comment?

JAQUEMIN.

C'est qu'en trois fois, Monsieur, j'ai par avance

Donné....

CRISPIN.

Vous avez fait des payemens sans quittance!

JAQUEMIN.

Hélas! oui.

CRISPIN.

Ces payemens nous ont bien fait souffrir.

JAQUEMIN.

Est-ce que....

CRISPIN.

De frayeur j'en ai pensé mourir.

Allez ne craignez rien, on vous en tiendra compte.

JAQUEMIN.

On sçait donc....

CRISPIN.

CRISPIN.

Je prenois les Esprits pour un conte ;
Mais je suis détrompé, car pour vos interêts
Le pauvre Mort nous est apparu tout exprès.

JAQUEMIN.

Apparu !

CRISPIN *montrant son Maître.*

Demandez.

TIMANTE.

Sans doute.

JAQUEMIN.

Est-il croyable ?

CRISPIN.

Il nous a lutinés six jours comme le Diable ;
Tantôt en Pigeon blanc, tantôt en Chien Barbet,
Tant enfin qu'ennuyé de s'être contrefait,
Sous sa propre figure il s'est fait reconnoître ;
Et me serrant le bras. Crispin, connois ton Maître,
M'a-t'il dit : Vous, mon Fils, n'ayez aucune peur,
A-t'il continué, s'adressant à Monsieur ;
Du Seigneur Jaquemin je viens vous dire comme
J'ai reçû sans quittance en plusieurs fois la somme.....

JAQUEMIN.

Combien? N'a-t'il pas dit, Monsieur, huit cens écus?

TIMANTE.

Autant.

JAQUEMIN.

J'ai fait tenir quelque chose de plus,
Mais n'importe. Il faut donc, s'il vous plaît, me déduire.

TIMANTE.

Il suffit que le Mort soit venu m'en instruire,
Cela vaut fait.

JAQUEMIN.

Voyez, avec les gens de bien,
On a beau hazarder, on ne perd jamais rien.

CRISPIN.

Le Defunt, quoiqu'avare, avoit l'ame aussi ronde....

JAQUEMIN.

Le pauvre Homme! Etre exprès venu de l'autre monde!
Quelle peine!

CRISPIN.

Pour vous, s'il eût été besoin,
Il feroit bien encor revenu de plus loin.
Possible s'il voyoit, s'agissant de finance,

Que mon Maître n'eût pas fort bonne conscience,
Il pourroit, pour ôter tout sujet d'embarras,
Venir jusques chez vous.

JAQUEMIN.

Ah! qu'il n'y vienne pas.

CRISPIN.

Il vous apporteroit un acquit.

JAQUEMIN.

Je l'en quitte.

PERRETTE.

Il est assez de Morts à qui rendre visite;
Qu'il les voye, & pour nous qu'il nous laisse en repos.

TIMANTE.

Non, il n'y viendra pas; mais changeons de propos.
Vos payemens sans acquit n'ont rien que je conteste.

JAQUEMIN.

Cela déduit, je dois six cens Loüis de reste;
Il vous les faut compter. Mais, Monsieur, tous les ans
Je paye à jour nommé jusqu'à neuf mille francs,
C'est trop; le Bail finit, il en faudroit rabattre.

TIMANTE.

Vous vous raillez.

JAQUEMIN.

Monsieur, depuis soixante - quatre;
C'est misere, & les grains sont de nulle valeur.

CRISPIN *à Timante.*

L'avarice ne peut que vous porter malheur,
Il faut que chacun vive, &....

JAQUEMIN *bas à Crispin.*

Parle, & je te donne....

CRISPIN *à Timante haut.*

Monsieur le Receveur ne veut tromper personne;
S'il y trouvoit son compte, il ne le diroit pas.

JAQUEMIN.

Si vous sçaviez, Monsieur, comme on fait peu de cas....

TIMANTE.

On ne refuse guere une premiere grace.

CRISPIN.

Rabattez mille francs.

TIMANTE.

Non, pour la moitié passe,
Je l'accorde.

CRISPIN.

A donner, mon cœur va le galop.

JAQUEMIN.

Monſieur, les mille francs n'auroient point été trop;
Mais ſi j'y perds encore, ayant un ſi bon Maître,
J'eſpere...

TIMANTE.

Avec le tems je me ferai connoître;
Mais je veux cent Loüis de Pot de Vin.

JAQUEMIN.

Comment,
Cent Loüis!

TIMANTE.

Vous peut-on traiter plus doucement?

JAQUEMIN.

Mais....

CRISPIN.

Monſieur Jaquemin, là.

JAQUEMIN.

Quoi?

CRISPIN.

Point de querelle.
Voulez-vous diſputer pour une bagatelle?
Monſieur eſt raiſonnable, il vous aime, en neuf ans
Songez qu'il vous remet prés de cinq mille francs:

Tant pour sa Garnison que pour d'autres affaires,
Il a besoin d'argent.

JAQUEMIN.

Voyons donc les Notaires.
Monsieur, vous voulez bien que nous allions à Sens.

TIMANTE.

Quoi, pour renouveller votre Bail ? J'y consens ;
Mais la mort de mon Pere à tant de soins m'engage,
Que ne pouvant tarder ici de ce voyage,
Je vous vais seulement signer que je promets
De vous faire par an cinq cens francs de rabais.
Il ne faut qu'au vieux Bail ajoûter cette clause.

JAQUEMIN.

Je vais querir l'argent, entrez.

TIMANTE.

Non, & pour cause :
Nous sommes pour cela fort bien dans cette Cour.
Du Defunt autrefois ces lieux étoient l'amour,
Et dans l'accablement où sa perte me plonge,

Je n'y ſçaurois entrer ſans....

JAQUEMIN *s'affligeant.*

Monſieur, quand j'y ſonge.....

CRISPIN.

Que c'étoit un brave homme!

JAQUEMIN

Oui ſans doute, Criſpin.

CRISPIN *montrant ſon Maître.*

Ne pleurez plus. Songez....

JAQUEMIN *s'en allant*

J'entens; Oh, Maturin!
Perrete, promptement qu'il apporte une
Table.

Perrette rentre.

CRISPIN *allant après Jaquemin.*

Monſieur le Receveur, je ſuis un pauvre
Diable;
Souvenez-vous de moi, j'ai parlé comme il
faut,

à Timante.

Tout va bien, Monſieur.



SCENE VI.

TIMANTE, CRISPIN.

TIMANTE.

OUi, délogeons au plûtôt,
Cours à l'Hôtellerie ; & pour partir sur l'heure,
Fai brider nos Chevaux.

CRISPIN.

Mais si je ne demeure,
Ma part du Pot de Vin....

TIMANTE.

Tu reviendras après.

PERRETTE *faisant apporter par Maturin une Table & un Siege, du papier & une écritoire.*

Je m'en vais avoir peur de tous les Chiens Barbets ;
Je viens d'en voir un là plus grand qu'à l'ordinaire,

Que je croyois qui fût l'ame de votre Pere :
Le sang m'a remüé jusqu'au fin bout des doigts.
Vous est-il apparu de jour ?

TIMANTE.

Cinq ou six fois.

PERRETTE.

De quel poil ?

CRISPIN.

Il étoit roux gris.

PERRETTE.

C'est lui peut-être.

Va voir si tu pourras, Crispin, le reconnoître ;
Il est dans la Cuisine.

CRISPIN.

A-t'il le nèz camus ?

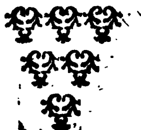
PERRETTE.

Hé....

TIMANTE.

Cours où je t'envoye, & ne raisonne plus.

Il rentre.



SCENE VII.

TIMANTE, PERRETTE.

TIMANTE.

Babet est donc partie ?

PERRETTE.

Oui, Monsieur, & son Pere
Lui fait faire un voyage assez peu necessaire.
Je crois qu'elle en enrage.

TIMANTE.

Et d'où vient ?

PERRETTE.

Entre nous,
Il faut qu'elle ait, Monsieur, quelque chose pour vous.
Elle me dit souvent que vous êtes si sage ;
Si rempli de bonté, si discret, que je gage....



SCENE VIII.

JAQUEMIN *entrant*, PERRETTE, TIMANTE.

JAQUEMIN *une Bourse à la main.*

CEtte Bourse a, Monsieur, de quoi vous contenter.
Sept cens Louis.... Voyons si.....

TIMANTE.

Je prens sans compter.

JAQUEMIN.

Ils sont en petits lots roulés tous par cinquante,
Hors ceux du Pot de Vin, qui contre mon attente,
Vont en vous les donnant me réduire à l'emprunt.
Je les tenois tout prêts pour le pauvre Defunt.

TIMANTE.

Hé vous n'en manquez pas.

JAQUEMIN.

Chacun sçait ses affaires;

Monſieur au tems qu'il eſt on n'en amaſſe guere.
Voici le Bail.

TIMANTE.

Donnez, Quatre lignes au bas,
Attendant mon retour vaudront mille Contrats.

Pendant que Timante écrit ſur la Table, Jaquemin & Perrette diſent ces quatre Vers.

JAQUEMIN.

Perrette, que je perds à la mort de Pirante!
Eſtre mort ſans le voir!

PERRETTE.

Oui, la choſe eſt touchante;
Mais, Monſieur, je crains bien qu'il revienne ceans.
Un certain grand Barbet que j'ai vû là dedans.....

TIMANTE *les interrompant en achevant d'écrire.*

Fait ce 1673. TIMANTE.

JAQUEMIN lit haut.

J'Ay ſouſſigné confeſſe avoir reçû de Monſieur Jaquemin, la ſomme de ſix mille ſix cens livres, qui joints à deux mille quatre cens livres qu'il avoit payés à feu mon Pere ſans quittan-

ce, l'acquitent de l'année échûë à Pâques dernier. Plus, j'ai reçû cent Loüis d'or pour le Pot de Vin du nouveau Bail que je m'oblige de lui passer devant les Notaires toutefois & quantes; aux mêmes clauses & conditions de celui-ci, à la reserve du prix qui ne sera à l'avenir que de huit mille cinq cens livres. Fait ce
mil sept cens soixante & treize

TIMANTE.

TIMANTE *à Jaquemin.*

En est-ce assez?

JAQUEMIN.

C'est plus qu'il n'étoit necessaire,
Chacun ainsi que vous n'est pas Fils de son Pere.
De l'air dont sur le champ vous dressez un Acquit,
On voit bien qu'il vous a fait part de son esprit.
J'ai peine à croire encore qu'il soit mort.

TIMANTE.

Je vous quitte;
Plus je suis avec vous, plus ma douleur s'irrite.
Adieu, vous me verrez avant qu'il soit un mois:

Toi, Perrette, vien çà; Songe à moi quelquefois.

Tien; Et si Nicodeme un jour te prend pour Femme,

Lui donnant deux pistoles.

Crois. . . .

PERRETTE.

Vous aurez, Monsieur, tout pouvoir,

JAQUEMIN.

La bonne ame!

Au moins ne partez pas sans m'envoyer Crispin.

TIMANTE.

Il viendra vous trouver.

JAQUEMIN.

Qu'il vienne; car enfin

Il est bon que chacun soit content.



SCENE IX.

PERRETTE, JAQUEMIN.

PERRETTE.

Notre Maître,
Le brave jeune-homme ! Ah ! quand je l'ai vû paroître,
J'ai bien crû qu'il avoit pour nous un bon dessein.

JAQUEMIN.

C'est son Pere tout fait.

PERRETTE.

Fi, c'étoit un vilain,
Un ladre.

JAQUEMIN.

Il ne faut pas appeller vilainie,
Ce que les gens sensés nomment œconomie;
La difference est grande, & quiconque dira
Que Pirante....

PERRETTE.

Il étoit tout ce qu'il vous plaira;
Mais il ne m'a jamais donné la moindre chose.

A propos de donner (car il faut que je cause;
Et qu'au moins une fois je décharge mon
cœur.)
Quand il faut desserrer vous avez belle peur.
Depuis six ans entiers que votre Femme est
morte,
Le faix est lourd, & c'est Perrette qui le
porte:
Aux Champs comme à la Ville, ai-je quel-
que repos?
Je ne recule à rien, tout tombe sur mon dos,
Quels biens m'avez-vous faits?

JAQUEMIN.

Perrette; patience,
Tout vient avec le tems, j'ai de la conscience,
Et dans mon Testament tu verras....

PERRETTE.

Justement.
Me voilà bien chanceuse avec son Testament:
Des avaricieux c'est l'excuse ordinaire,
Ils donnent tout leur bien quand ils n'en ont
que faire.
Vos écus dont l'amas vous est encor si doux,
Voulez-vous point les faire enterrer avec
vous?
Franchement je m'en lasse, & pour toutes
mes peines

Je mériterois bien qu'aux Foires, aux Etreines,
Vous ouvrissiez la bourse. Un homme veuf à Sens
Me fait, pour le servir, presser depuis longtems.
Si je vous veux quitter il m'offre de bons gages.

JAQUEMIN.

Tai-toi, je t'aurois fait de plus grands avantages,
Si je n'avois pas craint de faire babiller.
Mais Babet au plûtôt se doit faire habiller;
En achetant pour elle, il faut qu'elle te donne....
Car vois-tu, j'aime mieux de peur qu'on me soupçonne....

PERRETTE.

Que soupçonneroit-on à soixante & cinq ans?

JAQUEMIN.

Il s'en faut quelque chose, &....

PERRETTE.

Chacun a son tems,
Le vôtre est fait. Pour elle un Mari, ce me semble,
Lui viendroit bien à point, ils vivroient bien ensemble.

JAQUEMIN.

A son âge un Mari !

PERRETTE.

Quoi? vous vous effrayez !

JAQUEMIN.

Elle n'a que vingt ans, c'est un enfant.

PERRETTE.

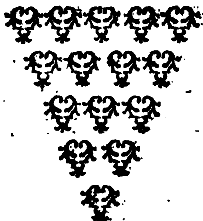
Voyez ;

Qu'il en meurt tous les jours faute d'âge.

JAQUEMIN.

Es-tu folle ?

La marier ?



SCENE X.

PERRETTE, JAQUEMIN, PIRANTE.

PERRETTE *appercevant Pirante, & tirant Jaquemin par le bras voulant fuir.*

MOnsieur! Ah je perds la parole. Misericorde.

JAQUEMIN.

Qu'est-ce, où vas-tu?

PERRETTE.

En s'enfuyant.

Le Lutin.

Ah!

JAQUEMIN *revenant sur le bord du Theatre.*

Que veut-elle dire?



SCENE XI.

JAQUEMIN, PIRANTE.

PIRANTE *frappant sur l'épaule de Jaquemin.*

Ho! Monsieur Jaquemin.

JAQUEMIN *s'enfuyant avec précipitation.*

A l'aide!

PIRANTE.

En me voyant, s'écrier de la sorte!
Fuir sans vouloir m'entendre, & me fermer la porte!
Suis-je pestiferé, que veut dire ceci?
Mais quelqu'un de ses Gens m'en peut rendre éclairci;
L'un d'eux vient à propos.



SCENE XII.

PIRANTE, NICODEME.

NICODEME *venant avec une grande fourche de bois sur son épaule, & chantant cette Chanson sur le Chant :*

Une & deux & trois & quatre & cinq & six,
Sept & huit & neuf & dix,
Onze & douze & treize,
Quatorze & quinze & seize.

Blaise enrevenant des Champs,
Tout dandinant ;
Il trouvi la Femme à Jean,
Et puis ils s'en furent,
Dans une masure.

Un Vigneron près de là
Voyant cela,
Leur dit : Que faites-vous là ?
A quoi répond Blaise,
Je nous sons bien aise.

PIRANTE *abordant Nicodeme.*

DIeu te gard, Nicodeme.

NICODEME.

Bon-jour Mr. Pirante. Ah! c'est donc vous?

PIRANTE.

Moi-même:

NICODEME.

Vous me voyez joyeux, toujours de bon appetit.

PIRANTE.

L'appétit & la joye entretiennent l'esprit.

NICODEME.

J'aime à rire, à chanter, à me bailler carriere,
Et j'ai toujours été bâti de la magniere.
Vous êtes bien gaillard?

PIRANTE.

Oui, je me porte bien.

NICODEME.

Quand j'avons la santé, je ne manquons de rien;
Morgué c'est un gran point.

PIRANTE.

Il est vrai; mais ton Maître,
Comment est-il?

NICODEME.

Comment, il est comme il doit être,

Toujours bien essouflé quand il marche.

PIRANTE.

A-t'il eu

Quelque mal violent ?

NICODEME.

Pourquoi ?

PIRANTE.

Quand il m'a vû,

Il s'est mis à crier d'un ton épouvantable,
Et n'auroit pas mieux fui, s'il avoit vû le Diable.
Est-il devenu fou ?

NICODEME.

Peste, il n'est pas si sot.

Tout vieux barbon qu'il est, il dit encor le mot.
C'est un brave homme.

PIRANTE.

Mais par quelle extravagance,

Criant tout haut à l'aide, a-t'il fui ma présence?
Il est donc possedé ?

NICODEME.

Vous vous gaussez de nous,

Bon s'enfuir! hier encor il nous parloit de vous,
But à votre santé jusqu'à perte d'haleine,
Nous dit que vous viendriez possible dans quinzaine.

PIRANTE.

Oui, je l'avois écrit.

NICODEME.

Hé-bien, donc.

PIRANTE.

Mais depuis.

J'ai changé de dessein.

NICODEME.

Je vas faire ouvrir l'huis,

Et quand il vous varra...

PIRANTE.

Je te dis, Nicodeme,

Qu'il m'a vû, reconnu.

NICODEME.

C'est queuque stratageme;

Car il n'étoit pas fou quand j'avons déjeuné:

Lui-même dans ces Champs il m'a là-bas mené,

Depuis je ne dis pas; mais j'allons voir. Parrette?

Frappant à la porte.

PERRETTE *en dedans.*

Qui frappe?

NICODEME.

Nicodeme: Ouvre.

PERRETTE *ouvrant la porte, & voyant Pirante la referme en disant:*

Ah!

NICODEME.

NICODEME.

Comme on nous traite!
Alle a le Diable au corps.

PIRANTE.

Tu vois si j'ai raison.

NICODEME.

Oh pargué j'entrerons pourtant dans la Maison;
Ouvre.

Frappant.

PIRANTE.

Le mal du Maître a gagné la Servante.

PERRETTE *en dedans.*

Qui heurte?

NICODEME.

Nicodeme, avec Monsieur Pirante;
Il vient voir notre Maître.

PERRETTE *en dedans.*

Helas! c'est fait de toi,
Nicodeme, s'il faut qu'il te touche.

NICODEME.

Et pourquoi?

PERRETTE *en dedans.*

Monsieur Pirante est mort, on en a la nouvelle,
Ce n'est que son Esprit qui revient.

PIRANTE.

Que dit-elle?

NICODEME.

Al dit qu'ous êtes mort, & que c'est votre esprit
Qui me parle; Pourquoi ne me l'avoir pas dit?
Vous avez tort.

PIRANTE.

Jamais fut-il rien de semblable?
Quoi, Nicodeme, on veut...

NICODEME.

Vous êtes mort, au Diable.

PIRANTE.

Mais si...

NICODEME *lui présentant sa fourche.*

N'approchez pas; palsangué voyez-vous,
Je vous enfourcherions par le chignon du cou.
Adieu.

PIRANTE.

Tu ne vois pas la piece qui t'est faite
Je serois mort.

NICODEME.

Oui, vous. N'est-il pas vrai, Parrette,
Que tu dis qu'il est mort?

PERRETTE *en dedans.*

Il l'est plus de six fois.
Ce n'est que son fantôme à present que tu vois;
Garde qu'il ne t'approche, & qu'il ne te secouë.
Le moindre de ses doigts...

NICODEME *lui montrant sa fourche.*

Ah, margué qu'il s'y joue.

Il varra.

PIRANTE.

Nicodeme ?

NICODEME.

Oh je ne voulons point
Etre aveu les Fantoms : on sçait, s'il vient à point,
Comme ils traitont les gens quand ils trouvent leur belle,
Tatigué qu'eus malins !

PIRANTE.

La folie est nouvelle.

NICODEME.

Je ne vous charchons point, laissez-nous en repos.

PIRANTE.

Laisse-moi seulement te dire quatre mots,
C'est peu de chose.

NICODEME.

Hé bien, si votre ame est en peine,
Parlez, j'irons pour vous courir la prétentaine ;
Mais morgué, sans façon, n'approchez que de loin.

PIRANTE.

Le jugement peut-il te manquer au besoin ?
Je n'ai rien de changé, tu le vois, Nicodeme.
Je parle, marche, agis. Les Morts font-ils de même ?
Jamais...

NICODEME.

Oh palsangué vous m'en contez bien *là*,
Avons-je été morts, nous, pour sçavoir tout cela
C'est bien philosophé.

PIRANTE.

Du moins fais que ton Maître,
Pour m'entendre un moment se mette à la fenêtre,
Je serai satisfait.

NICODEME.

Il y venra fort bien;
Pourquoi non, quand on a du cœur on ne craint rien.
Parrette ?

PERRETTE *en dedans.*

Est-il parti, Nicodeme ?

NICODEME.

Lui, voire,
Je lui dis qu'il est mort, mais il n'en veut rien croire,
Et je ne li sçaurois faire entendre raison.

Notre Maître est-il là ? Morgué je tiendrai bon :
Qu'il vienne à la fenêtre, avec ma fourche seule,
Si l'Esprit fait un pas, je li sangle la gueule.

PIRANTE.

Mais tu me crois donc mort ?

NICODEME.

Oui pargué, je le croi.

PIRANTE.

Tu peux t'en éclaircir, approche, touche-moi.

NICODEME.

Tatigué je n'ai garde, on voit à votre face,
Que d'un homme entarré vous avez la grimace.

SCENE XIII.

JAQUEMIN, PIRANTE, NICODEME.

JAQUEMIN *à la fenêtre.*

IL faut me hazarder. On me l'avoit bien dit,
Que vous pourriez venir m'apporter un Acquit,

Mais des huit cens écus je ne ſuis plus en peine,
On m'en a tenu compte, & votre crainte eſt vaine.
Allez, puiſſe votre ame avoir un plein repos.

PIRANTE.

Dequoi me parlez-vous? Je ſuis de chair & d'os!
Voyez-moi bien, je vis. Qui vous rend ſi credule,
Que de vous entêter d'un conte ridicule?
A votre âge êtes-vous de ſi legere foi,
Et voit-on bien des Morts qui parlent comme moi?

JAQUEMIN.

On diroit en effet que vous êtes en vie.
Seriez-vous échapé de votre apoplexie,
Ou ſi quand on eſt mort on peut reſſuſciter?
Car Monſieur votre Fils que je viens de quitter,
Et qui porte un grand Deüil, lui-même a pris la peine
De venir m'annoncer...

PIRANTE *s'avançant.*

Quoi, mon Fils...

NICODEME *lui préſentant ſa fourche.*

Ah morguenne,
N'avancez point.

JAQUEMIN.

Tout beau, Nicodeme, j'entens
Qu'on respecte Monsieur.

NICODEME.

Morgué c'est perdre tems,
Descendez sans rien craindre, ou bien qu'il se retire.
Son fantôme n'est pas si Diable qu'on veut dire;
Je ne vois rien en lui qu'on ne voye à chacun:
S'il fait trop le méchant, je ferons deux contre un.

PIRANTE.

Nicodeme a raison, pourquoi tant de foiblesse?

JAQUEMIN.

Enfin j'ouvre les yeux, & vois qu'on m'a fait piece.
Je descens.

NICODEME *à Pirante.*

Vous voyez qu'ous êtes satisfait.
Mais point de trahison; car franchement, tout net,
Fussiez-vous un Satan....

PIRANTE.

Ne crain rien, Nicodeme.

JAQUEMIN *sortant.*

Ah Monsieur!

NICODEME.

Point de peur, & ne soyez point blême.

JAQUEMIN.

Votre Fils par son Deüil a trop sçu me duper,
Et n'a feint votre mort qu'afin de m'attraper.
Comme à votre heritier après ce coup funeste,
Trouvant que je devois six cens Loüis de reste,
Je viens presentement de les compter...

PIRANTE.

A lui?

JAQUEMIN.

A lui-même. Voyez son acquit d'aujourd'hui.

PIRANTE.

Nous fourber l'un & l'autre avec tant d'impudence!
Peut-être il n'est pas loin. Vîte allons....

JAQUEMIN.

Patience,
Nous en aurons raison, j'attens ici Crispin.
Entrez pour un moment là-dedans.

PIRANTE.

Le Coquin!

PERRETTE *sortant*.

Vous n'êtes donc pas mort, Monsieur?

PIRANTE.

L'effronterie!
Prendre le Deüil?

NICODEME.

Voyez avec leu[illegible] poléxie.

PERRETTE.

Ils ne se doutoient pas qu'il en fût revenu.

SCENE DERNIERE.

PERRETTE, NICODEME, CRISPIN, JAQUEMIN.

NICODEME *approchant Crispin, & allant au devant.*

MOrgué com te vla fait ! Qui tairet reconnu ?
Queul habit !

CRISPIN.

Tout un an il faut être de même;
Notre vieux Maître est mort, mon pauvre Nicodeme.

NICODEME.

Hé ne devoit-il pas s'empêcher de mourir ?
En sa place, morgué, je m'aurois fait guarir.

CRISPIN.

Mais tu sçais qu'à la mort il n'est point de remede.

NICODEME.

Morgué j'appellerois vingt Sorciers à mon aide,
Plutôt que de mourir.

CRISPIN.

Fort bien, mais il eſt mort.

NICODEME.

Tant pis pour lui.

JAQUEMIN.

Criſpin, vien-ça, je craignois fort
Qu'on ne te fît partir ſans que je te reviſſe.

CRISPIN.

Ah ! je ſuis pour cela trop à votre ſervice.

JAQUEMIN.

C'eſt à toi que je dois le rabais qu'on m'a fait,
Il étoit juſte auſſi de m'en faire.

CRISPIN.

En effet,
Payer neuf mille francs, c'étoit trop.

JAQUEMIN.

Ton ſalaire
Eſt tout prêt.

CPISPIN.

Oh, Monſieur.

JAQUEMIN.

Mais ſi tu pouvois faire,
Que de huit mille francs toujours prets à compter.

Ton Maître à l'avenir voulût se contenter,
Je donnerois encor cent Loüis tout à l'heure.

CRISPIN.

Il faut lui proposer, attendez-moi.

JAQUEMIN.

Demeure.
Puisqu'il n'est pas parti, je veux t'accompagner.

CRISPIN.

Venez; avecque lui vous pouvez tout gagner.
Il ne ressemble point à son vilain de Pere;
C'étoit un franc avare, un vrai prône-misere;
Et s'il ne se fût point avisé de mourir,
Sa lezinante humeur nous eût bien fait souffrir.

JAQUEMIN.

Tu le pleurois pourtant tout à l'heure.

CRISPIN.

Sans doute:
Il falloit bien pleurer, qu'est-ce que cela coûte?
Quoique pour notre joye il soit mort un peu tard,
C'est toujours être mort.

PIRANTE *qui écoutoit.*

Ah! je te tiens, pendart.

CRISPIN *feignant d'avoir peur.*

Au secours.

PIRANTE.

Tu me crains, je suis donc mort?

PERRETTE.

Courage.

Di que c'est son esprit qui revient.

CRISPIN.

Ah j'enrage.

NICODEME.

As-tu peur du Fantôme, & n'oses-tu parler?

PIRANTE.

Tu me fais donc mourir afin de me voler,
Scelerat?

NICODEME.

Là, réponds.

PIRANTE.

Ah je te ferai pendre.

CRISPIN.

Monsieur, n'en faites rien, je vais vous tout apprendre.
Pour tirer votre argent de Monsieur Jaquemin,
Votre Fils avec lui m'a fait joüer au fin;
Mais j'ai plus à vous dire. Il s'est à la sourdine
Marié depuis peu.

PIRANTE.

Le traître me ruine,
Quelque gueuſe l'aura fait prendre ſur le fait !
Qu'a-t'il donc épouſé ? Qui ?

CRISPIN.

Madame Babet.

JAQUEMIN.

Ma Fille ?

CRISPIN.

Votre Fille.

JAQUEMIN.

Au deſçû de ſon Pere ?
L'effrontée !

PERRETTE.

Il l'aimoit, il l'épouſe, que faire ?

JAQUEMIN.

Tu l'as donc ſçu ?

PERRETTE.

Moi ? Non. Mais enfin quand les gens...

PIRANTE.

Qu'on la faſſe venir.

CRISPIN.

Elle eſt allée à Sens.
Mon Maître l'y doit joindre ; & de là, ce me ſemble,
Il ſe ſont dit le mot pour s'en aller enſemble.

JAQUEMIN *à Pirante.*

Monſieur, je ſuis fâché...

PIRANTE.

Non, Monfieur Jaquemin;
Ce peut être une fourbe, il en faut voir *la fin.*
Mon Fils t'attend?

CRISPIN.

Monfieur, il eft au Mouton rouge;
Je m'en vais l'avertir fi vous voulez.

PIRANTE.

Ne *bouge.*
Il faut l'aller furprendre; & s'il eft marié,
Babet eft ma Filleule, il eft juftifié.
Elle mérite affez d'entrer dans ma Famille.
Allons.

JAQUEMIN.

Ah! c'eft, Monfieur, trop d'honneur pour ma Fille.

NICODEME *à Jaquemin.*

Comme vous êtes riche, il faut...

JAQUEMIN.

Moi riche? abus,
Je n'ai rien.

NICODEME.

Et morgué dégainez vos écus,
A-vous peur fous vos pieds que la tarre vous faille?

JAQUEMIN.

Il faut me laiffer vivre, après vaille que vaille;
Si j'ai quelque piftole, on me la trouvera.

PIMANTE.

Hé Monſieur Jaquemin on s'accommodera.
Je voudrois ſeulement que Babet elle-même...

PERRETTE.

Elle vient de partir ; cours après, Nicodeme,
Tu la ratraperas.

NICODEME.

Je vais prendre un cheval,
Laiſſe-moi faire.

CRISPIN.

Enfin cela ne va pas mal.

PERRETTE.

Tu fais donc trépaſſer le gens ſans qu'ils le ſçachent.

PIRANTE.

Souvent dans leurs deſſeins les jeunes gens ſe cachent.
Allons tout éclaircir, & ſi l'Hymen eſt fait,
Je pardonne à mon Fils, pardonnez à Babet.

FIN.

2941




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA